



785

SET OF 10 10%

24-00







LES  
**BANDITS.**

---

TOME PREMIER.

---

Imprimerie de J. Stienon.



LES

# BANDITS

PAR

**PAUL FÉVAL.**

TOME PREMIER.



**BRUXELLES.**

MELINE, CANS ET C<sup>ie</sup>, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE.

LEIPZIG.

MÊME MAISON.

J. P. MELINE.

1848



PQ  
2244  
F2B35



# LES AVENTURES

**D'UN ÉMIGRÉ.**

---

L'HOMME PROPOSE...



Le vieux comte d'Arrhans tenait fort digne état dans la province de Rouergue.

Il avait servi le roi durant une vingtaine d'années, bravement et fidèlement, comme il convient à un homme de cœur, et s'était retiré, aux approches de la vieillesse, en son beau château d'Arrhans, situé à quelques lieues de Millau.

Le comte avait un fils unique, Arthur-

Amédée d'Arrhans, à l'éducation duquel il consacra les loisirs forcés de sa retraite.

En 1789, Arthur était un charmant cavalier de dix-huit ans, beau, brave, aimable, sachant tout ce que doit savoir un gentilhomme, et cuirassé contre les délétères influences de cette époque sans nom, par le vieux vêtement de loyauté qui allait si bien à la taille robuste et fière de l'ancienne noblesse française.

Le comte d'Arrhans était loin d'être un misanthrope.

Son château s'ouvrait volontiers à des visiteurs de choix, et sa table était hospitalière. Néanmoins, son fils et lui menaient une existence assez retirée.

Arthur n'avait point de compagnons de son âge, si ce n'est un jeune garçon, fils de bourgeois, dont le père était une créature du comte.

Ce jeune garçon se nommait Eustache Lointier.

Le vieux comte l'affectionnait fort et s'amusait de son entretien.

Eustache, en effet, avait la répartie vive. C'était un adolescent hardi, avisé, plein de résolution et peut-être de ruse.

Au château, il gardait l'humble tenue qui séyait à sa position ; mais en fréquentant ses supérieurs, il avait appris les grandes manières et ne se faisait point scrupule d'en user au dehors.

Dans les villes des environs, beaucoup le prenaient pour un fils de famille, cela d'autant plus aisément qu'il ressemblait, trait pour trait et d'une façon vraiment extraordinaire, à son jeune patron Arthur d'Arhans.

Ceux qui connaissaient ce dernier pour l'avoir aperçu seulement, chevauchant dans les rues ou par les chemins, le confondaient avec Eustache, et Eustache, qui avait beaucoup d'orgueil et peu de délicatesse, se prévalait de cette erreur.

Arthur ne se sentait pas entraîné d'une très-grande sympathie vers Lointier.

Leur liaison se soutenait par des rapports de chaque jour; elle plaisait du reste au vieux comte, qui aimait à revêtir les deux jeunes gens d'habits absolument pareils, et à deviner de loin son fils, malgré l'étonnante similitude qui existait alors entre Eustache et Arthur.

Une autre cause les rapprochait.

Arthur était amoureux.

Or, à dix-huit ans, lorsqu'on aime, le silence tue.

Il faut, bon gré, mal gré, s'épancher.

Un confident est un meuble de nécessité première.

Quand on ne peut choisir, on prend le premier venu, et nous ne croyons pas trop dire en affirmant que, plutôt que de se taire, un jeune homme bien épris arrêterait par le bras son ennemi mortel.

Arthur, au reste, avait placé sa tendresse en bon lieu.



Il aimait sa cousine, mademoiselle Marthe de la Veyre, fille d'Honoré Montel, marquis de la Veyre, proche parent et ancien frère d'armes de M. d'Arrhans.

Le marquis, durant la belle saison, habitait ses terres en Languedoc ; mais il passait l'hiver à Millau.

Arthur et Marthe se voyaient alors fréquemment avec toute la liberté qu'autorisaient le cousinage et la vieille amitié de leurs pères.

Au premier abord, il semble que nos deux jeunes gens, certains ou à peu près de l'agrément de leurs parents, pouvaient s'aimer au grand jour, bâtir à haute voix ces ravissants châteaux où les amoureux dépensent tant d'imagination et de fraîche poésie ; mais, à mieux réfléchir, on doit reconnaître que c'eût été là une démarche déplorable et contraire à tous les usages.

Le mystère a des charmes qui ne se peuvent point définir, mais auxquels chacun se laisse prendre.

Plusieurs poètes de l'empire l'ont dit en vers assez mauvais : le mystère est l'assaisonnement de l'amour.

Cette métaphore culinaire fait grand honneur aux bardes impériaux, membres de l'Académie, et contemporains de Carême, qui sont d'ailleurs sujets, comme chacun sait, à ces bonheurs de style qu'on ignorait au dix-septième siècle.

Done, Arthur assaisonnait son amour d'une très-grande quantité de mystères, ce qui lui donnait occasion d'utiliser son confident Eustache Lointier.

Quant à Marthe, elle aimait son cousin sans trop savoir, et n'avait point à coup sûr d'arrière-pensée académique.

C'était une de ces charmantes filles de notre France, dont la beauté est une sorte d'éclectisme, un choix entre les perfections des diverses races.

Elle avait les cheveux blonds des nobles Gauloises, et cette riche élasticité de mouve-

ments qui devait distinguer les vierges guerrières des forêts germaniques, mais elle avait l'œil noir et velouté d'une Italienne, le nez ciselé, la bouche arquée d'une Provençale, et, pour couronner et fondre en même temps ce mélange, elle avait le fin et discret sourire, suprême cachet que Latour savait mettre aux lèvres de nos princesses, et dont, aujourd'hui, les peintres, en quête de cette beauté royale qui semble perdue ou exilée, trouveraient encore un noble et gracieux modèle, loin, bien loin des Tuileries.

Marthe était simple et bonne autant que belle.

Bien qu'elle n'eût pas été entièrement privée des soins maternels, elle n'avait point reçu ces enseignements patients, incessants et de toutes les minutes qu'une mère seule peut continuer sans se lasser ni se rendre à charge.

Madame la marquise de la Veyre, fort jeune encore et renommée pour sa beauté,

tenait une charge à la cour, auprès de la personne de la reine.

Les langues méchantes prétendaient qu'il n'existait point une parfaite intelligence entre la marquise et son mari.

On parlait d'incompatibilité d'humeur, et d'anciennes querelles qui avaient troublé les premières années d'une union où l'âge des deux époux offrait une large disproportion.

La médisance s'arrêtait là.

On savait que la belle marquise était d'une vertu sévère, et la chronique n'accusait que son caractère absolu et les façons hautaines qu'elle apportait dans les discussions conjugales.

Marthe était restée toujours auprès de son père.

Sur une nature ordinaire, l'absence de l'influence maternelle se serait fait tristement sentir et eût laissé d'ineffaçables traces.

Chez Marthe, l'isolement des premières années n'avait eu d'autre résultat que de jeter

une nuance de mélancolie sur la gaieté native de son caractère.

Sa vivacité, peut-être trop grande, en avait été comprimée et refoulée, jusqu'à devenir douceur angélique.

Loin de nous la pensée d'avancer que l'éloignement de sa mère avait pu la faire meilleure; mais qui ne sait que chez notre pauvre humanité les effets ne sont point solidaires des causes, et que le mal peut engendrer le bien, comme le bien, hélas! produire le mal?

Quoi qu'il en soit, Marthe ne ressemblait point à ces jeunes filles dont une main d'homme a balancé le berceau : toute mère aurait pu être orgueilleuse d'avoir guidé sa jeunesse, et le seul défaut qu'on pût lui reprocher ne provenait, certes, point de son éducation presque virile : sa douceur dégénérait parfois en mollesse, et sa flexible volonté ployait aisément au premier effort du commandement ou de la prière.

Éloignés, comme nous l'avons dit, monsieur et madame de la Veyre gardaient entre eux d'excellents rapports.

Tous les ans, durant la belle saison, la marquise venait visiter son mari et passait un mois dans ses terres du Languedoc.

Chaque fois qu'elle revoyait ainsi Marthe après une année d'absence, elle constatait avec une véritable joie les progrès de sa fille.

Elle était si heureuse de l'embrasser, qu'elle éprouvait une sorte de plaisir au baisemain de son mari.

Au demeurant, c'était une femme fort distinguée, et le marquis était bien la perle des hommes.

S'ils ne pouvaient s'entendre, c'est que, sans doute, la fatalité s'en mêlait.

Au bout de huit jours régulièrement, un sujet de discussion surgissait. C'était d'abord, des deux côtés, une mesure parfaite, une courtoisie irréprochable ; puis le *casus belli* s'envenimait.

Au bout d'un mois, la marquise montait en sa chaise, déterminée à ne plus revenir.

Mais elle revenait, parce que Marthe l'appelait de loin comme un aimant au pouvoir duquel on ne peut point se soustraire.

Souvent madame de la Veyre avait sollicité la permission d'emmener sa fille avec elle, de lui faire connaître la cour et de compléter ainsi l'éducation qui convient à une fille de qualité.

Le marquis s'y était refusé constamment.

Nous ne saurions point assigner à ce refus de cause bien logique, car la cour de Louis XVI avait des mœurs qu'un père ne pouvait craindre; mais lorsque la marquise proposait quelque chose, le marquis disait non à tout hasard.

Il y a, comme cela, des ménages où chacun des conjoints, pris séparément, est une respectable personne, et qui forment un tout aussi maussade que certains gouvernements constitutionnels.

Marthe restait donc en province , à la grande joie d'Arthur, qui ne voyait jamais revenir le printemps sans trembler, tant il craignait que madame de la Veyre ne réussit enfin à persuader son mari.

Il va sans dire que, malgré le mystère dont Arthur entourait naïvement ses démarches, le comte d'Arrhans et le marquis de la Veyre étaient parfaitement au fait de l'inclination mutuelle de leurs enfants.

C'était pour eux un coup de fortune , car leur intention avait toujours été de les unir.

Tous deux avaient de grands biens ; leurs écussons , qui avaient traversé sans tache presque tous les siècles de la monarchie, brillaient d'un éclat rival, et s'écartelaient l'un de l'autre par suite de nombreuses et fréquentes alliances.

En un mot, sous quelque jour qu'on le voulût envisager, ce mariage devait satisfaire les deux parties.



On a vu souvent de ces mariages ne point arriver aisément à bonne fin.

Un matin, le comte d'Arrhans monta à cheval et s'en vint à la ville de Millau pour rendre visite à son vieil ami.

Lorsqu'il fut introduit à l'hôtel de la Veyre, la matinée n'était point encore avancée, et pourtant, en traversant l'antichambre, dont les fenêtres donnaient sur le jardin, le vieux comte aperçut son fils Arthur qui se promenait avec Marthe.

— Il s'est levé de bonne heure ! pensa-t-il en se frottant les mains. Allons ! ce sera un couple comme on n'en voit pas tous les jours.

Le marquis, que d'anciennes blessures retenaient six mois de l'année sur sa chaise longue, se leva du mieux qu'il put à l'approche de son vieux frère d'armes, et, suivant leur habitude, ils échangèrent une cordiale accolade.

— Mon ami, dit le comte lorsqu'il eut pris

un siège, je vais sur ma soixante-quatrième année.

— Vous n'avez guère que trois ans de plus que moi, répondit le marquis avec un soupir; cela me vieillit... Pourquoi me faites-vous cette déclaration solennelle ?

— C'est que, mon ami, lorsqu'on bâtit des projets à notre âge, il faut se hâter de les exécuter.

— Ceci me paraît incontestable, et vous parlez comme un livre, mon cousin; mais...

— Mais vous ne voyez pas où j'en veux venir?... Je vais m'expliquer.

— Permettez, interrompit le marquis en posant sa main sur son vieux compagnon, ce que vous avez à me dire est-il bien pressé ?

— Très-pressé.

— Je parle sérieusement.

— Moi aussi.

— C'est que j'ai quelque chose...

— Après moi, mon ami, après moi ! J'ai le droit de primauté, le droit d'ainesse et je

suis chez vous... Dès que je vous aurai déduit, au long, mon affaire, je vous donnerai audience.

Le marquis se renversa sur sa chaise longue et parut se faire un mérite de sa résignation.

— Je vous écoute, dit-il, et pourtant ce dont je voulais vous entretenir...

— Nous y viendrons... Voici ce qui m'amène... Je vais sur ma soixante-quatrième année...

Le marquis s'inclina en réprimant un sourire.

— J'aurais dû me marier plus tôt, poursuivit M. d'Arrhans. C'est véritablement un malheur pour moi de m'être marié si tard... Si j'avais épousé feu madame la comtesse en mil sept cent quarante-neuf... ou seulement en mil sept cent cinquante-neuf, Arthur aurait trente ans...

— Ce ne serait pas le compte de Marthe, murmura M. de la Veyre.

— Il serait homme, il serait colonel pour le moins, il serait marié...

— De grâce, mon cousin, n'aviez-vous que ces choses à me dire?...

— Vous avez raison, mon ami. Ce sont là regrets superflus, et d'ailleurs qui sait si cet étourdi d'Arthur n'aime pas mieux avoir dix-huit ans que la trentaine?... Venons au fait... Comme je vous l'ai peut-être donné à entendre, je vais sur ma soixante-quatrième année. A cet âge l'avenir est court et j'ai peur, — c'est la première fois de ma vie, mon ami, — j'ai peur de ne pas voir le bonheur de mon fils.

— Quelle idée!

— Voici Marthe qui a seize ans, la petite enchanteresse!... qu'elle est belle, marquis! Je viens de la voir de loin dans le jardin...

— Avec Arthur?... Savez-vous, comte, qu'il devient un homme superbe!

— Ce sont deux beaux et bons enfants! dit M. d'Arrhans, dont la voix s'attendrit;

tenez, mon ami, nous étions convenus de les marier dans deux ans, marions-les tout de suite.

Le marquis frappa ses mains l'une dans l'autre.

— Sommes-nous donc de beaux esprits, s'écria-t-il en riant, pour nous rencontrer si bien? c'est justement là ce que je voulais vous proposer.

— En vérité?

— En vérité!...

Les deux vieux amis se rapprochèrent et se serrèrent vigoureusement la main.

— Mon ami, dit le comte, je n'ai jamais été si heureux de ma vie.

— Et moi, répondit M. de la Veyre en repoussant sa chaise longue, je me sens tout gaillard! Je crois que je ferais trois lieues de mon pied.

— A quand la noce?

— Quand vous voudrez... dans un mois...

— C'est bien long!

— Mettons trois semaines. Je n'en puis rien rabattre. Il me faut ce temps pour écrire à la marquise et lui demander son consentement.

— C'est juste, dit le comte en soupirant. Je ne sais pourquoi j'aurais voulu que cela se fit demain.

Le marquis sonna son secrétaire, afin de minuter la lettre conjugalement officielle qu'il voulait signifier à madame de la Veyre.

Le comte prit congé.

Le soir de ce jour, dans le salon du château d'Arrhans, le comte, Arthur et Eustache Lointier se trouvaient réunis.

Le vieillard avait cet air souriant et railleur des gens qui gardent une heureuse nouvelle et que leur secret étouffe.

Il écoutait à peine les plaisanteries plus ou moins spirituelles à l'aide desquelles Eustache, suivant son habitude, essayait de lui faire sa cour.

— Tu es un bon garçon, Eustache, dit

enfin le vieux comte; as-tu jamais été amoureux ?

— Non pas, monsieur, non pas. Je suis trop pauvre. Mais je connais quelqu'un...

Arthur devint rouge comme un coquelicot. Lointier s'arrêta.

— Tu connais quelqu'un? répéta le comte en jetant sur son fils un malin regard; quelqu'un dont tu deviendrais amoureux volontiers, sans doute ?

— Non pas, monsieur, dit encore Eustache, quelqu'un qui se meurt d'amour.

— Ah ! bah !... Et comment le nommes-tu, ce quelqu'un ?

— C'est un secret.

— Au moins, me diras-tu le nom de celle qu'il aime ?

— Pour cela, oui. C'est mademoiselle de la Veyre.

Arthur était aux abois, son mystère ne tenait plus qu'à un fil.

— Je le plains, reprit M. d'Arrhans, sans

cesser de regarder son fils. Je le plains de tout mon cœur, car mademoiselle de la Veyre n'est plus libre.

— Qui a pu vous dire cela, mon père? s'écria Arthur, incapable de se contenir davantage.

— Hein?... fit le vieux comte avec malice. Tu nous écoutais donc? Je croyais que tu n'étais pas à la conversation... Celui qui m'a dit cela était parfaitement informé; mais n'en parlons plus... Eustache, mon ami, cherche quelque chose qui puisse divertir Arthur. Je vois bien que ce sujet d'entretien n'a point le don de l'intéresser.

Eustache ouvrit la bouche pour protester, mais Arthur lui imposa silence d'un geste suppliant.

Il tenait à son mystère plus que nous ne pourrions le dire.

Quinze jours se passèrent durant lesquels le vieux comte ne se fit point faute de tourmenter son fils.



Nous devons avouer qu'il fit encore autre chose.

Eustache fut chargé dessous main d'acheter à Lodève une magnifique corbeille de noces qu'il apporta au château secrètement et que l'on cacha dans une chambre, tendue de neuf tout exprès pour la circonstance.

Le vieux comte voulait rendre à Arthur la monnaie de son mystère et lui ménager une surprise.

Durant ces quinze jours, il fut le plus heureux des hommes. Il jouissait par avance de la joie des deux jeunes gens et se répétait sur tous les tons :

— Cela fera un couple comme on n'en voit pas tous les jours !

La lettre écrite à madame la marquise par son mari était une simple mesure de convenance ; son consentement ne pouvait faire l'objet d'un doute.

Néanmoins, les deux vieux compagnons d'armes avaient résolu d'attendre sa réponse

pour notifier leur bonheur aux futurs époux.

Cette réponse, suivant calculs faits en commun et soigneusement éprouvés, devait arriver le seizième jour.

A mesure que cette époque attendue approchait, les entrevues du comte et du marquis devenaient plus intéressantes. Dieu sait que la politique présentait alors de trop nombreux sujets d'entretien : on était à la fin de septembre 1789 ; les événements se pressaient, et cette tourbe aux sanglants appétits que le mouvement révolutionnaire avait jetée tout à coup à la surface, inaugurerait déjà sa bavarde puissance et laissait pressentir ce qu'il y aurait d'horribles conséquences au bout de ses loquaces et emphatiques prémisses.

Pourtant nos deux amis ne causaient point politique.

Ils n'avaient garde. Paris et le mouvement populaire étaient complètement oubliés.

Plus tard, il serait temps de s'occuper des messieurs du tiers et de leur insolence.

L'important maintenant, c'était le mariage, le bonheur prochain de deux enfants aimés.

On tâchait de se représenter leur joie ; on réglait d'avance leur vie à venir.

Tout était prévu, concerté, arrangé ; pas une épine qui ne fût écartée du sentier qu'ils devaient doucement descendre en commun ; pas une fleur qui manquât à leur couronne : c'était charmant ; on regrettait presque de n'avoir que quinze jours pour de si aimables et délicieux projets.

Il est une sorte de courant magnétique qui rayonne du maître aux serviteurs de bonne maison.

Quand celui-ci est gai, ceux-là se réjouissent, sans savoir, sans presque vouloir deviner le motif de leur joie. Au château d'Arhans et à l'hôtel de la Veyre, tout le monde était en belle humeur.

Il régnait là comme une atmosphère de fête; chacun espérait vaguement, et pour ainsi dire de confiance.

Marthe et Arthur ne se doutaient de rien; Lointier avait gardé le secret du comte; mais ils subissaient à leur insu l'influence du consentement général : ils s'aimaient davantage.

Une seule personne ne partageait point l'allégresse commune, c'était Eustache Lointier.

L'espèce de familiarité que lui permettait le comte, sa liaison avec Arthur et toute cette opulence à laquelle il se frottait sans cesse, lui, pauvre héritier d'un bourgeois indigent, lui avaient mis en tête de jalouses et ambitieuses pensées.

Il n'y avait pas jusqu'à sa ressemblance physique avec Arthur qui n'augmentât son envieux chagrin.

La nature venait en aide aux circonstances, et il mettait au défi son orgueil, qui

n'avait garde d'accepter le cartel, de trouver une différence entre lui et Arthur, différence à son désavantage, bien entendu, car il n'était pas éloigné de reconnaître que, sous le rapport de l'intelligence, Arthur n'était qu'un enfant auprès de lui.

Et pourtant c'était Arthur qui, le hasard aidant, et par le seul fait de sa naissance, le dominait, l'étouffait sous la pression d'une supériorité écrasante.

Lointier, en ces instants d'humeur sombre, n'essayait point de se le dissimuler, la position qu'il occupait au château, libérale en apparence, était réellement une sorte de domesticité.

Si Arthur le traitait avec égard, c'était concession pure à la fantaisie du vieux comte, c'était pitié peut-être !...

Si le sort l'eût voulu cependant, il eût si bien porté, lui Eustache, les nom et titre de gentilhomme ! il eût été si bien à sa place dans les salons dorés du grand monde, il se

fût tenu de si galante et fière façon sous les dentelles, la soie et le velours !...

Mais non, il était pauvre, enfant de roture.

Rien pour lui, tout pour Arthur ! pour Arthur qui, sous quelques jours, allait épouser la plus noble, la plus belle, la plus riche héritière du pays, tandis que lui, Eustache, si fantaisie lui prenait d'épouser, courait chance de subir un refus, en s'adressant à la fille de chambre de mademoiselle Marthe de la Veyre.

En attendant, il était forcé d'aller, de courir, d'acheter, de choisir, tout cela pour Arthur !

Il détestait Arthur.

En outre, il souffrait cruellement à voir, à toucher sans cesse toutes ces belles et précieuses choses destinées à la belle épousée.

Parfois, il s'introduisait secrètement dans la chambre où le vieux comte avait fait disposer la corbeille de mariage qui contenait

des parures d'une valeur très-considérable.

Lointier restait là en extase devant ces diamants et ces perles qui avaient coûté tant d'or.

Il n'était pas bien avancé encore dans la science de la vie, mais il savait qu'en ce monde l'argent est un levier robuste, et il se disait que ces diamants achetés, on pourrait les revendre...

Les quinze jours prirent fin.

Le matin du seizième jour, M. le comte d'Arrhans se leva radieux. Il fit grande toilette et manda son fils dans son appartement.

— Mon ami, dit-il en contenant avec peine son secret qui sollicitait chacun de ses pores pour trouver jour à s'échapper, nous avons, à déjeuner ce matin, M. le marquis de la Veyre et sa fille... Comment trouves-tu mademoiselle Marthe, mon ami?

— Mon père... balbutia le pauvre amoureux.

— Plaît-il ?

— Je la trouve...

— Tu fais preuve d'excellent goût, mon ami... c'est aussi mon avis... Va faire toilette.

Et l'excellent vieillard se frottait les mains en riant de tout son cœur.

Le rendez-vous était pour dix heures du matin. A neuf heures et demie la table était dressée.

Le père et le fils attendaient.

Au moment où résonnait le timbre de la monumentale pendule qui décorait la haute cheminée du salon, le bruit d'un carrosse se fit entendre sur le sable de l'avenue. Le comte se leva, jeta un regard de satisfaction sur son fils, qui présentait vaguement quelque événement important, et s'avança souriant, vers le seuil du salon pour recevoir ses hôtes.

La porte s'ouvrit.

Le marquis n'était point accompagné de sa fille.



— Pourquoi seul, mon ami? s'écria le comte désappointé.

Le marquis lui prit la main et secoua la tête en silence. Il était pâle; ses traits bouleversés portaient l'empreinte d'une émotion puissante.

— Qu'y a-t-il? au nom de Dieu! qu'y a-t-il? demanda M. d'Arrhans effrayé.

— Il y a, répondit le marquis d'une voix grave et triste, que nous avons rêvé trop longtemps, mon cousin; l'heure du réveil a sonné. Honte à celui de nous qui garderait encore des pensées de fête ou de fiançailles!... C'est une épée qu'il faut à votre fils, et non pas un bouquet de bal!

— Je ne vous comprends pas, balbutia le comte.

— Vous allez trop tôt me comprendre... Lisez ceci, mon cousin.

Le marquis tendit à son vieux frère d'armes une lettre ouverte, datée de Paris, le 6 octobre 1789.



DIEU DISPOSE.



La lettre était de madame la marquise de la Veyre.

Le comte pâlit aux premières lignes.

Quand il eut achevé l'épître entière, il la rendit sérieusement au marquis.

Outre Arthur et les deux vieillards, il y avait dans le salon un quatrième personnage.

Eustache Lointier s'était glissé à la suite de M. de la Veyre, curieux de voir et d'en-

tendre ce qui allait se passer. Il demeurait immobile dans un angle de la pièce, et feignait de donner son attention entière à un livre qu'il tenait ouvert en sa main.

Il se fit un long silence.

Les deux vieillards semblaient consternés, ce qui amenait un sourire méchamment railleur à la lèvre d'Eustache Lointier.

Arthur regardait alternativement son père et le père de Marthe. Il présentait un malheur.

La lettre de madame de la Veyre ne contenait pas un mot qui eût rapport au mariage de sa fille.

Ce n'était point une réponse.

La marquise écrivait sous l'impression récente et terrible des événements des cinq et six octobre.

Elle avait vu la reine bassement outragée jusque dans ses appartements royaux.

Elle avait entendu les hideuses clameurs de la populace, rendue ivre et folle par les

harangues demi-burlesques, demi-diaboliques des prédicateurs du Palais-Royal, — ce centre néfaste d'où tant de fois le mensonge, la trahison et l'infamie débordèrent en gerbe sur la France !

Elle avait tremblé, l'infortunée grande dame, en voyant de près la physionomie repoussante et inconnue de ces êtres à face presque humaine que le vieux Paris sait vomir aux jours de la colère divine ; les gardes du corps étaient tombés assassinés sous ses yeux ; des hommes nobles, bons, braves, avaient été massacrés par des créatures sans nom, lâches, viles, de ces créatures auxquelles on jette un écu en leur disant de frapper, et qui frappent...

La marquise disait tout cela dans sa lettre.

Elle disait encore, ce que tout cœur honnête se refuse à croire et qui était trop vrai pourtant, qu'il y avait derrière ces bras sanglants et sordides des mains blanches qui

payaient le crime ; elle disait que la trahison grandissait au sein de la cour, jusque sur les marches du trône, et qu'une bouche princière, dans ces mêmes salons où M. le régent partageait jadis ses loisirs entre ses amitiés d'outre-Manche et les hontes babyloniennes de ses orgies, avait prononcé contre le roi des paroles de mort...

Elle disait enfin que Louis XVI avait besoin de ses serviteurs, que le prince de Condé, son fils, et une partie de la noblesse, avaient passé le Rhin, pour aviser aux moyens de repousser la révolte, et que d'autres, suivant une voie contraire, se pressaient autour du trône chancelant afin de le soutenir ou de s'ensevelir sous ses débris.

Il y avait à choisir entre ces deux routes opposées.

Le comte, au bout de quelques minutes qu'il avait employées à réfléchir, prit la main de son fils :

— Arthur, dit-il d'une voix lente et tris-



tement accentuée, ce jour devait être pour vous un jour de bonheur. Nous avons deviné votre amour, et Marthe allait devenir votre femme...

— Est-il possible ! s'écria le jeune homme; Marthe !...

— Faites préparer deux chevaux, mon fils, poursuivit le vieux comte; armez-vous, et gardez vos pensers d'amour pour un temps meilleur. Nous allons partir ce soir et gagner l'Allemagne, où le service de Sa Majesté réclame notre épée.

— Aujourd'hui, mon père ?

— Dans quelques heures.

— Abandonner Marthe !

— Vous êtes gentilhomme, Arthur, et le roi est en danger.

— Ma vie est au roi, dit Arthur, qui baissa la tête et se dirigea vers la porte.

Le marquis de la Veyre le suivit jusqu'au seuil d'un regard paternel.

— C'est un noble enfant ! murmura-t-il.

— Que diable veut dire tout ceci ? grommelait Eustache dans son coin.

— Dieu veuille, reprit le marquis en serrant la main de son vieux frère d'armes, que des jours meilleurs nous permettent d'accomplir nos projets.

— Je serai très-fier de le nommer mon fils.

— Merci, mon ami, merci, murmura le comte qui refoulait énergiquement son émotion.

— Viendrez-vous avec nous ?

— Je pars ce soir pour Paris avec Marthe... Mon avis est que la place d'un gentilhomme est auprès du roi.

— Vous avez peut-être raison, répondit le comte ; mais, si bon praticien que soit un père, il hésite et tremble en sondant la plaie de son enfant. Le roi est un père : voudrait-il accepter nos épées autrement que dans le fourreau ?

— Lui seul peut répondre à cette question,

mon cousin. Se retirer ressemble à fuir : je veux rester en France.

— Mon ami, dit le comte avec une certaine irritation dans la voix, vous ignorez peut-être que je vais sur ma soixante-quatrième année... Il y a bien des jours dans soixante-quatre ans, et jamais je n'ai éprouvé, fût-ce durant la dixième partie d'une minute, rien qui ressemblât à de la peur...

— Se retirer, croyez-moi, ne ressemble pas toujours à fuir, et quand la bataille est à la frontière, les fuyards ne sont pas ceux qui tournent le dos à Paris...

— M. mon cousin!... interrompit M. de la Veyre avec hauteur.

— M. mon ami, reprit le comte : à Dieu ne plaise que j'aie eu l'intention de vous offenser ; mais il y a trois générations de Condé de l'autre côté du Rhin, et vous avez prononcé le mot fuir... J'ai dû vous rappeler à vous-même.

Eustache se faisait petit, afin de n'être point aperçu.

Entre deux amis qui se querellent, un ciron est de trop. Eustache sentait cela, et depuis quelques minutes il venait de combiner un plan pour l'exécution duquel il lui fallait toute la bienveillance de M. d'Arrhans.

La porte était restée ouverte ; il se coula le long du lambris, et sortit sans exciter l'attention.

La première personne qu'il rencontra dans la cour fut Arthur, qui, la mine désolée, obéissait à son père, et s'occupait des préparatifs du départ.

— Voilà de quoi faire réfléchir un philosophe ! se dit Lointier en ricanant. Ce garçon-là était menacé ce matin d'une pléthore de félicités, et le voilà maintenant plus malheureux que moi.

— Ma foi, tout ce que j'ai entendu me semble annoncer du changement autant qu'on en peut désirer. Nous vivons dans un bon

temps, et je ne changerais pas ma position de pauvre diable pour celle d'un duc et pair... Il faudra que j'aille à Paris, voir un peu... Ce vieux portrait de famille de marquis de la Veyre dit que c'est la place d'un gentilhomme... Peut-être aurai-je l'occasion de le voir pendre... ce serait curieux !

Il composa son visage et s'avança vers le jeune d'Arrhans.

— M. Arthur, dit-il, votre chagrin me fend le cœur. Ne puis-je rien faire pour le soulager ?

— Je vais quitter Marthe ! soupira le pauvre amoureux, sans la voir ! sans lui dire adieu !...

— C'est déchirant, ma parole d'honneur ! Il n'y a pas bien loin d'ici à la ville. A votre place, je sauterais en selle... un temps de galop pour aller, un autre pour revenir...

— Et mon père ?

— Puisqu'il sait tout maintenant... D'ailleurs, je l'occuperai...

Arthur hésita.

— La voir encore une fois, murmura-t-il, échanger des serments...

— C'est absolument indispensable, dit gravement Lointier.

— Oh ! oui. Cette dernière entrevue est nécessaire... Pauvre Marthe !... je suis bien malheureux !

Eustache porta le revers de sa main à ses yeux.

— Vous m'arrachez des larmes, M. Arthur, dit-il ; mais tout cela n'aura qu'un temps. Après l'orage, le soleil...

— Puisses-tu être bon prophète !

— Après l'absence, le retour, c'est-à-dire le mariage, le bonheur.

Arthur serra la main de Lointier plus cordialement qu'il ne l'avait fait jamais.

— Tu me rends la vie ! s'écria-t-il. Oui !... je vais la voir, la consoler, enfin lui jurer...

— C'est cela ! jurez, consolez.

Arthur était déjà en selle.

Il fit de la main un geste amical, et piqua des deux.

Lointier mit ses deux poings sur ses flancs et partit d'un grand éclat de rire.

MM. d'Arrhans et de la Veyre étaient toujours dans le salon.

Après la courte discussion que nous avons rapportée, ils avaient gardé un froid silence durant quelques minutes, mais bientôt leur loyale amitié avait repris le dessus.

Leurs mains s'étaient instinctivement cherchées et rencontrées.

— M. mon ami, dit le comte, j'ignore si je vous ai fait savoir que je vais sur ma soixante-quatrième année; à cet âge, on ne fait plus guère d'amis nouveaux; je vous prie de ne m'en point vouloir, M. mon ami et cousin, et, s'il le faut, je vous prie de me pardonner.

Le marquis lui tendit ses bras ouverts.

— Excellent homme! murmura-t-il.

Puis il ajouta tout haut :

— C'est à moi que sont tous les torts, mon cousin... A Paris, le roi ; en Allemagne, les princes : on peut choisir, mais non point se prévaloir de son choix, car l'honneur se partage et il y en a pour les deux camps. Je vais à la cour ; vous, passez le Rhin ; je prie Dieu qu'il nous envoie son aide en ces chemins divers qui convergent au même but.

— Ce que nous voulons, c'est sauver le roi...

— Ou mourir pour lui, prononça lentement le comte qui mit sa main sur son cœur.

— Ou mourir pour lui !

— Adieu donc, mon vieux frère. Votre fils est le mien comme ma fille est la vôtre. Nous nous reverrons, j'espère ; la bonne cause vaincra et nous serons heureux.

— Dieu le veuille, mon ami !

Ils s'embrassèrent cordialement une dernière fois, et le carrosse du marquis reprit la route de Millau.

Le comte descendit dans la cour où Eusta-



che s'occupait des préparatifs du départ.

A la vue du vieillard, celui-ci fit un effort si bien entendu qu'il réussit à amener des larmes dans ses yeux.

— M. le comte, dit-il avec tristesse, j'avais espéré vieillir auprès de vous...

— Où est Arthur ? demanda M. d'Arrhans qui aimait véritablement Lointier et avait peur de s'attendrir.

— Il va revenir, répondit Eustache.

— M. le comte, ajouta-t-il, Dieu m'est témoin que j'ai pour vous tout à la fois l'affection d'un fils et le respect d'un serviteur. J'avais dessein d'abord de vous demander la permission de vous accompagner hors de France. Mais j'ai réfléchi... Peut-être ne vous sera-t-il pas inutile de laisser derrière vous, en partant, un homme dévoué, sûr, fidèle...

— Tu es bien cet homme-là, toi, mon garçon, je le sais... Eh bien ! tu ne te trompes pas.

— Mon départ précipité m'oblige à abandonner ici quelques valeurs dont j'aurai besoin sans doute sur la terre étrangère... tu me les feras passer.

— Merci pour votre confiance, M. le comte; je tâcherai de m'en montrer digne.

M. d'Arrhans lui toucha paternellement le front.

— Je te constitue le gardien du château, dit-il; voici les clefs. Tu commanderas aux valets. En un mot, tu seras le maître... Mais voici Arthur qui revient... Adieu, mon garçon... Si tous les gens de roture te ressembaient, nous resterions aujourd'hui paisiblement dans la maison de nos pères.

— Vous y reviendrez, M. le comte! s'écria Eustache toujours larmoyant; vous serez rendu à notre affection... Adieu, monsieur! Les bénédictions du pays tout entier vous suivront dans l'exil.

Arthur entra en ce moment sous le portail.

Il sauta aussitôt sur un cheval frais qui

l'attendait. Puis le comte et son fils, suivis d'un seul valet, franchirent le seuil de la cour, non sans adresser à ce pauvre et fidèle Eustache de nombreux gestes d'adieu.

Arthur avait vu Marthe.

La charmante fille avait promis de lui garder sa tendresse, et le courage était revenu au cœur d'Arthur.

Il se sentait autre et plus fort que le matin.

Le sentiment guerrier qui sommeillait en lui, endormi par sa vie oisive et langoureuse, s'éveillait tout à coup avec une sorte de violence.

Sa main frémissait d'aise en touchant la garde de son épée ; il avait pitié de son passé, faisait avec sa longue enfance un brusque divorce, et appelait de ses vœux une bataille où il pût recevoir le baptême du soldat.

Certaines natures, quelque vaillantes qu'elles soient, ont besoin d'un choc moral pour déchirer les langes de l'adolescence ; mais il ne leur faut qu'un avertissement, et le vieil

Homère, en sa poésie pleine d'exquise sagesse, nous a montré Achille reniant ses féminins atours à la seule vue d'un javelot.

Arthur n'était point fils d'une déesse, mais il avait du sang de preux, et mieux vaut, — pas un héraut d'armes n'avancerait le contraire, — chevaleresque origine, que courte généalogie, ouverte par une mésalliance divine.

Arthur était homme désormais.

Son amour, loin de l'engourdir, était maintenant un stimulant de plus.

M. le comte d'Arrhans, qui avait préparé des consolations à l'avance, en fut pour ses soins. Aux premiers mots, Arthur l'arrêta gaillardement pour lui demander s'il faudrait attendre longtemps l'occasion de se battre.

Eustache Lointier était resté seul au château d'Arrhans.

Il avait en poche les clefs, et, comme l'avait dit le vieux comte, il était bien véritablement le maître.

Durant tout le reste du jour, il se promena de salle en salle, le chapeau sur la tête et profondément absorbé par ses réflexions.

NOUS voudrions bien dire au lecteur tout d'un coup ce qu'était cet Eustache Lointier qui jouera le rôle le plus important dans notre récit; mais son caractère n'est point de ceux qu'un trait de plume peut croquer ressemblants.

Il faudra le voir à l'œuvre.

Sa nature, où entraient à haute dose les éléments les plus vulgaires mêlés à une certaine audace voisine de l'effronterie, mais approchant aussi du sang-froid le plus intrépide, comportait tous les mauvais instincts y compris la couardise. Mais il était lâche à la manière de ceux qui cessent de trembler lorsque le salut dépend d'un coup de hardiesse.

Sa volonté valait quelque chose; elle rendait dangereuse l'avidité qui le poussait à envier, puis à nuire pour ensuite posséder.

En somme, il y avait en lui ce qu'il faut pour faire un adroit valet ou un redoutable chevalier d'aventures.

Son père, qui était un petit bourgeois de Millau, lui avait octroyé une éducation telle quelle ; mais au château d'Arrhaus, il avait appris bien des choses, et, sa belle tournure aidant, il pouvait se comporter d'aussi galante façon que pas un gentilhomme, à l'occasion.

A l'époque où nous sommes arrivés, il n'avait encore que les instincts du mal.

La pratique lui manquait.

En outre, bien que les événements politiques fussent parvenus déjà à une crise fort avancée, il ignorait à peu de chose près leur importance.

En Rouergue, comme en plusieurs autres provinces, on n'entendit que bien vaguement les premiers éclats de l'orage révolutionnaire.

Il fallut que la foudre, en déracinant un

trône, ébranlât puissamment le sol, pour que toutes les oreilles devinssent attentives, tous les yeux grands ouverts, à cent cinquante lieues de Paris comme dans les faubourgs.

Eustache savait qu'une réaction se faisait du pauvre contre le riche, au nom de plusieurs grands mots aimés de la foule qui ne les comprend pas.

Il savait que le fait brutal commençait à regimber contre le droit ; mais il voyait les résultats de ces tendances dans un lointain avenir, et n'était pas éloigné de les considérer comme d'aimables chimères.

Mais la vérité avait jailli tout à coup à ses yeux.

La chimère se faisait réalité.

Il venait d'entendre deux gentilshommes, soutiens naturels du trône, parler de mourir pour le défendre.

Le trône chancelait donc bien fort !...

— Hé ! hé ! se disait Eustache en narguant du regard les émaux jusque-là respectés de

l'écusson d'Arrhans, les deux vieux stalactites ont commencé par se disputer : « L'honneur est à Paris. Non pas ! l'honneur est à Co-blentz !... » Il est permis de croire qu'ils ne s'entendront pas à merveille. Le peuple est un, il sera prêt. La noblesse discutera au lieu d'agir... Il faut absolument que j'aille à Paris voir les jolies choses qui se préparent.

Eustache avait raison.

Tandis qu'un galant homme fait le salut des armes, le rustre se fend et pousse à fond.

Devant le brutal délire des masses affolées par de petites influences, il n'est pas bon de perdre le temps à ôter son feutre, à vider de subtiles discussions.

Eustache fit trêve à ses méditations politiques pour commander un excellent diner qu'il mangea du meilleur appétit.

Après le dîner, il choisit dans le trousseau de clefs à lui confié par le vieux comte la clef du secrétaire de ce dernier.



Il s'enferma dans le cabinet et commença une minutieuse fouille.

Il y avait dans le secrétaire tous les titres de propriété de M. d'Arrhans, mais Eustache ne trouva point les papiers de famille ; le comte les avait serrés dans le portefeuille qu'il portait sur lui.

Ceci, pour le moment, importait peu à Eustache.

Ce n'était point ce qu'il cherchait.

Il trouva encore, ceci lui importait beaucoup, une somme assez ronde en bons de caisse au porteur, et quelques rouleaux d'or.

Le tout fut empoché sans compter.

Lorsque le secrétaire fut vide, il le referma soigneusement.

Cela fait, il se rendit dans la fameuse chambre où étaient étalées les parures qui devaient servir à la pauvre Marthe.

La vue de cette corbeille de noccs procura à Lointier quelques instants de franche hilarité.

— Pauvre colombe ! murmura-t-il en riant aux éclats ; voilà pourtant de bien charmants atours. Elle eût été délicieusement jolie sous ces diamants et sous ces dentelles. *Sic vos non vobis !* comme disait mon maître de sixième. Les diamants seront pour moi ; les dentelles pour qui les voudra prendre. A raisonner sainement, c'eût été dommage de voir cette charmante fille devenir la femme de ce niais sentimental, de ce langoureux benêt, de cet Arthur enfin, qui mouille, sans doute en ce moment, d'un torrent de larmes la crinière de son cheval... Si mademoiselle de la Veyre se rencontre sur mon chemin, je la choisirai peut-être, et qui sait, cela vaudra mieux pour elle.

Il mit les diamants avec l'or et les billets, puis il descendit dans la cour.

— Attalez ! dit-il impérieusement au cocher. J'ai en poche des valeurs que M. le comte m'a confiées, et qui doivent être transportées à Paris sans retard.

Le cocher mit les chevaux au carrosse.

Il savait que le comte avait grande confiance en Eustache.

Celui-ci, pendant qu'on attelait, remonta le grand escalier du château, gagna la chambre d'Arthur et revêtit un costume complet de gentilhomme, sans oublier l'épée à garde travaillée.

Quand il eut mis la dernière main à sa toilette, le carrosse était prêt.

Il se jeta nonchalamment sur les moelleux coussins.

Le cocher fouetta les chevaux.

Nous n'avons point dessein de raconter ses impressions de voyage.

Nous relaterons un fait en passant.

A quelques heures de Millau, le carrosse qui portait Eustache et sa fortune dépassa une chaise sans armoiries qui suivait, elle aussi, le chemin de Paris.

Cette chaise contenait M. et mademoiselle de la Veyre

— Voyez, mon père, dit Marthe en rougissant. Voici le carrosse de M. d'Arrhans.

— En effet, répondit le marquis étonné.

— Et Arthur... M. le vicomte d'Arrhans...  
Voyez ! il se penche à la portière.

Le marquis salua.

Lointier fit une gracieuse inclinaison de tête et passa, emporté par le galop de ses chevaux d'emprunt.

Le cœur de Marthe battait bien fort. Elle avait reconnu jusqu'au costume qu'Arthur portait la veille. Cette rencontre inespérée alimenta sa douce rêverie durant une grande partie du voyage.

Eustache rêva aussi, et fort doucement, ce qui ne l'empêcha point de compter son trésor avec une grande exactitude.

Nous verrons comment il sut profiter de ce trésor, et comme quoi le *sic vos non vobis* du maître de sixième peut s'appliquer aussi par hasard au voleur.

CHOSSES ET AUTRES.



### III

Il était trois heures après midi, lorsqu'Eustache Lointier arriva en vue de Paris.

Huit jours passés en voiture donnent grand désir d'atteindre le but du voyage ; or, il y avait huit jours qu'Eustache avait quitté le château d'Arrhans.

Tout le long de la route, il s'était promis de faire figure à Paris. Il avait une vingtaine de mille livres dans les poches de sa voiture ;

c'était assez, maintenant que l'opulence devenait un danger, et ce n'était pas trop.

Il trouva le dôme des Invalides fort agréable à voir de loin, et l'ensemble de Paris lui sembla satisfaisant.

A la barrière de Vaugirard, il y avait, au moment où il passait, une fête pastorale et civique. Des ouvriers, qui essayaient déjà la pittoresque carmagnole, de petites mercières qui gardaient de la poudre sous leur coquet chapeau rond, les villageois de la banlieue, des étudiants et des gardes-françaises fraternisaient en buvant, avec le plus attendrissant accord, le vin violet des coteaux de Suresnes. Les grisettes étaient là en nombre formidable, et l'on eût pu trouver parmi elles plus d'une bouture de déesse de la Raison.

Les unes, — cela était ainsi avant comme après la révolution, — dansaient de prodigieuses danses avec la belle jeunesse des écoles; les autres dévoraient les divers produits de la charcuterie parisienne, en com-



pagnie d'ouvriers peu vêtus et aspirant manifestement à mériter le nom historique de sans-culottes; d'autres encore chantaient, sous les tonnelles, à l'aide de voix fausses et très-enrouées, des couplets boiteux et obtus, premiers-nés de la muse citoyenne; d'autres enfin, pendues aux bras galonnés d'incommensurables gardes-françaises, se faisaient épeler, par ces guerriers philosophes, quelques pages de Diderot ou de Piron, dont elles étaient bien susceptibles de sentir le délicat et savoureux parfum.

C'était un spectacle très-charmant, et dont les excentricités de notre moderne Courtille ne peuvent donner qu'une insuffisante idée.

Tous ces gens, en effet, grisettes, étudiants, soldats, paysans et ouvriers, étaient ivres, mais *vertueux*.

En ce temps, la vertu, incessamment invoquée, jetait sur toutes choses un rideau du plus agréable effet.

L'orgie était vertueuse, le luxe de même,

le pillage aussi, la trahison également, l'assassinat davantage. Pourquoi non ? Ne buvait-on pas à Thèbes ? César, Clodius, Verrès, Catilina n'étaient-ils pas Romains et très-impressionnables ? Ne volait-on pas à Lacédémone ? ne trahissait-on pas à Carthage ? n'assassinait-on pas en tous ces heureux et divers pays ?

Évidemment la négative serait de mauvaise foi.

Or, lecteurs, faites-nous la grâce de suivre ce raisonnement subtil et tout civique : Rome, Carthage, Sparte, etc., étaient républiques, c'est-à-dire plus vertueuses que la vertu même ; Cincinnatus, Magon et les décorés des Thermopiles sont là pour le prouver surabondamment.

Done...

A cette écrasante logique qu'opposerait-on, s'il vous plaît ?

— En outre, Diderot, d'Alembert et même M. Paul de Kock l'ont dit, sans parler de

M. Cousin : « Dieu, c'est la nature ; » ce mot frise le sublime ; — d'où il suit que la nature est la vertu, sinon davantage.

Ceci posé, comme la nature est ivrogne, sensuelle, incline au pillage et au meurtre, il est évident que les suppôts des tyrans ont, durant quinze siècles passés, détourné le vrai sens de la langue à leur profit, baptisé vice ce qui est vertu, et qu'ils n'auraient pas eu vergogne de refuser le titre de vertueux à Robespierre, Carrier, ou à Marat lui-même!

Que l'Être suprême confonde la mémoire desdits perfides et ignorants suppôts !

Au moment où le carrosse de Lointier arriva en vue de la barrière, la fête atteignait son apogée. Tout le monde buvait, riait, chantait ou dansait.

— Voilà, se dit Eustache, qui mit sa tête poudrée à la portière pour contempler de plus près cette aimable gaieté, voilà un délicieux pays !

Un ouvrier l'aperçut, et interrompit le

couplet que son larynx, oxydé par l'eau-de-vie, était en train d'écorcher; une grisette l'avisait et demeura la jambe en l'air au milieu d'un surprenant jeté-battu; un garde-française le vit, et ferma le Piron dont il régala la dame de ses pensées.

Puis l'ouvrier, la grisette et le garde-française montrèrent du doigt à leurs amis le carrosse armorié, le cocher en livrée et le chef poudré à blanc qui tranchait sur le fond obscur de l'intérieur.

Puis encore une immense et folle clameur s'éleva.

— Un aristocrate ! cria-t-on.

Ce mot commençait à être fort à la mode.

On entourait la voiture.

Le cocher fut renversé de son siège, et toute cette magnifique jeunesse se prit à danser une ronde frénétique autour du carrosse arrêté.

Eustache trouva la réunion moins aimable.

— Mes braves gens... commença-t-il.

— Nous sommes des citoyens ! interrompit un bel homme de garde-française à qui la haute paye du Palais-Royal donnait une juste idée de ses droits civiques.

— Nous sommes citoyennes ! ajouta une ravissante mercière prise de vin.

— Et nous ne sommes pas de braves gens, conclut un ouvrier dont le poing calleux se posa sous le nez de Lointier.

Ce citoyen disait l'exacte vérité.

La ronde reprit en sens contraire, Eustache se cacha au fond de la voiture.

Il avait peur.

Lorsqu'on eut bien dansé, un étudiant qui était du bois dont on fait les Romains, ouvrit cet avis remarquable :

— Le char splendide de cet aristocrate, déclama-t-il, est une sanglante injure à la misère du peuple français. (Murmures approbateurs.) Au moment où nos mères, nos sœurs, nos épouses, nos amantes et nos petits frères manquent de pain pour soutenir leur

intéressante existence, cet aristocrate, semblable à Sardanapale, se pavane dans son carrosse acheté avec les sueurs du peuple. (Trépignements des grisettes; bravos des gardes-françaises.) Assez longtemps, citoyens, l'Être suprême a souffert un tel blasphème. Faisons justice. Je propose formellement de briser cette machine roulante.

Nous n'essayerons point de rendre l'effet produit par cette éloquente improvisation.

Un hurlement général accueillit la proposition de l'étudiant.

La portière fut ouverte. On jeta Lointier sur le pavé. Le malheureux voulut protester, mais un plongeon dans le ruisseau lui rendit le sentiment des convenances.

Il se tut.

Pendant cela, le carrosse de M. d'Arrhans était mis en pièces pour le salut de la patrie.

A voir cette ardeur que mettaient à la besogne ces vertueux citoyens et citoyennes, il n'était pas malaisé de reconnaître qu'il s'a-

gissait d'une œuvre importante et méritoire.

Le génie de la liberté devait une récompense à cet utile labeur.

Lorsque la voiture tomba enfin, complètement désemparée, l'or, les billets, les diamants se répandirent sur le sol.

Les doigts intègres des jeunes citoyens éprouvèrent un frémissement joyeux.

Grâce à l'aide des citoyennes, ces richesses éparses n'encombrèrent pas longtemps la voie publique. Tout fut recueilli et empoché à la barbe d'Eustache.

Cela fait, on chanta faux un hymne grotesque, et la fête reprit son cours.

Eustache eut la permission de se retirer les mains vides et d'emporter son habit de gentilhomme couvert de boue des pieds à la tête.

S'il se fût retourné, il eût pu voir, au moment où il entrait à Paris, l'humble chaise de M. le marquis de la Veyre traverser sans encombre la terrible réunion.

Comme cette dernière voiture avait peu d'apparence, les jeunes citoyens n'eurent pas l'idée de la *niveler*.

On ne peut se dissimuler qu'Eustache avait encore du bonheur. Il pouvait lui arriver pis. Un an plus tard, il eût fait connaissance avec la lanterne.

Ici nous perdons de vue, pour quelque temps, Eustache Lointier. Nous n'avons aucune espèce de renseignement sur la vie qu'il mena pendant trois ans, mais il est probable qu'il fut l'un de ces ténébreux acteurs qui jouèrent les mystères de Paris de cette époque.

Il n'avait rien ; il était avide et entièrement dépourvu de *préjugés* ; il était par conséquent dans la position la plus favorable pour pratiquer les cinq ou six vertus républicaines que nous avons énumérées plus haut.

Ce que nous savons de la famille de la Veyre durant cette même période est bien



peu de chose. Marthe fut présentée à la reine et vit les derniers jours de cette cour charmante, qu'entouraient alors les accusations les plus stupides que puisse inventer la trahison. M. et madame de la Veyre, rapprochés par le malheur et une commune loyauté, unirent leurs dévouements pour les mettre au pied du trône. Les événements couraient. Le marquis n'y remplit qu'un rôle très-secondaire.

Une circonstance que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que M. de la Veyre, dès la fin de 1789, envoya des agents en Rouergue et réalisa ses terres. Le temps n'était point favorable à une vente de cette nature.

Les terres furent cédées à vil prix ; mais comme leur valeur était immense, la somme réalisée fut encore une fortune. M. de la Veyre la plaça à l'étranger.

Cependant, le comte d'Arrhans et son fils avaient rejoint l'émigration en Allemagne.

Arthur dut rabattre un peu de son impatience belliqueuse. La guerre ne vint pas tout de suite, et il fallut bien des crimes pour lasser la patriotique longanimité des princes.

Il y avait néanmoins déjà une organisation militaire, et Arthur put faire son éducation de soldat.

Vers la fin de 1791, on vit arriver à Coblenz un homme dont l'énergique visage accusait une âme ardente et passionnée, soumise au frein d'une volonté de fer.

Cet homme venait vers les princes frères du roi, chargé d'une mission des nobles de Bretagne.

Il avait nom Armand Tuffin, marquis de la Rouarie.

Les circonstances étaient bien difficiles, et si les princes hésitèrent d'abord à couvrir de leur haute sanction les projets de résistance bretonne, on ne peut point le leur imputer à faiblesse ou à faute. Néanmoins, les

difficultés et les retards que M. de la Rouarie éprouva à Coblenz furent un mal et donnèrent à penser que les premiers intéressés n'étaient ni les plus ardents ni les plus résolus.

Ce fut, quant à la Rouarie lui-même, comme le premier anneau de cette chaîne de dégoûts que la mort seule devait rompre désormais.

Le 5 décembre 1791, les irrésolutions prirent enfin un terme, et les princes revêtirent de leur signature le projet d'association bretonne, rédigé par la Rouarie.

Le soir de ce même jour, Arthur alla trouver son père.

— Monsieur, lui dit-il, nous sommes sortis de France pour servir le roi. Voici l'occasion qui se présente de le servir en France et plus activement, sinon mieux. J'aurais grand désir de suivre M. de la Rouarie, dont j'admire le beau caractère, et je vous demande, pour ce faire, votre consentement.

Le vieux comte prit la main de son fils.

— Ce m'est une grande douleur que de me séparer de vous, Arthur, dit-il d'une voix triste et résignée. A mon âge... je pense que vous n'ignorez point que je vais maintenant sur ma soixante-sixième année... à mon âge, quand on se sépare, c'est le plus souvent pour toujours.

— Ne parlez pas ainsi, mon père !

— Pourquoi non ? avant notre mutuelle tendresse, Arthur, il y a le devoir, et je ne suis pas assez vieux encore pour avoir oublié que je suis gentilhomme. Partez, mon fils. Je crois comme vous que, dans la vaillante Bretagne, votre épée ne pourra rester longtemps oisive en son fourreau. Si mon bras valait encore quelque chose, je vous suivrais peut-être... mais il ne reste que le cœur !

Arthur tendit son front, le vieillard y mit un baiser.

— Vous êtes d'Arrhans, reprit-il ; vous

êtes le seul d'Arrhans ; car mes blessures et la vieillesse pèsent sur moi un poids trop lourd pour que je puisse le porter bien loin encore. Voici nos titres de noblesse, vous les garderez mieux que moi. Voici, dans le même portefeuille, ce que j'ai emporté de nos papiers de famille. Souvenez-vous de votre père, Arthur, et de votre nom. Vous êtes brave; vous êtes fidèle; soyez prudent... et que Dieu vous conduise !

Le vieux comte étendit ses mains tremblantes au-dessus de la tête de son fils et lui donna sa bénédiction.

Arthur, dans son premier mouvement de fougue, n'avait pas pressenti ce qu'aurait de navrant cette séparation.

Il avait à peine connu sa mère, et sa tendresse filiale s'était concentrée sur son vieux père, si bon, si noble, si indulgent pour ses fautes de jeunesse !

Maintenant il était trop avancé pour reculer.

Il se jeta sur le sein du comte qui lui tendait les bras et s'élança ensuite au dehors, incapable de prolonger ces adieux qui lui brisaient le cœur.

Resté seul, le comte se mit à genoux et offrit à Dieu ce suprême sacrifice.

Arthur partit avec M. de la Rouarie. Ils n'avaient point de suite, et traversèrent la France sous un déguisement.

En passant à Paris, le jeune d'Arrhans aurait bien voulu voir, ne fût-ce qu'un instant, Marthe de la Veyre, à qui étaient toutes ses pensées, mais M. de la Rouarie n'était pas homme à s'arrêter en chemin.

On changea de chevaux, et l'on reprit le galop sur la route de Bretagne.

Les pressentiments du vieux comte ne l'avaient point trompé.

Dès les premières opérations de l'armée de Condé, qui eurent lieu un an après le départ d'Arthur, une balle républicaine l'é-tendit, mourant, sur le champ de bataille. Il

pria pour son fils et pour le roi avant de rendre son âme à Dieu.

Arthur se comporta vaillamment en Bretagne.

Lorsque la mort de la Rouarie mit un terme au soulèvement de cette province, Arthur passa en Vendée où s'organisait une insurrection autre et bien autrement puissante.

Tant que dura la guerre, il fut l'un des plus intrépides soldats de cette armée catholique et royale où chaque soldat était un héros.

La lutte eut l'issue que chacun sait.

Les royalistes écrivirent là, comme en tant d'autres occasions, avec leur sang, une page glorieuse de notre histoire, et leur défaite valut mieux qu'un triomphe.

Un soir du mois d'octobre 1794, Arthur, à peine remis d'une blessure qu'il avait reçue au combat du Mans, portant pour vêtement des débris de son costume d'offi-

cier supérieur de l'armée royale, exténué de fatigue et de faim, entrait en la ville de Saint-Malo, où il venait chercher, sans beaucoup d'espoir de les trouver, les moyens de passer en Angleterre.

La nuit tombait lorsque le jeune d'Arrhans franchit le pont-levis de la porte Saint-Vincent.

Comme sa figure pâle se cachait sous un large chapeau, et que les gens de Saint-Malo, restés en dehors du mouvement insurrectionnel, ne connaissaient guère le costume vendéen, Arthur ne courait pas grand danger d'être immédiatement découvert.

Complètement étranger à la ville, il prit, au hasard, la première rue, cherchant une auberge de pauvre apparence où il pût payer son gîte et son souper, sans trop entamer la petite somme qu'il destinait à son passage.

Tandis qu'il suivait ainsi la rue Saint-Vincent, il ne s'aperçut point qu'un individu



d'assez belle mine, mais portant un costume presque aussi délabré que le sien, marchait sur ses talons et ne le quittait pas d'une semelle.

Arthur avisa en un sombre carrefour une hôtellerie plus que modeste et y entra.

L'homme qui le suivait depuis la porte Saint-Vincent remarqua bien la maison et redescendit la rue au pas de course.

— Bonne affaire! grommelait-il tout en courant. On n'a pas été pour rien employé du citoyen Carrier, la gloire de Nantes; on sait reconnaître l'uniforme vendéen passé à l'état de haillons. Bonne affaire!

Auprès de la porte Saint-Thomas, derrière les chancelantes mesures qui prolongent la rue des Juifs, du côté des Petits-Murs, il y avait alors un cul-de-sac immonde, où s'assemblait pour boire ou faire pis la portion la plus souillée de la populace du port.

Le cabaret où se tenaient ces repoussantes orgies portait pour enseigne quelque une

de ces monstrueuses maximes que l'auteur de *la Marseillaise* rassembla et rangea en couplets pour composer un hymne de sang.

Lorsque notre rôdeur arriva devant la porte, on entendait au dedans de rauques clameurs et les éclats de voix avinées. Il poussa du pied les planches vermoulues qui servaient de clôture, et entra.

— Salut et fraternité, citoyen Lointier ! s'écria l'assemblée en chœur.

Eustache, c'était lui, réclama le silence d'un geste plein d'emphase.

— Citoyens, dit-il au lieu de répondre, un décret de la Convention, qui n'est point abrogé que je sache, promet cinquante livres à qui dénoncera un suspect, cinq cents livres à qui l'arrêtera, mille livres à qui se rendra maître d'un conspirateur ou d'un traître ayant porté les armes contre la république.

— En sait-il long, ce coquin d'Eustache ! gronda la sale cohue avec admiration.

— Pourquoi nous dis-tu ça ? demanda un fraudeur sans ouvrage.

— As-tu un suspect sous ton paletot ? ajouta un peltas <sup>1</sup> en demi-solde.

— Citoyens, reprit Eustache, j'ai mieux qu'un suspect, j'ai un conspirateur, un féroce brigand de la Vendée !

L'assemblée entière se leva comme un seul vaurien.

— Mille livres ! murmura-t-on de toutes parts.

— En beaux écus... On ne paye pas en assignats des citoyens de notre importance.

— Où est-il ? où est-il ?

— Patience !... J'aurais pu aller tout seul le dénoncer au Directoire, mais fi donc ! on ne m'aurait donné que cinquante livres, et vous m'en donnerez bien cinq cents pour ma part.

— La moitié pour toi seul !...

<sup>1</sup> Manœuvres qu'on embarque sur les navires de Terre-Neuve, pour trancher la morue.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Va pour la moitié !... Où est-il ?

— Suivez-moi.

La tourbe déguenillée se précipita hors du cabaret et se prit à courir tumultueusement sur les pas de Lointier.

Celui-ci remonta la rue Saint-Vincent et s'arrêta devant la pauvre hôtellerie où il avait vu entrer le *brigand* vendéen.

— Un instant, dit Lointier à sa troupe, qui voulait faire irruption dans l'auberge ; il ne faut pas l'effaroucher. S'il y a du bruit, les citoyens gendarmes se mêleront de l'affaire, et ce sera tout juste neuf cent cinquante livres perdues... Laissez-moi mener cela tout seul...

La cohue se consulta.

Il courut à travers la fumée des pipes un lourd grognement de défiance.

— Citoyens ! s'écria Lointier en mettant sa main sur son cœur, me croyez-vous capable de vous trahir ?

Chacun des misérables qui se groupaient autour d'Eustache était parfaitement édifié sur sa moralité.

Mais les grands mots, à cette époque étrange, avaient sur tous un féerique pouvoir. La défiance se tut, et Eustache, gardant une pose triomphante, remercia d'un geste et franchit le seuil de l'auberge.

Nos truands de 1794 restèrent dans la rue.

Eustache effraya le maître de l'auberge en prononçant les mots de conspirateur et de guillotine.

On lui indiqua la chambre du nouveau venu. Il y entra aussitôt, sans se donner la peine de frapper.

La chambre, complètement obscure, s'éclaira vaguement à la lueur d'une chandelle de suif que Lointier tenait à la main.

Arthur d'Arrhans était couché tout habillé sur son lit.

Il dormait.

Auprès de lui, sur une chaise boiteuse qui faisait office de table de nuit, il y avait un bougeoir éteint, des débris de pain, un morceau de fromage et une magnifique paire de pistolets, dont les crosses sculptées et garnies d'or contrastaient singulièrement avec tout le reste.

Lointier s'avança sur la pointe des pieds.

Le premier objet qui frappa ses yeux fut l'or des pistolets. Il les fit glisser dans sa poche avec beaucoup de satisfaction.

— Bonne affaire, répéta-t-il.

Il y avait cinq ans qu'Arthur était absent, et le temps avait changé chacun d'eux, mais n'avait que bien peu altéré leur extraordinaire ressemblance.

La misère et la débauche avaient produit sur Lointier le même effet que les blessures et les fatigues de la guerre sur le jeune comte.

Au moment où Lointier levait sa lumière pour distinguer les traits de son prisonnier,

Arthur, qui dormait de ce sommeil inquiet et agité propre aux gens dont la vie n'est qu'un long péril, se dressa tout à coup sur son séant.

Leurs yeux se rencontrèrent, ils se reconnurent tout de suite.

Lointier recula de plusieurs pas et devint pâle.

Arthur, qui se croyait le jouet d'un rêve, passa ses mains sur sa paupière appesantie et referma les yeux.

— Du diable, si je m'attendais à cette rencontre-là ! murmura Lointier en fronçant le sourcil. J'aurais mieux aimé tout autre visage... mais, ma foi, la *république* avant tout.

Ce mot *république* était au moins aussi élastique et commode que celui de *vertu*, dont nous avons énuméré les acceptions diverses au commencement de ce chapitre.

Lointier secoua le bras d'Arthur.

— Mon jeune patron, dit-il avec une dam-

nable ironie, je n'espérais pas avoir cette nuit le plaisir de vous revoir...

Arthur, que le sommeil avait repris, s'éveilla une seconde fois.

— C'est donc bien toi, Eustache, dit-il. Dieu soit loué!... C'est lui qui t'envoie sur mon chemin!

— Je ne sais trop, citoyen, je ne sais trop, balbutia Eustache en rougissant... Dieu et moi nous ne nous mêlons guère l'un de l'autre, d'habitude...

— Il faut que tu me sauves, Eustache!

— Si j'avais su que c'était vous... commença celui-ci, qui perdait contenance.

— Qu'importe? interrompit Arthur.

Avant qu'Eustache pût répondre, des cris et des trépignements d'impatience se firent entendre sous la fenêtre qui donnait sur la rue.

Eustache tressaillit et haussa les épaules.

— Je ne suis pas le maître, grommela-t-il.

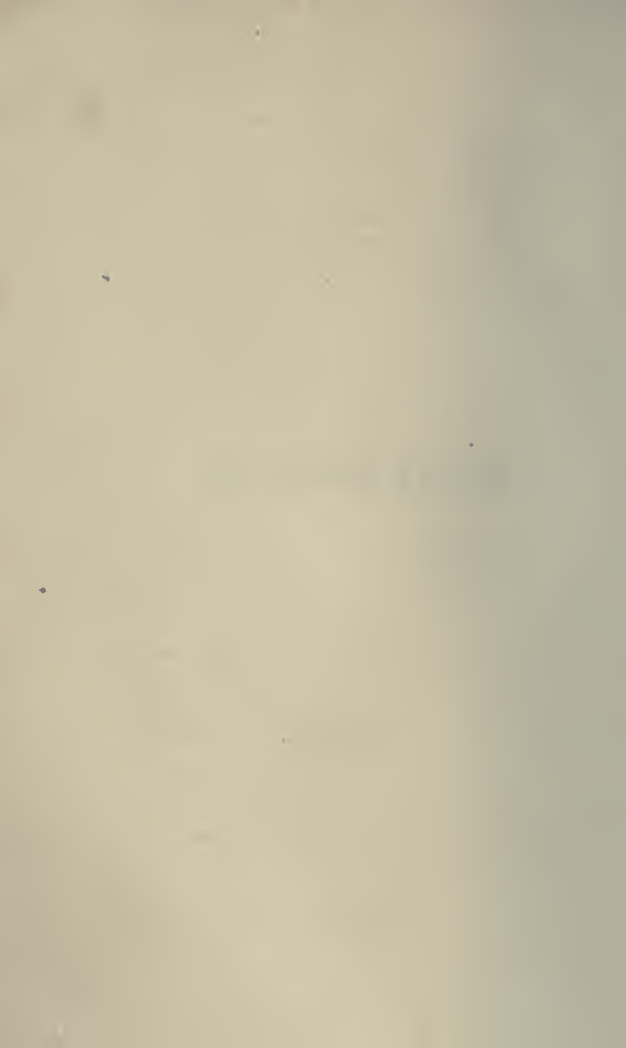


Puis il ajouta tout haut et d'un brusque commandement :

— Levez-vous, citoyen, nous ne sommes pas ici pour causer de fadaïses. On nous attend en bas.



DOUBLE TRAVERSÉE.



## IV

Arthur regarda Lointier avec étonnement.

— Je ne vous comprends pas, dit-il. On nous attend!... Qui peut nous attendre?... Serais-je trahi?

— Quelque chose comme cela, citoyen, répondit Eustache qui faisait effort pour payer d'effronterie.

Arthur porta la main où il avait déposé ses pistolets.

— Ne vous donnez pas la peine, reprit Eustache ; je les ai mis en lieu sûr. Allons ! dépêchez ; encore une fois, on nous attend.

— Lointier ! que fais-tu là-haut ? criait la tourbe au dehors.

Arthur jeta son regard autour de soi, et ne vit rien dont il pût se faire une arme.

Il comprenait maintenant tout ce que sa situation avait de désespéré ; aussi son front devint-il serein et son regard calme.

Tant que la résistance est possible, l'homme vaillant tâche et fait effort ; quand la mort se montre inévitable, il l'attend de pied ferme et dédaigne d'inutiles débats.

Arthur sauta hors du lit, rajusta sa toilette délabrée, et se posa devant Lointier.

— Je suis prêt, dit-il.

— Foi d'homme libre, murmura Eustache d'un air chagrin, je ne me croyais pas si sot que cela, et sans les autres...

Arthur ne l'entendait pas.

— Je suis prêt ! répéta-t-il.

— Vous êtes prêt ! vous êtes prêt !... vous en parlez à votre aise, vous... mais moi... Savez-vous que vous êtes un brave cœur, Arthur !..... Et, après tout, j'ai mangé longtemps le pain de votre père... Comment se porte-t-il ?

— Mon père est mort.

— Et vous êtes le dernier d'Arrhans, Arthur !... Je donnerais cent livres... en assignats... pour ne vous avoir point rencontré ce soir... Aussi pourquoi garder cet uniforme ?

— Trêve ! interrompit le comte. L'incertitude me fatigue. Retirez-vous ou partons... Mais, j'y pense ; c'est de l'argent qu'il vous faut sans doute... Combien comptez-vous me vendre ?

— Mille livres.

— Je ne pourrais vous en donner la moitié... partons.

— Scélérat de Lointier ! criait la foule impatientée. Il s'entend avec le ci-devant !

— Partons ! répéta Eustache en soupirant.  
Il n'y a pas moyen d'en sortir !

Ils firent tous deux quelques pas vers la porte.

Le jeune comte ne daignait même pas descendre aux reproches, ni rappeler à l'homme qui se faisait son Judas les bienfaits de son père ou les joies communes de leur enfance.

Avant de passer le seuil, Lointier poussa un second et plus fort soupir.

— Je le volerais sans scrupule, se disait-il, mais le tuer !... Je me croyais plus fort que cela !... M. Arthur, ne puis-je au moins vous rendre quelqu'un de ces bons offices que les mourants demandent ?... N'avez-vous personne à qui vous vouliez faire parvenir un dernier adieu ? Mademoiselle Marthe ?

— Tais-toi ! interrompit Arthur d'une voix étouffée ; ne peux-tu te contenter de me tuer ?

Le chœur des sacripants eria sous la fenêtre :



— Allons, Eustache ! allons, vil suppôt des ennemis de la patrie ! Descends, ou c'est toi que nous conduirons au district !

— C'est une idée, cela ! dit vivement Lointier : Arthur, voulez-vous vous sauver ?

Le jeune comte ne répondit que par un regard de défiance.

— Ne me regarde pas comme cela, citoyen, reprit Eustache ; du moment que je ne suis plus ton assassin, je te vau... Que diable ! tu vas devenir mon obligé... Écoute : c'est une sottise que je fais là, mais le vieux comte m'aimait, et j'aurais vraiment de la répugnance à te conduire sur le chemin de la lanterne. Prends mon bonnet... Bien !... Prends ma carmagnole... Très-bien ! Tu as presque l'air maintenant d'un honnête républicain... Jette ta défroque sous le lit !

Arthur avait obéi jusque-là ponctuellement, mais, au lieu de jeter son frac d'officier vendéen sous le lit, il déchira vivement la doublure et prit, entre la ouate et le drap,

un portefeuille de maroquin aux armes d'Arthans.

— Qu'est-ce-là ? demanda Eustache.

Arthur ouvrit le portefeuille.

— Il n'y a rien qu'on puisse échanger contre de l'or, répondit-il. Vous n'en pourriez tirer aucun profit par le temps où nous vivons : ce sont mes papiers de famille.

Eustache et lui se trouvaient en ce moment au centre de la chambre et vis-à-vis d'un tronçon de miroir qui, par luxe inouï, était posé au-dessus de la cheminée.

Les traits de Lointier prirent tout à coup une expression étrange. Il s'approcha d'Arthur, colla son épaule contre la sienne, éleva la lumière et regarda la glace.

Il vit deux beaux visages de jeunes gens, également réguliers et nobles, quoique l'un fut celui d'un vil coquin.

— Nous nous ressemblons comme autrefois, murmura-t-il, plus qu'autrefois... Ma vie actuelle ne me plaît pas extraordinaire-

ment... Arthur, ajouta-t-il tout haut, ce portefeuille, c'est la mort. Vous ne l'emporterez pas.

Les cris du dehors devenaient de plus en plus furieux et menaçants.

— Fou que vous êtes ! reprit Lointier en frappant du pied, pensez-vous donc qu'il soit temps de discuter ? Je m'expose pour vous ; c'est bien le moins que je ne m'expose pas en pure perte... Laissez-moi ces paperasses, je vous les rendrai : qu'en pourrais-je faire ?

— Vous me les rendrez ? répéta le comte en hésitant.

— Sur le salut de la république, je le jure !

Arthur lui tendit le portefeuille que Lointier fit aussitôt disparaître sous sa chemise.

— Maintenant, dit-il, écoutez-moi bien. Je connais cette auberge comme son propriétaire. Cette porte qui est au pied de votre lit, s'ouvre sur un corridor dont les fenêtres donnent, presque de plain-pied, sur le rem-

blai des Petits-Murs. Sautez sans crainte, et prenez ensuite vos jambes à votre cou.

Arthur fit mine de s'éloigner.

— Attendez donc ! une fois dehors, vous irez, toujours courant, jusqu'à la ruelle des Grands-Degrés ; là, vous trouverez un cabaret plus laid que la cantine de l'enfer, — s'il y a un enfer, — vous demanderez le citoyen Bounost... c'est un vieux douanier qui s'est fait fraudeur... Vous lui direz mon nom ; vous lui donnerez votre argent, et bon voyage ! Il n'y a pas loin d'ici à Southampton.

— Merci, dit Arthur qui voulut s'élaner vers la porte du corridor.

— Attendez donc un instant, que diable ! Est-ce que vous ne les entendez pas hurler en bas ?

Les citoyens truands, à bout de patience, faisaient en effet un vacarme effroyable dans la rue, en vociférant des menaces de mort contre Lointier.

Des coups violents étaient en même temps

frappés contre la porte extérieure, et tout annonçait que la foule allait se ruer dans l'hôtellerie.

— Croyez-vous donc que c'est pour rien qu'ils menacent de m'écorcher vif? demanda Eustache; — parole d'honneur, M. le comte, vous auriez tort. Ils le feraient comme ils le disent, et j'en serais sensiblement mortifié... Avant de partir, veuillez me rendre un petit service... Liez-moi solidement au pied du lit, et prêtez-moi vite votre mouchoir pour que je me bâillonne... Ah! plus vite que cela, citoyen, ou ils vont nous surprendre?

Arthur obéit sans comprendre.

On entendait déjà des cris et des pas tumultueux dans l'escalier.

— Maintenant, détalez! lui dit Lointier, et n'oubliez pas le vieux Bounost!

Arthur sortit.

Comme il refermait la porte du corridor, celle de l'escalier tomba, jetée en dedans par de vigoureux coups de pied.

Les truands maloins se précipitèrent dans la chambre.

Ils trouvèrent le malheureux Lointier en chemise, renversé sur le sol, les bras garrottés et la bouche bâillonnée à l'aide d'un mouchoir brodé aux armes d'Arthur, ce qui prouvait jusqu'à l'évidence que le brigand vendéen, se voyant le plus fort, avait pris la clef des champs.

— Et pourquoi ne nous appelais-tu pas? demanda le fraudeur inoccupé.

Eustache montra piteusement le mouchoir brodé.

— C'est juste! dit le fraudeur, qui mit le mouchoir dans sa poche.

— C'était pourtant une bonne affaire! reprit Eustache quand on eut coupé ses liens. Une autre fois, citoyen, nous monterons tous ensemble... Fâché de vous avoir dérangés!

Les truands retournèrent boire en leur bouge.

Eustache, lui, prit tout pensif le chemin de son gîte.

— Je lui ressemble, se disait-il en longeant les étroites et sombres rues du centre de la ville ; j'ai ses papiers et je m'ennuie ici... C'est dégradant, mais c'est comme cela : la république n'est pas mon fait ; je suis né pour être grand seigneur.

A peine entré dans le grenier qui lui servait de gîte, il alluma une lampe et visita le portefeuille. Les papiers étaient en règle ; il n'y manquait rien. Avec cela, on était sûr de se faire guillotiner en France et respecter à l'étranger.

Lointier resta longtemps plongé dans une profonde rêverie.

Quand il s'endormit, ce fut pour songer qu'il se promenait bras dessus, bras dessous dans Regent's-Park, avec un pair d'Angleterre, qu'il faisait sauter la banque à Bath, et que ses coureurs gagnaient le prix du roi à New-Market.

En s'éveillant, le lendemain matin, il demeura douloureusement surpris à la vue des

quatre murs de son grenier. Son rêve avait achevé de le dégoûter de la réalité.

— Au diable la république ! s'écria-t-il. J'ai servi le citoyen Carrier à Nantes, le citoyen Carpentier à Saint-Malo, deux vertueux représentants s'il en fût, et je n'en suis pas plus riche... La guillotine est un mensonge ; la lanterne une naïveté : j'y renonce... Palsambleu ! je veux de la poudre, une petite rapière à garde de naere, un catogan et un jabot de malines... Et vive le roi !...

Il remit le portefeuille sous sa chemise et le caressa en riant.

— Il est évident que j'ai sauvé la vie à ce pauvre garçon d'Arthur, reprit-il ; toute peine mérite salaire : voici le mien... Encore lui ai-je donné mon bonnet et ma carmagnole par-dessus le marché...

Il descendit les quatre étages de son grenier et prit le chemin de la rue des Grands-Degrés.

Le cabaret du citoyen Bounost n'était pas



encore ouvert, mais il n'y a point de porte close pour un ami.

Eustache entra.

Le citoyen Bounost était un petit homme de cinquante-cinq à soixante ans, portant sur un torse étique une figure maigre et ridée comme une pomme de reinette au printemps. Ses petits yeux clignaient sans cesse et sa bouche souriante possédait une remarquable expression de bonhomie. Il avait dans toute sa rigueur le costume républicain à la mode un an auparavant à Paris : culotte sans attaches, bas roulés, carmagnole jaune et bonnet rouge.

Comme l'avait dit Eustache, il avait quitté l'uniforme vert des douanes pour exercer la coupable industrie que les douanes sont chargées de réprimer. Mais il n'avait pas que cette seule corde à son arc. Saint-Malo, point extrême et voisin de Jersey, attirait tout naturellement un grand nombre de nobles, prêtres et autres émigrants.

Le citoyen Bounost *faisait le passage en Angleterre*. Son cabaret, comme on voit, n'était qu'un prétexte, un maintien dont il couvrait sa secrète besogne.

Il y a des gens à Saint-Malo qui prétendent que ce métier de transitaire, appliqué aux émigrants, est la source de plusieurs grandes fortunes commerciales de la côte.

Certes, le commerce est une fort belle chose, mais ne semblerait-il pas qu'à l'exemple de certains végétaux, l'opulence mercantile croisse d'autant mieux et plus vite qu'il y a plus de fumier à sa base? Se représente-t-on une industrie plus abjecte, plus haïssable, plus maudite, que celle qui vole au proscrit sa suprême ressource, et ne lui rend la vie que pour le jeter, nu, affamé, mendiant, sur la terre étrangère?

Quelques-uns répondront que mieux vaut encore vider les poches d'un homme que de le laisser périr. Ceci, à tout prendre, n'est point contestable, et il en faut conclure que

les *passeurs* d'émigrés tenaient dans l'échelle descendante de la honte une place voisine et immédiatement supérieure à celle des assassins.

— Il est bien entendu que nous parlons des *industriels*, et non point de ces braves marins ou pêcheurs qui bravèrent souvent l'atroce sanction de la loi conventionnelle pour arracher un malheureux à la mort. L'or qu'on donnait à ceux-là n'était qu'un faible prix de leur généreuse assistance. A chacun le sien.

— Eh bien ! vieux phoque, dit Eustache en entrant, as-tu vu mon homme ?

— Ce doit être quelque chose comme ton frère, répondit le citoyen Bounost. Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau-de-vie.

— Oui... oui... c'est... Qu'en as-tu fait ?

— A l'heure qu'il est, mon fils, il doit ranger Chaussey... Le vent est bon, un peu fort ! Si la barque, qui est vieille comme ma femme, ne s'avise pas de couler bas en chemin, ton homme touchera ce soir à Jersey.

— A merveille!... Ah çà! combien lui as-tu pris?

— Le taux ordinaire.

— Quel est ce taux?

— Mon fils, répondit le cabaretier-fraudeur, notre métier est dangereux et ne rapporte pas tout ce qu'on pourrait désirer. Le taux est variable. Quand il s'agit de faire entrer ou sortir un colis prohibé, le prix est fait; cela coûte tant: c'est un tarif, comme nous disions au bureau, du temps que je ne rougissais pas d'être douanier. Mais un ci-devant, c'est bien différent; on perd sur l'un, on gagne sur l'autre... Il faut avoir de l'humanité... On ne peut prendre vingt-cinq louis à un homme qui n'en a que dix.

— C'est clair, mais...

— Il n'y a pas de mais, mon fils, c'est impossible. Aussi, règle générale, quand un ci-devant, conspirateur ou brigand, se présente, je retourne ses poches, je prends ce qu'il a... et je ne réclame pas un décime de plus.

Eustache éclata de rire.

— Bravo! citoyen Bounost! s'écria-t-il; alors nous n'aurons point de difficulté pour le payement, tous les deux.

— Quel payement, mon fils? demanda l'ancien douanier.

— Pour le prix de mon passage... Je n'ai rien : donc vous me passerez gratis.

Le vieux Bounost haussa les épaules.

— Tu plaisantes, dit-il; pourquoi quitterais-tu le territoire de la république?

— C'est mon idée, citoyen.

— Et tu crois que je mettrai une barque à l'eau pour tes beaux yeux?

— Je le crois, citoyen, et cela tout de suite.

— Que je sois guillotiné!... commença Bounost.

— Cela pourra venir, interrompit Eustache, en quittant subitement le ton de la plaisanterie, surtout si tu continues à faire la mauvaise tête... Les décrets de la Convention

punissent de mort le métier que tu fais, et le citoyen directeur demeure à deux pas d'ici.

— Me dénoncerais-tu ? balbutia Bounost d'une voix altérée.

— Je te dénoncerais, répondit fermement Lointier.

Il faut croire que l'argument était sans réplique, car la discussion fut close.

Quand vint le soir, une grande barque nou pontée traversa la rade et vint prendre le vent sous le rocher de Césambre.

Cette barque portait Lointier et sa fortune.

Aucune tempête ne le mit à même de haranguer ses matelots comme Pierre le Grand et César ont coutume de le faire sur les devants de cheminée. Il toucha Jersey sans encombre, et gagna tout de suite Saint-Héliér où résidaient les notabilités de la noblesse exilée.

Il vit M. le vicomte de Botherel, qui avait été longtemps agent des princes, et la plupart

des gentilshommes que le peu de succès de la première insurrection bretonne avait contraints à s'expatrier.

A tous il se présenta sous le nom d'Arthur, comte d'Arrhans.

On l'entoura, on le questionna ; ce fut auprès de sa personne un empressement général.

Quelques-uns se souvenaient de l'avoir vu à Rennes et à Saint-Malo, près de la Rouairie.

Ceux-là lui serrèrent la main avec effusion et regrettèrent avec lui la mort prématurée de leur intrépide chef. Tous voulaient avoir des nouvelles de France : la Vendée avait-elle définitivement rendu le dernier soupir ? Serait-il bientôt temps de repasser la mer et de tenter une descente sur les côtes de Bretagne ?

Lointier dut faire appel à toute sa présence d'esprit pour soutenir passablement son rôle dès cette première représentation.

Lui qui venait de remplir les plus infimes fonctions dans cette organisation républicaine où les chefs eux-mêmes gardaient à leurs mains calleuses, et davantage en leur esprit grossier, les traces non équivoques de leur origine, il était obligé de passer tout à coup et sans transition dans une sphère d'urbanité choisie et de grandeur native.

Il lui fallait entrer brusquement en d'autres mœurs, connues autrefois, mais oubliées pendant cinq ans de traverses, de misères et d'ignobles labeurs.

Heureusement il était admirablement doué de toutes ces qualités extérieures, et, pour ainsi dire, de surface, qui font les comédiens méritants. Il se souvint vite et complètement des vieilles habitudes prises au château d'Ar rhans; il recouvra sa fière mine des bons jours où, s'essayant innocemment à l'usurpation sérieuse qu'il tentait aujourd'hui, il se faisait passer pour Arthur auprès des jeunes villageoises qu'il éblouissait de son luxe d'em-



prunt et du faux brillant de sa prétendue noblesse.

Il avait d'ailleurs exhibé ses titres en arrivant à M. de Botherel, et nul ne songeait à lui contester son identité.

Six mois plus tard, il eût rencontré à Jersey bien des compagnons d'armes du comte et son rôle se fût hérissé de difficultés inattendues, que sa ressemblance avec Arthur n'eût point pu vraisemblablement surmonter. Mais alors on se battait encore en Vendée et les châteaux de Bretagne cachaient nombre de fugitifs qui n'avaient pu passer la mer.

Il n'y avait point à Jersey de soldats de l'armée royale.

Lointier ne manqua pas de parler de son noble parent, M. le marquis de la Veyre et de sa charmante cousine Marthe.

Il apprit que le marquis, plus heureux que la plupart de ses pairs, avait réalisé la meilleure partie de sa fortune, qui était mainte-

nant en sûreté à l'étranger. Le marquis lui-même avait quitté la France, après la mort du roi, avec sa femme et sa fille, mais on ne savait quelle contrée il avait choisie pour sa résidence.

Eustache resta trois jours à Jersey.

Il lui fallut ce temps pour se remettre des cruelles fatigues qu'il avait éprouvées dans sa fuite.

Lorsqu'il parla de se rendre à Londres, chacun mit aussitôt sa bourse à la disposition de ce cher comte, qui avait si vaillamment soutenu son nom en Bretagne et en Vendée.

Les bourses étaient légères, mais il y en avait beaucoup, et Lointier ne se fit scrupule de puiser successivement dans presque toutes.

De sorte que, lorsqu'il prit congé de ses nouveaux amis, il était fort convenablement équipé, et portait en son gousset de quoi faire figure durant les premières semaines de son séjour en Angleterre. Il portait en outre,

des lettres pour les principales têtes de l'émigration.

C'est tout ce qu'il lui fallait.

Il prit terre à Plymouth, et monta sur-le-champ en chaise pour gagner Londres.

L'avenir était désormais pour lui couleur de rose, et il bâtissait de bien charmants châteaux en Espagne.

A force de bâtir, il se fatigua et s'endormit.

Au moment où il commençait un fort joli rêve, un homme, exténué de fatigue et de besoin, s'arrêtait à la porte d'une ferme, sur la route de Southampton à Londres, entre Reading et Windsor.

Cet homme ne demanda point l'aumône ; mais il était Français, et le malheur des temps avait appris aux campagnards d'Angleterre, dont les maisons se trouvaient sur la route de France, quel absolu dénûment cachait souvent le fier silence de ces pâles voyageurs qu'on voyait passer à pied, venant de la mer et allant à Londres.

La fermière offrit au Français du pain et de l'ale. Il mangea et but avidement ; puis il rendit grâces avec dignité, et reprit sa route.

Ce voyageur était le comte Arthur d'Ar-rhans.

LORD DOGG.



## V

Lord Templemore Dogg était, en ce temps-là, un des *excentric men* les plus distingués du Strand. Il pratiquait le sport avec infiniment de supériorité, bien qu'il pesât, de compte fait, cent soixante et dix kilogrammes, faisait des paris prodigieux, et patronait une société de tempérance qu'il allait présider après boire.

Lady Ophelia Dogg était une impression-

nable et ultra-poétique créature qui, au temps de sa jeunesse, n'avait point dû être jolie.

Elle pouvait avoir, au moment où notre histoire la rencontre sur son chemin, de quarante à quarante-cinq printemps.

Lord Dogg boxait comme un Hercule; lady Dogg dansait moins bien, mais autant que Vestris. L'époux avait des façons tout originales d'envelopper son gros corps dans ces étoffes moelleuses, confortables, mais horribles, que les Anglais sont en possession d'inventer depuis cinquante ans; l'épouse portait d'incommensurables chapeaux, illustrés de panaches, et un petit chien sous le bras.

Celui-ci affectionnait le sherry beaucoup, le madère énormément, le bordeaux outre mesure; celle-là chérissait la rêverie, adorait les romans vaporeux, idolâtrait la poésie clair de lune.

C'était un couple particulièrement estimable, comme on n'en trouvait pas un seul à Paris, à moins qu'il ne vint de Londres.



Lord Dogg aimait sa femme ; lady Dogg aimait le bal, son chien, la musique et plusieurs perroquets.

Elle ne manquait pas une seule soirée d'Almack, et chantait des romances françaises avec une expression surprenante.

Milord et milady, du reste, étaient gens d'excellente compagnie, et parlaient supérieurement le français, comme il convient à des Anglais bien élevés. Ils ne se servaient de l'idiome saxon que pour parler à leurs bêtes.

— Milord, dit un jour milady, en savourant les dernières gorgées de la septième tasse de sou-chong, àvé-vos rémâqué cette young gentleman qui dansé si rémâquablement le waltzing ?

— Jé àvé rémâqué, milady... Cette gentleman àvé gagné moà deux cents livres hier au club. C'était une galant personnèdge !

— Oh ! milord... oune très-galante, voyé-vos ! une rémâquablement chàâment... Je volé, if you please, one auter tasse de thé.

Milord tourna le robinet de la théière, et jeta un regard de soupçon sur milady.

Celle-ci avait laissé descendre sur son maigre visage une ravissante expression de poétique rêverie. Ses yeux étaient au plafond, et ses doigts osseux caressaient avec distraction le soyeux pelage de Love.

C'était le nom du petit chien.

— Oh ! yes ! répéta-t-elle d'une voix murmurante. C'était une délicieuse... remarquablement !

— Je croyé que vos aimé cette gentleman, milady ! gronda tout à coup lord Dogg, qui prit l'attitude d'un boxeur, et dont le rouge visage passa du pourpre au violet.

Ophelia tressaillit et versa aussitôt d'abondantes larmes dans un mouchoir de batiste.

— C'était une abominèble tortioure, murmura-t-elle, que de vivre avec un mari jalu !

Lord Dogg arpentait la chambre à grands pas.

Quand il fut fatigué de cet exercice, il vint

se planter juste en face de sa compagne.

— Je défendé à vos, dit-il avec le hoquet britannique; je défendé à vos, voye-vos, absolioumente dé régâdé cette young gentleman... Si vos le régâdé, voye-vos, je menacé vos de vender vos, une shilling dans Smith-Fields... Oh! yes.

— Oh! milord, sanglota Ophelia, je suis pioure, voye-vos, pioure et sans tèteche...

Lord Dogg, loin de se laisser fléchir par cette éloquente protestation, grommela un de ces jurons d'outre-Manche, capables d'attirer la foudre sur les Trois-Royaumes; puis, prenant la pose de Kean dans Othello, il répéta d'un beau ton tragique :

— Je défendé dé régâdé, voye-vos!

Lady Ophelia baissa la tête.

Milord sortit.

Quand milady fut seule, elle se redressa tout à coup, frappa du pied, et lança Love au milieu de la chambre.

— Oh! le détestèble! cria-t-elle. Je croyé

qu'il ne pové pas se trôver sur tute le siouper-faïce de London un mari abominèble davan-tèdge!... Me défendre, voye-vos, de régâ-der!...

Milady but une huitième tasse de thé.

Le *galante personnèdge* qui avait gagné deux cents livres sterling à milord et produit une douce impression sur l'âme rêveuse de milady était un jeune Français émigré qui avait passé la Manche depuis peu, et s'était produit avec éclat dans la haute société de Londres.

Il se nommait Arthur d'Arrhans, portait comme il faut son titre de comte, et allait de pair avec les membres les plus distingués de l'émigration.

On parlait avec beaucoup d'éloges de ses récentes prouesses dans les guerres de la Vendée.

Le pauvre jeune homme avait eu grand-peine à tromper la surveillance des autorités révolutionnaires, et il lui avait fallu des pro-

diges de patience, des miracles d'adresse et d'audace pour parvenir jusqu'à la mer.

Aussi excitait-il parmi les *lionnes* (le mot est devenu de bien mauvais goût, mais nous sommes à Londres, où le mauvais goût a droit de bourgeoisie) un intérêt général.

Il était de tous les routs ; on se le disputait, on se l'arrachait.

Il demeurait dans Piccadilly. Son appartement, sans être somptueux, convenait à la position fashionable qu'il s'était faite dès son arrivée en Angleterre.

Au moment où lord et lady Dogg avaient ensemble la discussion caractéristique que nous avons cru devoir mettre sous les yeux du lecteur, M. le comte Arthur d'Arrhans était entre les mains de son valet de chambre, qui procédait à sa toilette.

— Ah çà ! Lointier, mon ami, disait ce dernier en passant le fer dans les cheveux de son maître, ce rôle subalterne commence à me fatiguer considérablement.

— Patience ! patience !

— Eh ! patience ! voilà deux mois que tu me chantes le même couplet. Te voilà comte, toi ; c'est très-bien, mais moi...

— N'as-tu pas monté en grade ? interrompit Eustache. A Nantes, où j'ai eu le plaisir de faire ta connaissance, tu ne servais que la république. Maintenant, te voilà valet de bonne maison... Allons, allons, ami Brunet, pas d'enfantillage !

— Je ne plaisante pas, dit Brunet d'un ton chagrin. A Nantes, puisque tu parles de Nantes, j'étais ton supérieur...

— Je m'en souviens... Tu étais entrepreneur d'enthousiasme public. Grâce à toi, une centaine de claqueurs criaient : « Vive la Convention ! » Quand le besoin s'en faisait sentir... tu étais aussi fabricant de rage populaire. Voulait-on assassiner une honnête douairière, un prêtre, un marquis de cent ans ? tes hommes vociféraient : « A l'eau ! à la lanterne ! » Le soir, tu prenais place sous

le lustre , au théâtre, tu étais à la fois claqueur politique et littéraire... Tu jetais bas de nobles têtes et tu empêchais d'ignobles pièces de faire la culbute... Est-ce bien cela ?

— Précisément, répondit Brunet avec froideur... Ah ! j'étais un misérable. Il ne pouvait rien exister au monde de plus abject que moi... c'est vrai !... excepté mes valets, pourtant... Et tu étais l'un de mes valets, Eustache.

Celui-ci se mordit la lèvre.

— Tu es touché, reprit Brunet. Ne parlons plus de cela... Quand me donneras-tu ce que tu m'as promis ?

— Quand je pourrai.

— C'est vague. Je n'aime pas le vague. Fais-moi le plaisir de répondre autrement... Tu sais bien que d'un mot je puis te faire pendre.

— Je sais que tu pourrais l'essayer, répliqua Eustache d'un ton de bravade mal assurée.

— L'essayer ! s'écria Brunet en riant ; hé !

M. le comte, vous avez oublié, je pense, à quel excès se porta jadis votre zèle républicain... J'ai bon souvenir, moi... Je sais que votre bras gauche garde les traces indélébiles d'une plaisanterie civique que n'eût point soufferte le vrai d'Arrhans avant d'avoir perdu la dernière goutte du sang de ses veines... Je sais que vous portez sur vous la preuve de votre honte passée... Une preuve indestructible, entendez-vous, une preuve que les vers seuls effaceront lorsqu'ils rongeront votre chair au fond d'un cercueil !

— Peste ! dit Eustache, qui s'efforça de ricaner, tu fais de la tragédie maintenant.

Brunet frappa du pied avec impatience.

— Écoute, Lointier, reprit-il, tu veux me tromper, gagner du temps..., me perdre, peut-être.

— Quelle idée !

— Tu es capable de tout... mais prends garde. S'il y a guerre entre nous, ta noblesse y passera, et sous tes oripeaux déchi-



rés, il ne restera plus que la peau d'un vil coquin... M. le comte, vous êtes coiffé.

Brunet, tout en parlant, avait en effet continué de manier son fer à papillotes, et la chevelure de Lointier avait pris sous sa main un pli irréprochable.

Eustache donna un coup d'œil à la glace et se leva.

— Ma veste! dit-il.

Brunet lui présenta une riche veste de velours brodé d'or.

— Mon habit! reprit Eustache.

Brunet l'aida à passer le plus coquet habit à la française qu'eussent vu jamais les rives de la Tamise.

— Mon épée, mes gants, mon chapeau! dit encore Lointier.

Brunet apporta le tout.

— Où va M. le comte? demanda-t-il.

— Au club... Je dois une revanche à lord Templemore Dogg... Quant à ce qui regarde notre querelle, je te sais un excellent garçon,

Brunet, et ne veux point te garder rancune...

— M. le comte est bien bon...

— Je t'ai promis partage égal, tu l'auras... mais, patience, que diable ! Laisse-moi faire un peu récolte de ces épais cockneys de Londres... J'augmente ta part en agissant ainsi, mon garçon.

— Combien avez-vous en caisse ?

— Une bagatelle !... Je n'oserais vraiment t'en offrir la moitié... J'y pense. Je vais ce soir au rout de lady Moore Mac-Ren. Que ma toilette soit prête !

— Elle le sera, M. le comte.

Eustache se dirigea vers la porte, Brunet l'arrêta sans façon par l'épaule et lui mit le poing sous la gorge.

— Je te donne quinze jours, dit-il. Dans quinze jours, je veux être comte, moi aussi, ou marquis, ou... n'importe ! Si, à cette époque, il n'y a pas encore assez d'argent pour deux, eh bien ! tu seras valet à ton

tour et moi maître... à moins que tu ne préfères...

Brunet n'acheva pas, mais sa main glissa rapidement de l'épaule d'Eustache à son avant-bras, et appuya fortement sur la partie charnue qui est au-dessous de l'articulation.

Eustache pâlit.

— Il paraît que c'est sensible encore, dit Brunet. Je te tiens par là, mons Eustache... J'ai fini, M. le comte. Rien ne vous empêche plus d'aller faire la partie de lord Templemore Dogg.

En même temps, il lâcha le bras d'Eustache qui partit aussitôt.

Comme le lecteur a pu le pressentir, tout n'avait pas été rose dans l'existence républicaine d'Eustache.

Forcé de quitter Paris quelque dix-huit mois après son arrivée, parce qu'il n'avait pas la voix assez forte pour prêcher au Palais-Royal ou hurler sous les fenêtres du château,

deux métiers qui rapportaient alors de quoi vivre, il voulut retourner au pays.

Mais, au pays, les choses avaient bien changé. La révolution sévissait maintenant à Millau comme à Paris, et, comme MM. d'Arhans et de la Veyre, principaux seigneurs des environs, avaient quitté la contrée, la rage populaire s'était rejetée sur leurs amis et créatures. Le père d'Eustache, emprisonné, abreuvé d'outrages et de dégoûts, était mort de chagrin.

S'il eût pris la peine d'attendre, on l'aurait guillotiné.

Eustache revint à Paris, où il mena une de ces existences ténébreuses et souillées que protégeait le désordre, que nourrissait l'anarchie. Il partit pour Nantes, sans autre but que de tenter la fortune, car il avait beau mal faire, la fortune l'oubliait.

Ses camarades, plus hardis ou plus heureux, montaient parfois tout à coup au pinnacle, et, couverts encore de la fange où ils

croupissaient la veille, s'asseyaient sur les bancs d'une assemblée souveraine.

Eustache, lui, restait dans sa misère.

Ses qualités étaient des défauts à cette époque honteuse et brutale ; ses vices mêmes se trouvaient démodés. Chevalier d'industrie, il n'était point à sa place parmi ces squallides brigands pour qui eût été trop luxueuse la litière des étables d'Augias. Il tâchait de son mieux à mettre bas les élégantes façons que son éducation parasite lui avait données ; il sentait que c'était là sa ruine, mais, en définitive, on naît septembriseur, et l'escroc qui met la main dans votre poche n'est pas à la hauteur de l'humanitaire vertueux et bavard qui mettrait au besoin son bras jusqu'au coude dans votre sang.

Or, les humanitaires d'alors jetaient à coup de couteau les fondements du glorieux édifice au sommet duquel nos socialistes déploient la *synthèse*, comme une toiture baroque et convenable.

En 1792, ils avaient les mains noires ; depuis 1850, leurs mains sont gantées : peut-être même sont-elles propres.

Autrefois, ils s'armaient de tranche-lard ; aujourd'hui, ce sont des plumes qu'ils portent. Leurs haillons se sont faits habits noirs, avec lesquels on peut décentement occuper une chaire universitaire. Du reste, ils sont comme jadis, méchants, envieux, fous, impuissans, et, sur leurs vieux jours, ils se font doctrinaires.

On ne peut en vouloir à Eustache de ne ressembler point à ces tigres de la rue qui ont changé de peau ou mis simplement sur leur fourrure une robe de pédant.

Eustache a bien assez de ses vices sans prendre ceux de l'engeance la plus dégradée, qui ait traversé nos cinquante ans de révolution.

A Nantes, Eustache fit la connaissance du citoyen Brunet, qui avait les bonnes grâces de Carrier et *entreprenait* l'opinion publique.

Las bientôt de cette vie, il prit la route de Saint-Malo et saisit avec transport l'occasion de quitter la France où le crime ne laissait pas assez de place à l'intrigue.

Une des premières personnes qu'Eustache Lointier rencontra dans les rues de Londres, fut le citoyen Brunet, son ancien patron.

Brunet avait quitté la France pour des raisons qui importent peu au lecteur et qui se devinent du reste facilement, pour quiconque connaît les mœurs de ce temps maudit, où l'accusateur de la veille était presque à coup sûr le proscrit du lendemain.

L'ancien serviteur de Carrier portait en toute sa personne des traces évidentes d'indigence. Il reconnut Eustache qui ne prenait point garde à lui et le suivit jusqu'à son hôtel.

Eustache en était déjà aux derniers louis de l'emprunt qu'il avait fait aux émigrés de Jersey, mais il était membre de plusieurs clubs, voyait la meilleure compagnie, et,

sûr de ses talents, ne craignait point trop l'avenir.

La vue de Brunet le troubla.

Cet homme, qui connaissait ses antécédents, pouvait lui faire une terrible guerre.

Eustache se trouvait dans la position de certains gouvernements que leur origine condamne, et auxquels il faut la paix à tout prix ! Il entassa promesses sur promesses. Brunet le crut et resta près de lui en qualité de valet.

Ce citoyen avait quelque teinture de l'emploi.

Comme nous venons de le voir, la discorde commençait à se mettre au camp.

Brunet se fatiguait de sa position secondaire, et Eustache n'était point pressé de partager.

Brunet connaissait trop Eustache pour avoir confiance en lui, et assez pour le perdre.

Eustache, en effet, pour expliquer la posi-



tion quasi-brillante où son ancien patron le retrouvait, avait été forcé d'avouer son usurpation.

Mais où était le vrai d'Arrhans ? Avec la meilleure volonté de perdre un usurpateur, il faut présenter l'ayant droit tout d'abord.

C'est la première pièce de conviction.

Cette pièce manquait à Brunet, ce qui peut expliquer pourquoi il s'en tenait aux menaces.

Lointier, en le quittant, prit le chemin du club des jockeys, où il comptait trouver lord Templemore Dogg, son partenaire habituel.

Le club était au grand complet.

Il y avait là au moins cent jockeys en habits écarlates, tous remarquablement obèses ou parvenus au dernier degré d'éthisie.

L'Anglais est ainsi fait : point de milieu ; il pèse le poids d'un bœuf ou celui d'un mouton.

Les gentlemen maigres se promenaient

gravement, balançant leurs longs torses sur leurs hanches aiguës, auxquelles s'attachaient gauchement des jambes osseuses, dessinées, selon le nu, par des pantalons à justes tibias. Au-dessus du torse, il y avait de hautes cravates inflexibles et nouées avec une rigueur mathématique. Dans les cravates il y avait des vertèbres qui soutenaient des figures anguleuses, ornées d'yeux incolores et de favoris déteints.

Les gentlemen gras faisaient gémir sous le fardeau de leur embonpoint des banquettes et des fauteuils très-bien rembourrés. Ils étaient rouges comme des tomates mûres.

Lord Templemore Dogg était le plus rouge d'entre eux.

Autour d'une table ronde, située au milieu du salon principal, une vingtaine de jockeys étaient réunis et paraissaient puissamment préoccupés.

De ce groupe sortaient de temps en temps des paroles brèves et inquiètes.

— Cent livres pour Polyphemus ! disait l'un.

— Deux cents livres pour Child of the Royal-Puff ! répondait l'autre.

Il faut que le lecteur nous fasse la grâce de s'approcher avec nous de cette table ronde et jette son regard curieux par-dessus les têtes pommadées des gentlemen qui l'entourent.

Ceci est un trait de mœurs authentique, et mérite certainement une mention honorable.

La table ronde est bordée par une bande circulaire de papier blanc, qui figure assez bien, en petit, la lice d'un hippodrome.

Des deux côtés de cette bordure en papier s'élèvent de minces barrières de carton.

Il n'y a rien autre chose sur la table.

Pourtant vingt personnages, doués de raison, se penchent à l'entour et regardent comme si leur vie dépendait de ce qui se passe sur la bordure blanche.

Vingt binoeles y sont braqués à demeure et les gageures vont leur train.

— Trois cents livres pour Child of the Royal-Puff!

— Quatre cents livres pour Polyphemus!

— Ces gens-là sont-ils des fugitifs de Bedlam?

— Regardez mieux ; essayez les verres de votre lorgnon , obscurcis par le brouillard britannique, et regardez encore. Voyez-vous ces deux petits points noirs qui se meuvent sur le papier blanc? l'un de ces points se nomme Polyphemus, l'autre a nom Child of the Royal-Puff.

— Ah bah!...

— Positivement... Polyphemus est une fourmi bien connue pour la vitesse de sa marche, et Child of the Royal-Puff est une araignée naine qui a fait perdre et gagner bien des guinées...

La fourmi et l'araignée *courent*, sans jockey, hélas! car on n'a pu trouver de cirons assez

obéissants pour endosser la veste voyante, chausser les bottes molles et se faire *entraîner* par un jeûne de quinze jours.

Sans cela, la fête serait complète, et la joie de ces honnêtes gentlemen ne connaîtrait point de limites.

Mais on se passe des jockeys.

Voyez ! l'araignée a de plus longues pattes que la fourmi, mais elle se prélassé, la paresseuse, elle *flâne* et perd un temps précieux à jeter çà et là d'imperceptibles fils.

La fourmi, au contraire, va toujours un train égal.

Son propriétaire ne la donnerait pas pour cent guinées.

C'est la perle des fourmis. Quand elle aura vécu on essaiera de l'empailler, ou tout au moins de faire sa statuette, afin que les siècles futurs puissent contempler, à leurs moments perdus, cet insecte recommandable.

— Cinq cents livres pour Polyphemus!

— Mille livres pour Child of the, etc.

Si l'Angleterre n'existait pas, il faudrait la construire sur pilotis.

Eustache, en entrant, s'en alla tout droit à lord Dogg et lui tendit le doigt. Lord Dogg gronda sourdement une exclamation de colère; mais ce premier tribut payé à sa mauvaise humeur, il reprit incontinent son flegme national et reprit automatiquement :

— How do you do?

— Très-bien, milord, très-bien, répondit Eustache. Permettez-moi de m'informer des nouvelles de la santé de votre seigneurie.

— Infômé-vos! répliqua lord Dogg.

— Et de celle de milady...

— No !... répondit cette fois milord ; infômé pas vos...

Eustache crut avoir mal compris et n'insista pas.

Lord Dogg se leva sans plus prononcer une seule parole et se dirigea vers un tapis vert où il s'assit en face d'Eustache.

Ils jouèrent en silence pendant deux heures.

Les guinées de milord semblaient avoir un attrait particulier pour les poches d'Eustache, qui gagnait toujours.

Au bout de deux heures, lord Dogg repoussa son fauteuil et croisa ses mains sur son gilet.

— Vous ne jouez plus, milord ? demanda Eustache.

Milord ouvrit par trois fois la bouche et ne parla point.

Il semblait chercher ses mots pour entamer une communication importante.

— Sir Arthur, commença-t-il enfin, voyez-vous... oh ! yes...

— Plaît-il ? dit Eustache.

— No... il ne plaisé pas, sir Arthur, diabel !

— Milord ?

— Il déplaisé remarquablement, voyez-vous ! Eustache ne comprenait pas du tout.

Lord Dogg semblait faire effort pour contenir une colère naissante.

Les veines de son front se gonflaient et un

tremblement nerveux agitait les paupières sans cils de ses gros yeux.

— Rémâquabelment ! répéta-t-il. Oh ! yes... je croyé, sir Arthur, que vos vôlez appôter le treuble dans le menèdge de moâ.

— Y songez-vous, milord ! s'écria Eustache qui ne put réprimer un sourire.

— Je songé, sir Arthur... je trôvé tute cela intolerèble !... Et je disé de prender garde à vos, pâce que j'éte jalu !

A ces mots, prononcés d'une voix étranglée, milord ferma les poings et rejeta violemment la masse d'air qui oppressait sa poitrine.

Puis il tourna le dos et se retira lentement.

— Il est fou, pensa Eustache qui se mit tranquillement à compter son gain.

Le gain était honnête.

Eustache, sans plus penser à la boutade de lord Templemore Dogg, s'assit à une table et parcourut les journaux.

C'était déjà la coutume en Angleterre de



faire servir la quatrième page des gazettes au même usage que les petites affiches.

Voici ce que lut Eustache dans une feuille de Glasgow :

« M. le marquis de la Veyre, émigré français, prie M. le comte Arthur d'Arrhans, en quelque lieu que soit ce dernier, de lui faire savoir de ses nouvelles. »

Lointier relut par trois fois ces deux lignes et se prit à rêver.

— C'était une charmante fille ! dit-il enfin. Le vieux marquis a encore une fort belle fortune, et ce serait une affaire d'or... Oui !... mais ils doivent connaître son écriture !... Ma foi, je crois que le plus simple serait de prendre la poste et d'aller à Glasgow... Marthe l'aimait ; j'hériterai de cela comme du reste... D'un autre côté, je dépisterai ainsi ce coquin de Brunet, qui commence à devenir fatigant outre mesure... Allons ! c'est un coup de partie ! il s'agit seulement de bien commencer son jeu...



ANGLICISMES.



## VI

Eustache Lointier quitta le club des Jockeys au moment où *Child of the Royal-Puff* arrivait au but, passant d'une longueur de tête *Polyphemus*. *Commodore Nelson*, autre fourmi engagée, s'était dérobée dès le commencement de la course.

Eustache revint tout pensif à son hôtel de Piccadilly.

Les lignes qu'il venait de lire dans le journal de Glasgow le préoccupaient outre mesure.

Il balançait les avantages et les inconvénients d'un acte d'audace.

Il hésitait.

Néanmoins, l'aventure avait de quoi tenter un chevalier d'industrie ; elle était séduisante, et présentait, en définitive, des chances réelles de succès.

Eustache ne pouvait rester longtemps indécis.

Il aborda Brunet, son camarade valet de chambre, d'un visage joyeux.

— J'ai gagné trois cents livres, lui dit-il ; cela marche. Tu n'attendras pas longtemps désormais... Nous compterons ensemble dans trois jours.

— Pourquoi trois jours ? demanda Brunet.

— Je te réserve une surprise, mon brave : tu verras !

Brunet le regarda en dessous d'un air

souçonneux, mais ne jugea point à propos de renouveler la discussion.

Il prépara la toilette de bal de son maître, et bientôt Eustache fut couvert d'habits véritablement somptueux.

Sous ce costume, il était charmant, et de tournure à mettre à l'envers plus d'une cervelle de *gentlewoman*, abstraction faite même de lady Ophelia Dogg, qui n'avait point de cervelle.

Il monta dans une voiture de place et ordonna qu'on le conduisît à l'hôtel de lady Moore Mac-Rea.

Brunet, resté seul, prit les habits que son maître venait de quitter, afin de les serrer.

— C'est étonnant ! grommela-t-il, j'ai beau me fâcher, je continue de jouer mon rôle en conscience, et je le sers tout de bon... Voyons donc s'il n'a pas oublié dans ses poches ce fameux portefeuille... Je donnerais mon petit doigt à couper pour le tenir...

mais non ! les poches sont vides... Ah!!!

Ce dernier mot fut un cri de joie.

Brunet venait de sentir, à travers l'étoffe de l'habit d'Eustache, un paquet de papiers. Il fouilla vivement et demeura désappointé. Ce n'était que le journal de Glasgow, que Lointier avait pris au club des Jockeys.

Brunet le froissa d'abord avec colère, puis, par ennui, il se prit à le parcourir, et tomba bientôt sur l'article qui avait tant ému son maître.

— Trois jours ! s'écria-t-il ; le coquin m'a dit trois jours... mais, dans trois jours, il y a trois fois le temps de prendre la poste... Évidemment il a lu ces lignes... Il va tenter de m'échapper... Morbleu ! je vais le suivre désormais comme son ombre, et s'il bronche... tant pis pour lui !

Pour que le lecteur n'interprète pas ces dernières paroles d'une façon trop bucolique, nous lui rappellerons que Brunet avait été l'un des bas-officiers de la Convention.



Cela doit suffire pour donner une sanglante portée à sa menace.

La voiture d'Eustache Lointier sillonnait cependant la boue épaisse des rues de Londres.

Elle s'arrêta bientôt devant l'hôtel de lady Moore Mac-Rea.

Lointier sauta lestement sur les dalles du trottoir et jeta un souverain à son cocher.

Tandis que celui-ci lui rendait sa monnaie, un piéton traversait la rue, enjambant çà et là de larges flaques de boue, et franchissait, lui aussi, la grille de l'hôtel.

Une fois entré, ce piéton ressemblait exactement à ceux qui venaient en voiture, car, un soir de bal, il n'y a point de différence saisissable entre la misère et l'opulence. — Nous parlons seulement du sexe masculin. Pour l'autre sexe, il y a toujours la différence qui existe entre la modeste broderie domestique et le point d'Angleterre, entre le strass et le diamant, sans parler de l'inter-

valle qui sépare le luxe lourd de l'élégante distinction, — le faste de la grâce, — la fille d'un usurier de la fille d'un gentilhomme.

Eustache et le piéton arrivèrent ensemble au bas du perron et le montèrent de compagnie, mais sans se regarder.

Sur le perron s'ouvrait un vaste vestibule, puis venait un double escalier dont les degrés de marbre étaient, ce jour-là, ornés de fleurs et de feuillages.

Eustache prit la rampe de droite ; le piéton monta par la rampe de gauche.

Ils traversèrent parallèlement l'antichambre où foisonnait une armée de grooms et de laquais. L'antichambre donnait entrée dans le premier salon par deux portes symétriquement placées sur le même plan, à quinze pieds l'une de l'autre.

Au moment où Eustache se faisait ouvrir la première, le piéton entra par la seconde.

Ils donnèrent ensemble leurs noms aux huissiers, qui les annoncèrent aussitôt.

— M. le comte Arthur d'Arrhans ! dit le premier huissier d'une voix éclatante.

— M. le comte Arthur d'Arrhans ! cria au même instant le second.

Les deux nouveaux venus se regardèrent alors.

Eustache pâlit et perdit contenance.

Arthur d'Arrhans s'élança vers lui, et, l'œil en feu, la menace à la bouche, le saisit violemment par le bras.

Il y avait un large espace vide entre les portes d'entrée et les premiers groupes des invités.

En France, cette double annonce du même nom, qui avait certes quelque chose d'étrange, et la ressemblance frappante de ces deux hommes, dont l'un, on pouvait du moins le supposer, était un usurpateur et un larron de noblesse, eût bien vite attiré la foule et rassemblé les curieux. Chez lady Moore Mac-Rea, il en fut autrement ; nul ne bougea.

C'était à peine si les gentlemen composant les groupes les plus rapprochés jetèrent sur nos deux homonymes un court et pudique regard.

C'est ici le cas de rendre à John Bull une justice d'autant plus éclatante que nous sommes moins portés d'ordinaire en sa faveur. Soit à cause de son flegmatique orgueil, qui l'engage à s'intéresser modérément aux actes d'autrui, soit par suite d'une délicatesse de digne et bon aloi qui n'est réellement point dans nos mœurs à nous, John Bull se montre, en toute occasion où sa personnalité n'est pas directement intéressée, d'une miraculeuse discrétion. Il n'interroge pas, il n'écoute même pas. Et, en vérité, notre gentlemanry, au lieu de prendre à l'Angleterre ses twines disgracieux, ses malodorants *Mac-Intosh* et son grotesque vocabulaire équestre, ferait mieux de lui emprunter un peu de cette qualité précieuse et vraiment surbourgeoise : la discrétion.

Eustache et Arthur restèrent donc isolés entre les deux portes refermées.

— Misérable ! s'écria le jeune comte qui retint avec peine les éclats de sa voix irritée ; toi, ici, sous mon nom !

— Ayez pitié, Arthur, murmura Lointier. Je suis à votre merci, ne me perdez pas !

— Ne pas te perdre ! te laisser porter le nom de mon père !...

Eustache avait été pris à l'improviste ; il n'essaya point de payer d'effronterie.

— Je vous rendrai tout, interrompit-il précipitamment. Je vous rendrai vos papiers, je quitterai Londres... N'exigez pas davantage, Arthur, et souvenez-vous que je vous ai sauvé la vie.

Le jeune d'Arrhans hésita.

Eustache reprit d'un ton suppliant :

— J'ai cédé à un mouvement de vanité folle, M. le comte. Pardonnez-moi. J'expierai cruellement ma faute en regrettant toute ma vie le noble rôle que j'ai joué durant quelques

jours... Mais, par pitié ! que je puisse au moins disparaître sans éclat de ce monde brillant où j'occupais une place usurpée. Que je n'aie point la honte de voir tous ces regards, amis naguère, se fixer sur moi avec dédain et pitié!... Laissez-moi quelques heures pour opérer ma retraite... Quand je ne serai plus là, demain, Arthur ! vous pourrez leur dire que j'étais un traître... un lâche... un imposteur !

Eustache mit, entre ces trois derniers mots, deux soupirs hypocrites admirablement modulés.

— Sais-je si vous ne me trompez point encore ? dit Arthur après un silence ; qui me répond de vous ?

— Je vous ai menti bien souvent, et votre défiance est juste, répliqua Eustache humblement... Je n'ai pas sur moi votre portefeuille ; sans cela je vous le rendrais sur-le-champ. Mais voici ma carte. Le premier venu de ces gentlemen pourra vous dire que l'a-

dresse inscrite sous mon faux nom est au moins véritable. Venez demain , à huit heures. Avant de partir, je vous rendrai tout ce qui est à vous... Mais soyez généreux, Arthur. Voici quelques Français qui s'approchent et nous observent... Pour la vie que je vous ai donnée, il y a quelques mois, je vous demande de m'épargner le supplice d'un affront public... que je supporterais sans murmurer, M. le comte, car loin de moi la pensée de me prévaloir de vos titres de famille qui sont encore entre mes mains.

Il y avait dans cette fin de phrase une imperceptible nuance de menace.

Lointier recouvrait peu à peu sa présence d'esprit. Il se souvenait de ses avantages, et, poussé à bout en ce moment, il aurait certainement engagé une lutte dont l'issue ne se pouvait point prévoir.

N'avait-il pas pour lui la possession du nom et des titres ?

Ce ne fut point pourtant la crainte qui dé-

termina la réponse d'Arthur. Lointier lui avait sauvé la vie à Saint-Malo, et le jeune comte se crut obligé d'honneur à user envers lui de clémence.

— Allez, dit-il, je vous donne trêve pour cette nuit. Mais n'essayez pas de m'échapper. Je ne vous perdrai pas un instant de vue, et demain...

— Demain, cher comte, interrompit Eustache en souriant tout à coup, j'aurai, comme toujours, grande joie à recevoir votre visite.

Quelques gentilshommes français, attirés par la singularité de cette scène, étaient maintenant à la portée de la voix.

C'était pour eux qu'Eustache avait parlé.

Il salua fort gracieusement Arthur, toucha son jabot d'un air vainqueur, jeta son tricorne sous le bras gauche, et s'avança vers le groupe des Français, auxquels il distribua des poignées de main.

Arthur, lui, se perdit dans la foule.

Au moment où il dépassait les premiers



rangs des invités, il aperçut un gros Anglais, fort rouge, dont les yeux écarquillés semblaient vouloir le dévorer.

Arthur tourna la tête et passa.

— My God ! murmura piteusement le gros Anglais, qui n'était autre que Templemore Dogg.

Ce malheureux *sportsman* n'avait point quitté des yeux Eustache et Arthur durant tout leur entretien.

La parfaite ressemblance qui existait entre eux lui donna fort à réfléchir, et il se promit de faire bonne garde, afin de savoir si ces deux Sosies n'étaient point de complicité pour *appôter le trouble dans son ménèdge*.

Le groupe des émigrés fit fête à Eustache.

— D'Arrhans, dit le vicomte de L..., quel est cet olibrius qui se permet de te ressembler si impertinemment ?

— En vous voyant tous deux, ajouta le baron de V..., je songeais aux Jumeaux de Bergame de ce pauvre Florian.

— C'est un petit cousin, répondit Eustache du bout des lèvres, qui porte le même nom et prend le même titre que moi.

— *Prend* est joli.

— *Prend* est exact... mais je répugnerais à lui faire de la peine ; et d'ailleurs, mes très-chers, je ne vois pas trop à quel tribunal j'en pourrais référer.

Le vicomte fit basculer avec grâce sa rapière horizontale.

— Voici qui vaut trois degrés de juridiction, dit-il.

— A la bonne heure, répliqua Eustache, mais mon petit cousin est un fidèle serviteur de Sa Majesté... Je veux me montrer bon prince.

— Eh bien ? alors, reprit le baron, présente-nous ton petit cousin.

— Volontiers... plus tard... demain... Messieurs, je me vois forcé de vous quitter un instant.

Eustache prit congé précipitamment.

Les émigrés le suivirent des yeux. Puis ils se regardèrent, et deux ou trois d'entre eux hochèrent la tête.

— Ce diable d'Arrhans, dit le vicomte après un silence, ne fait rien comme les autres. S'il ne portait pas un si noble nom... Qu'en dites-vous ?

— Hé ! hé !...

— Ma foi !...

— On dit qu'il a au jeu un bonheur !...

— Le fait est, reprit le baron d'un ton moitié badin, moitié sérieux, qu'il y a des jours où on le prendrait pour l'un de ces chevaliers d'industrie qui se pavanent ici sous des noms d'emprunt et déshonorent notre ordre et notre pays... Pourtant je dois dire que j'ai vu ses papiers... de fort belles preuves sur ma parole ! Des alliances magnifiques ?... C'est un air qu'il a comme cela.

De son côté, Arthur subissait un interrogatoire pareil et répondait d'une manière ambiguë.

Un vieillard, le colonel Favert, ancien officier qui avait servi avec le vieux comte d'Arrhans autrefois, et sous les auspices duquel Arthur se présentait aujourd'hui chez lady Mac-Rea, lui demandait quelques explications touchant le mystérieux événement qui venait d'avoir lieu.

— Je ne puis vous le dire, colonel, répondit Arthur. Jusqu'à demain je suis lié d'honneur, et il vous faudra attendre ce moment-là si vous voulez savoir quel est cet homme.

C'était la première fois, depuis son arrivée à Londres, qu'Arthur entrait dans un salon.

Jusque-là il avait mené une vie laborieuse et pénible, utilisant, pour exister, les talents que lui avait donnés une éducation distinguée.

Pendant les quelques mois qu'il avait ainsi passés dans une retraite forcée, son unique pensée, son désir incessant, avait été de se procurer les moyens de voir le monde, afin

de chercher par soi-même la famille de la Veyre, qu'il savait être à l'étranger.

Il aimait Marthe, autant et plus peut-être qu'autrefois.

Sa vie guerrière et toujours pleine ne lui avait point laissé le temps d'éparpiller son cœur en ces intrigues frivoles que nous trop souvent l'oisiveté des jeunes années.

Son cœur entier était à Marthe dans le présent comme dans le passé.

Entre elle et lui, il n'y avait pas même un souvenir, malgré cinq ans d'absence.

Il voulait donc chercher, scruter, s'enquérir. Mais un obstacle matériel s'opposait à ce qu'il pût se mêler à cette foule dorée qui encombre les salons de l'aristocratie anglaise.

Il était arrivé à Londres dénué de toutes ressources.

Depuis lors, il gagnait de quoi vivre, dans l'acception la moins sensuelle du mot, et rien de plus.

Or, pour frayer avec le luxe, il faut au moins de l'élégance, et l'élégance, lorsque la bourse est vide, est un malheureux phénix qu'on ne trouve point, surtout à Londres, la Babylone du *doit et avoir*, la ville où l'air s'achète, où le soleil se paye.

Toute la bonne envie d'Arthur se heurta longtemps en pure perte contre cet obstacle infranchissable.

Enfin, à force de travail et d'économie, nous dirions presque de lésine, il parvint à rassembler la somme nécessaire, et fit emplette d'un costume de gentilhomme des plus galants.

Ce fut un instant de joie, puérile peut-être, mais bien vive et bien grande, que celui où, pour la première fois, Arthur se vit dans un miroir, revêtu des habits qui convenaient à sa naissance.

Il y avait si longtemps qu'il se glissait timidement chaque jour, le long des brunes maisons de Londres, dans un costume que

n'eût point désavoué Dominic Sampson, le pauvre précepteur d'Ellengowan !

On a beau faire. Si élevée que soit l'âme, elle se ressent toujours un peu de l'enveloppe. En touchant l'épée neuve, dont la garde en filigrane relevait gaillardement les basques de son habit à la française, sa main frissonna de plaisir.

Il perdit la mauvaise honte et le doute de soi-même qui le tourmentaient depuis trois mois. Il espéra.

Restait pourtant une autre difficulté :

Arthur était inconnu.

Son nom suffisait sans doute à lui ouvrir toutes les portes, mais, en même temps, la noblesse anglaise, trop souvent trompée par des chevaliers d'aventures affublés de noms historiques, commençait à prendre défiance.

Un nom, sans preuves à l'appui, preuves écrites ou résultant de cette notoriété qui accompagne la possession publique non con-

testée, un nom, avons-nous dit, était peu de chose.

Il fallait maintenant pouvoir montrer ses titres ou s'étayer du patronage d'un ami assez bien assis dans l'opinion du monde pour n'avoir pas besoin lui-même de répondre.

Or, Arthur ne connaissait personne à Londres.

Le hasard, cette fois, vint en aide à son ardent désir.

Il fit rencontre du colonel Favert, ancien soldat de Condé et ami de son père.

Le colonel, brave et loyal officier, jouissait de la considération générale.

Il offrit de bon cœur ses services au fils de son vieil ami, et Arthur, le lendemain même de cette rencontre, fut introduit dans les fashionables salons de lady Moore Mac-Rea, veuve d'un pair d'Angleterre, et si considérable parmi les reines de la mode, qu'on la regardait comme inamovible dans ses fonctions de patronesse d'Almack.



Il venait chercher là des nouvelles de Marthe et de son père ; nous avons vu ce qu'il y trouva.

Cette rencontre de Lointier changeait tout à coup sa position.

Il allait recouvrer ses titres et pourrait désormais marcher tête levée parmi ce peuple de grands seigneurs, où il trouverait sans doute la trace de la famille de la Veyre.

Mais, pour cela, il fallait d'abord ne pas perdre Lointier, car Londres est grand, et ceux qu'on y laisse une fois s'échapper peuvent longtemps se jouer des plus actives recherches.

Arthur, en conséquence, s'appliqua uniquement à suivre tous les mouvements d'Eustache.

Il marchait sur ses pas comme s'il eût été son ombre, et, chaque fois qu'Eustache se retournait, il était certain de rencontrer les regards d'Arthur obstinément fixés sur lui.

Nonobstant cet obsédant espionnage, Loin-

tier tâchait de faire bonne contenance, et y réussissait assez bien.

Dès le premier moment, il avait fait dessein de s'esquiver avant la fin du rout, et il savait que le seul moyen d'y parvenir c'était d'éloigner de son visage toute expression d'inquiétude et de préoccupation, en un mot, de jouer l'indifférence.

Il se promenait par les salons, saluant gracieusement quelque roide lady, rose et blanche comme une glace à la vanille panachée de framboises; serrant la main de quelque gentleman haut-cravaté, long, droit, fluet comme un bouleau; souriant à son compagnon d'exil, ou jetant un compliment banal au frais visage d'une jolie Française, toute sérieuse et tout ennuyée au milieu de cette joie britannique, empesée, compassée, presque lugubre.

Tandis qu'il allait ainsi, sans autre but que de donner le change à son Argus, il avisa par hasard dans un coin du salon une lady plus

maigre que la plupart des autres ladies, et plus jaune que la couverture de nos romans intimes.

Il crut reconnaître lady Ophelia Dogg, mais il garda un doute, parce qu'elle n'avait point de petit chien sous son bras.

Il s'avança vers elle.

C'était bien Ophelia, qui, à la vue de Lointier, déploya brusquement un incommensurable éventail, en faisant de très-grands efforts pour rougir.

Eustache s'assit auprès de lady Dogg, espérant lasser la patience d'Arthur.

En même temps, afin de jouer mieux l'indifférence, il fit appel à tout son esprit et entama une conversation qui mériterait à coup sûr d'être rapportée fort au long.

Lady Ophelia se donna tout entière au plaisir de cet entretien charmant : elle gazouilla, une grande heure durant, les excentriques barbarismes de son prodigieux baragouin, et proclama *in petto* Eustache

*la plus délicieuse de tutes les..., remdqua-  
belment!*

Arthur, cependant, s'était assis en face d'eux et ne perdait point de vue son effronté Sosie.

Il n'était pas seul à regarder de ce côté.

Lord Templemore Dogg, enfoncé dans une embrasure, dévorait sa femme du binocle et murmurait, en un français choisi, des imprécations entremêlées de menaces et de plaintes.

— Oh! manifestation! grommelait-il. Cette sir Arthur était iune pendèble séductor!

En ce moment, il aperçut Arthur, qui, lui aussi, avait l'œil braqué sur Ophelia.

Lord Dogg demeura suffoqué.

— C'était incountestablement diabolique! se dit-il. Voici un auter gentleman qui été jalu!... Jalu de milady!... Oh! yes.

Ineapable de se contenir davantage, lord Dogg s'avança vers Arthur et lui toucha le bras.

Arthur se retourna.

Ce fut l'affaire d'une seconde ; mais quand il reporta les yeux à l'angle du salon où s'asseyait Eustache Lointier, il n'y vit plus que lady Dogg.

— Il m'échappe ! s'écria-t-il involontairement.

— Je vôle demander à vos... commença lord Dogg.

Il ne put achever, Arthur le repoussa brusquement, et s'élança sur les traces d'Eustache qu'il crut apercevoir de loin parmi la foule.

Lord Dogg demeura la bouche ouverte.

— Oh ! murmura-t-il après un long silence. L'une et l'autre gentleman était en dérute... Diabel !... siourprenant tutefait ? Je vôle, ma foâ, me batter conter tutes les deux.



DE LONDRES A GLASGOW.





## VII

Arthur fendit la foule en désespéré.

Il traversa les divers salons en un clin d'œil, enjamba l'escalier quatre à quatre, et arriva dans la cour au moment où un cabriolet de place passait, au galop, le seuil de la porte cochère.

Évidemment, du moins Arthur le pensa ainsi, ce cabriolet renfermait Eustache.

Le jeune comte sauta dans l'une des voitu-

res qui stationnaient dans la rue, et ordonna au cocher d'atteindre le cabriolet, dût-il crever son cheval.

Le cocher allongea un puissant coup de fouet à ses bêtes.

Malheureusement, ses bêtes étaient à peine meilleures que les fameux chevaux rejdis, envoyés par le pacha d'Égypte à son allié Louis-Philippe. Elles trottaient péniblement, trébuchaient à chaque cahot et soufflaient comme un maire de chef-lieu contraint, par la fortune, à déclamer, devant un prince crépu, des harangues à dormir debout.

Néanmoins, à force d'efforts, la voiture demeurait toujours en vue du cabriolet, mais elle ne gagnait pas un pouce de terrain.

— Fouette ton cheval ! criait Arthur qui se démenait au fond de la voiture ; fouette, malheureux ! il faut que nous les rattrapions.

— Quant à ce qui est de ça, M. le baron, répondit le cocher, je tape comme il faut, vous pouvez le voir. Mais les Anglais sont des

rosses sans nerfs ; ça ne sent pas les coups...  
Parlez-moi des chevaux de Paris !

— Mais va donc ! va donc ! reprenait Arthur.

— On y tâche, M. le marquis... Ici, voyez-vous, les chevaux de fiacre ne valent pas mieux que les hommes... c'est rétif !

— Dix louis si tu rattrapes ce maudit cabriolet !

— Ça n'est pas de refus... Faut vous dire, M. le duc, que j'ai l'honneur d'être émigré comme vous, sans comparaison... A Paris, j'avais un fiacre superbe, noir et lie de vin, avec les armes de la ville sur la portière... Et des chevaux ! ah ! les chevaux par exemple !... La révolution est venue, et un beau jour, on a mis mon fiacre en réquisition pour conduire une demi-douzaine de bons curés à la guillotine. Si encore on m'avait rendu mon fiacre ! mais non ; mon fiacre plaisait au comité de salut public, qui ne se gêna pas pour me le voler... A la rigueur j'avais assez

d'assignats pour en acheter un autre ; mais fi donc ! le bon temps était passé. Je n'avais plus à voiturier que des porteurs d'eau devenus dictateurs, ou d'anciens confrères qui avaient sauté de leur siège sur les bancs de la Convention nationale... On ne pouvait pas supporter ça, pas vrai, monseigneur ?

— Mais fouette donc , malheureux ! le cabriolet nous gagne !

— Si j'avais seulement mes chevaux de Paris !... Tant il y a que je me dis : Puisqu'il n'y a plus en France que des croquants, ma place est à l'étranger. Je passai la mer... tel que vous me voyez , monseigneur... Ah ! Dieu ! Dieu ! les chevaux n'en veulent plus !

Tout en parlant ainsi, l'automédon proscrit avait vaillamment fouetté ses bêtes.

La voiture, suivant toujours les traces du cabriolet fugitif, avait traversé une multitude de rues, tourné un nombre infini de carrefours, et parcouru la majeure partie de Londres.

On était maintenant hors de la ville, et le jour commençait à paraître.

Le cabriolet se montrait toujours, à trois ou quatre cents pas en avant, comme ces fantasques et capricieuses flammes des marais qu'on aperçoit sans cesse et qu'on ne peut approcher jamais.

Mais au moment où le cocher victime de la révolution prononçait les derniers mots de sa prolixie tirade, les deux chevaux s'abattirent à la fois, pantelants et incapables de se relever.

Anglais ! leur dit le cocher, comme s'il n'eût pu trouver de plus outrageuse parole.

Il les fouetta de son mieux, mais en vain.

Arthur alors sauta sur la chaussée, jeta sa bourse au cocher, et courut follement sur les traces du cabriolet qu'il n'eut garde d'atteindre. Bientôt, épuisé de fatigue, baigné de sueur, il fit comme les chevaux, et s'affaissa sur les rebords d'un fossé.

Il se désolait fort, comme on le pense,

mais il se fût désolé bien davantage, s'il avait su que le cabriolet contenait un honnête fermier presbytérien, qui s'en allait à Édimbourg écouter les prédications du révérend Josuah, Jédédiah ou Sissarah, élu en le Seigneur, éloquent, nasillard et puritain.

Quant à Eustache, dont la voiture s'était dérobée à un détour de rue, il avait paisiblement gagné son logis.

Brunet dormait d'un profond sommeil. Eustache, enchanté de cette circonstance, fit à la hâte ses préparatifs de départ, vida les tiroirs de son secrétaire et prit la clef des champs, en ayant soin toutefois de laisser au chevet de Brunet, endormi, un petit mot d'adieu.

— A Glasgow ! maintenant, se dit-il en sautant joyeusement dans son cabriolet, dont le cocher avait troqué l'attelage pour trois forts chevaux de poste ; ils pourront courir après moi ; ils pourront même me rattraper, peut-être, mais il ne sera plus temps, et je

serai bien fort lorsque M. le marquis, mon beau-père, aura à me soutenir.

La chaise brûla le pavé de Londres et fut bientôt dans la campagne; à peine avait-elle fait une lieue sur la route d'Écosse, qu'Eustache avisa de loin un gentilhomme couché sur le revers d'un talus.

A l'aspect de la chaise, le gentilhomme se leva et vint se poser à la tête des chevaux, qu'il arrêta sans façon.

— Qui que vous soyez, monsieur, dit-il en s'adressant à Eustache, dont il ne distinguait point les traits, je vous prie de me donner une place dans votre voiture. Je poursuis un misérable...

— Impossible, petit cousin, interrompit Eustache d'un ton dégagé; je porte un puissant intérêt à ce misérable que vous poursuivez... Veuillez lâcher la bride des chevaux, M. le comte...

Arthur, c'était lui, jeta son regard étonné à l'intérieur de la chaise, et reconnut Eustache.

Il s'élança aussitôt, l'épée à la main.

— Fouette, cocher ! cria Lointier.

En même temps il tira des poches de la voiture les deux pistolets qu'il avait volés autrefois à Arthur, dans l'auberge de Saint-Malo, et le mit en joue des deux mains à la fois.

Arthur ne tint compte de ce péril, et chargea impétueusement.

Lointier lâcha les deux coups.

L'épée d'Arthur tomba : il était blessé au bras droit.

— Fi ! M. le comte ; fi ! dit Lointier en ricanant ; vous vouliez me tuer, moi qui vous ai sauvé la vie ! C'est fort mal à vous, en vérité, et vous méritez, pour le moins, le léger châtiment que je vous inflige.

La voiture s'ébranla.

— Portez-vous bien, reprit Eustache en se penchant au dehors ; à propos, n'espérant pas avoir le plaisir de vous rencontrer avant mon mariage, je crois devoir vous faire part de mon union prochaine avec votre cousine...



— Marthe! s'écria le jeune comte d'une voix déchirante.

— Une fort jolie personne, ajouta de loin Eustache, qu'emportait le galop des chevaux de poste ; je suis mortifié, M. le comte, de ne pouvoir vous inviter à la noce...

Arthur demeurait à la même place, atterré, sans pensées, et comme frappé de la foudre.

— Marthe! répéta-t-il enfin, Marthe!... Cet homme, dit-il vrai, mon Dieu!

Il reprit automatiquement le chemin de Londres ; puis, lorsque la présence d'esprit lui revint, il s'applaudit d'avoir suivi cette voie, espérant trouver au logis de Lointier quelque indice qui pût le mettre sur sa trace ; car la route d'Édimbourg peut conduire à la moitié des villes du Royaume-Uni, et Arthur n'avait plus rien pour éclairer sa recherche.

Il était onze heures du matin lorsqu'il arriva dans Piccadilly.

Brunet venait de s'éveiller et de lire le billet d'adieu que lui avait laissé Eustache.

Il était furieux, et roulait dans sa tête mille projets de vengeance.

« Citoyen Brunet, lui disait Eustache dans sa lettre, je vous souhaite des jours longs et prospères.

« Je quitte Londres un peu à cause de vous, qui me gênez plus que je ne puis vous dire, et beaucoup pour mon Sosie A. d'A..., qui m'est tombé sur les bras cette nuit, au rout de lady Mac-Rea.

« Je vous laisse en partant ma bénédiction et une demi-couronne que vous trouverez, avec le présent, sur votre table de nuit.

« Je vous laisse également mes dettes.

« Que l'Être suprême vous tienne en santé! »

Arthur ouvrit sans frapper et entra précipitamment.

Brunet, à la première vue, le prit pour Eustache, et s'élança vers lui!

— Tu reviens? s'écria-t-il, tu n'as pas pu partir, sans doute... Mais, va! je te tiens compte de l'intention... Ah! se reprit-il tout à coup en relisant le billet; c'est cela... Pardon, M. le comte; le hasard vous a donné une ressemblance si étrange avec ce misérable, que mon erreur ne peut être une offense... Je comprends tout maintenant..., car vous êtes bien le comte d'Arrhans, n'est-ce pas? le vrai comte Arthur d'Arrhans?

— Je le suis, répondit Arthur en tombant épuisé sur un siège.

— Vous êtes blessé! dit Brunet qui vit du sang à la manchette du jeune comte; blessé par lui, je gage... Ah! qu'il va me payer cher son méchant tour!

— Savez-vous quel est le but de son voyage? demanda Arthur avec une inquiète vivacité.

— J'en sais plus qu'il ne faut pour le faire pendre, répliqua l'ancien serviteur de Carrier ; je vais vous montrer tout à l'heure un chiffon qui vous apprendra, je l'espère, où nous pourrons le retrouver...

— Montrez, montrez ! dit Arthur.

— Pansons d'abord votre blessure...

— Non, non ! montrez sur-le-champ, je vous supplie.

Brunet mit la main à sa poche ; mais en ce moment la porte s'ouvrit de nouveau, et la florissante figure de lord Templemore Dogg parut sur le seuil.

Milord avait sous le bras droit deux épées, sous le bras gauche une paire de pistolets géants.

— Que cherchez-vous ? demanda brusquement Brunet.

— Jé vos pâlé pas, groom, répondit lord Dogg qui s'avança vers le comte.

— Sir Arthur, ajouta-t-il, je laissé à vos le choâ...

Il présentait d'une main les épées, de l'autre les pistolets.

— Que signifie cela, monsieur? dit le jeune comte étonné.

— Je laissé à vos le choâ! répéta milord.

— Mais, monsieur, je ne vous connais pas! Milord se gratta l'oreille.

Il ne savait trop si l'homme qu'il avait devant lui était le gentleman *séductor*, ou le gentleman qui se permettait d'être *jalu* de milady.

— C'est encore quelque fredaine de ce coquin d'Eustache, murmura Brunet.

— No, groom, no... Ioustèteche, no... c'éteé sir Arthur, que diabel!

— Finissons! s'écria le comte avec impatience.

— Yes... je laissé à vos le choâ...

Ce fut à grand'peine que Brunet fit comprendre à milord qu'il y avait deux sir Arthur, et que le *séductor* était en fuite.

Restait à savoir pourquoi le vrai sir Arthur

était *jalu* de milady, au préjudice de milord.

Le comte eut besoin, pour prouver son innocence, d'affirmer que c'était uniquement Lointier et non pas lady Ophelia qu'il avait regardé si assidûment au rout de la veille.

Milord, convaincu enfin, présenta le doigt à Arthur.

Ensuite de quoi, il reprit :

— Je vôle me batter conter ce sir Ioustèche Lointery ! Pâce que je défendé à milady de regâdé ce gentleman ; milady régâdé tute de même... manifestement, le treuble été dans le ménèdge de moà !

— Lointier, un gentleman ! se récria Brunet ; allons donc, milord, vous avez la berlue...

— Ménèdgé vos exprèchions, groom !

— Lointier est un fils de manant, un filou, un escroc, un...

Milord serra ses épées et ses pistolets.

— On puvé boxer conter tute le monde ! dit-il en fermant les yeux.

Arthur, cependant, manifestait énergiquement son impatience.

Comme Brunet sentait parfaitement qu'il était de l'intérêt de sa vengeance de lancer au plus tôt le jeune comte sur les traces de Lointier, il coupa court à son entretien avec milord et sortit de sa poche un papier imprimé.

— Voici ce chiffon dont je vous parlais, dit-il à Arthur. Je l'ai pris dans la poche d'Eustache... Veuillez lire ces lignes de la quatrième page.

Arthur y eut à peine jeté les yeux qu'il changea deux ou trois fois de couleur.

— Le marquis! murmura-t-il enfin; Marthe! Oh! je te remercie, Dieu, qui me mets enfin sur sa trace!... Ils pensent à moi! Ils se souviennent de moi... Ce moment de bonheur paye de bien longues souffrances!

— Mais lui, dit Brunet, Eustache?...

— Ioustèteche! prononça milord pour se bien mettre ce nom-là dans la mémoire.

— Eustache ! répéta Arthur ; c'est vrai ! Il est parti ! il a de l'avance sur moi : il a mes papiers, et cette fatale ressemblance !... Il faut que je parte ! que je parte sur-le-champ pour Glasgow.

Il s'élança vers la porte, mais, à moitié chemin, il s'arrêta.

— Je n'ai pas d'argent, murmura-t-il avec accablement.

— Pour ça, M. le comte, dit Brunet, je vous en offre autant.

Lord Dogg prit dans sa poche une bourse de soie longue comme une peau d'anguille.

— Jé volé prêter à vos de l'agent, dit-il ; prenez, if you please, pour oblidge moà.

Il est des instants où la courtoisie n'a point d'exigences.

Arthur fit un geste de remerciement passionné, saisit la bourse et sortit sans mot dire.

Un quart d'heure après, il brûlait le pavé sur la route de Glasgow.



— A nous deux, milord, dit Brunet quand Arthur fut sorti ; voulez-vous que je vous fasse retrouver cet Eustache ?

— Ioustètehe... yes... je volé.

— Tenez-vous prêt à partir ce soir pour l'Écosse.

— Yes, diabel ! je téné prêt à pààtir !



SUITE DU PRÉCÉDENT.



## VIII

La famille de la Veyre était à Glasgow depuis un an, et habitait un antique hôtel seigneurial, dont les deux ailes en saillie avançaient sur le square appelé la Croix de Saint-Dunstan, dans Leslie-Honour.

Le marquis avait passé par Londres sans vouloir s'y arrêter. Peut-être était-il attiré vers l'Écosse par ce vieux parfum de loyauté

qu'exhalent les traditions et l'histoire de cet héroïque pays.

Proscrit de la cause royale, peut-être espérait-il rencontrer plus de souvenirs et plus de sympathies sur cette noble terre où les Stuarts proscrits trouvèrent si souvent un asile et des défenseurs.

A quoi bon d'ailleurs expliquer ce choix ? Tout royaliste n'a-t-il pas au fond du cœur une corde qui vibre à ce seul nom d'Écosse ? L'Écosse où combattit Monrose, l'Écosse où chanta Scott, le poëte des infortunes royales !

Oh ! certes, il y a un bon vent d'honneur et de chevalerie qui, même en notre siècle souillé, fait bruire les chênes nains des highlands et caresse le noir granit des séculaires palais d'Auld-Reekie.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'Écosse se souvenait des lis qui fleuronent le double trescheur de son écusson.

C'est chapeau bas et la main sur le cœur qu'elle recevait le fils de France rendant à

ses montagnes la visite de l'hospitalité reçue. Elle faisait fête à l'exil, et ses barons mettaient du velours et des fleurs aux murailles de leurs historiques châteaux.

Prêtres, nobles et peuple, tous s'inclinaient avec un respectueux amour; tous saluaient les grands souvenirs d'un passé de quinze siècles et les promesses d'un large et glorieux avenir.

Marthe de la Veyre avait maintenant vingt-deux ans.

Elle était dans tout l'éclat d'une brillante jeunesse, et son charmant visage, en dépouillant les grâces indécises de l'enfance, avait pris les séductions d'un autre âge.

Sa douceur native ne l'avait point abandonnée, mais les jours de sang et de larmes dont s'était composée, pour elle, l'époque où d'ordinaire les jeunes filles se donnent aux frivoles plaisirs du monde, avaient mis dans sa douceur une résignation sérieuse et mélancolique. Elle savait désormais souffrir.

Pendant ces cinq années qu'elle avait passées loin d'Arthur, elle avait précieusement gardé son souvenir.

Sa tendresse était restée jeune, fraîche et vive, comme au bon temps de leurs naïves causeries en la province de Rouergue. M. de la Veyre, dont les sentiments pour la famille d'Arrhans n'avaient subi aucune altération, approuvait l'amour de sa fille et n'avait rien épargné, depuis son arrivée en Angleterre, pour connaître le sort du jeune comte.

Toutes ses démarches jusqu'alors avaient été complètement inutiles.

Quant à madame la marquise de la Veyre, la mort de la reine, pour qui elle professait un dévouement sans bornes, et les terribles malheurs dont la famille royale avait été accablée, avaient dompté jusqu'à un certain point le hautain esprit de contradiction qui faisait le fond de son caractère. Elle n'était point portée plus que par le passé à épouser les opinions du marquis, mais il y avait en



elle une grande fatigue morale, et la plupart du temps elle ne prenait point la peine de disenter.

Un matin, Marthe se promenait seule sur une terrasse plantée d'arbustes verts qui donnait sur la place de la Croix de Saint-Dunstan.

Elle songeait, et sa rêverie était triste, car elle avait Arthur pour objet.

— Qu'était-il devenu ? S'il vivait, d'où provenait son obstiné silence ?

« Ne l'aimait-il plus ?

« Hélas ! tant de braves cœurs avaient cessé de battre dans les guérets de la Vendée ! Arthur avait eu le sort de son père, peut-être, et donné son sang à la sainte cause qu'il défendait.

Marthe s'assit sur un banc.

Sa jolie tête se pencha sur sa main, et ses regards distraits, passant à travers la balustrade en pierre de la terrasse, allèrent se perdre dans la solitude du vieux square.

Tout à coup son sein battit avec force ; ses yeux brillèrent, puis se voilèrent.

Une mate pâleur, remplacée bientôt par la pourpre de la joie, couvrit ses joues.

Elle se leva, chancelante, et s'élança dans le salon.

— Il vient ! s'écria-t-elle en tombant, baignée de larmes, sur le sein de son père.

— Que signifie cela, ma fille ? demanda la marquise étonnée.

— Il vient ! répéta Marthe ; je l'ai vu... oh ! mon père...

— Veuillez vous expliquer, Marthe ? interrompit madame de la Veyre avec un commencement d'impatience.

Mais le marquis, lui, n'avait pas besoin d'explication.

Il avait deviné sa fille.

— Nous allons donc enfin le revoir ? s'écria-t-il.

Et, la joie rendant quelque vigueur à son corps épuisé, il se leva de sa chaise longue,

saisit le bras de Marthe et se hâta vers la terrasse.

Mais il n'allait pas vite, et il eut à peine le temps de traverser la moitié du salon. Un valet, en effet, ouvrit la porte à deux battants et annonça :

— M. le comte Arthur d'Arrhans !

Eustache, en costume de voyage, se précipita dans le salon, et rencontra les bras ouverts du marquis où il ne se fit point faute de tomber d'une façon fort touchante. Ensuite, il salua respectueusement la marquise et baisa la main que Marthe lui tendait en rougissant.

Ce fut une entrevue pleine d'allégresse et dont le lecteur peut aisément se représenter les détails.

Eustache jouait son rôle dans la perfection.

Il donna une larme à la mémoire de son vieux père, rappela tendrement à Marthe quelqu'un de ses amoureux enfantillages qu'il

tenait de la confiance d'Arthur, et remercia le marquis avec effusion du bonheur qu'il lui destinait jadis au moment où une lettre de la marquise était tombée comme un orage subit au milieu des tranquilles journées du château de la Veyre.

Une chose étrange, c'est que Marthe qui, d'abord, s'était donnée tout entière à la joie, devint subitement pensive, et ne sut point chasser un nuage qui vint assombrir son beau front.

Elle ne regardait plus son cousin en face comme aux premiers instants de leur réunion. Ses yeux ne se levaient sur lui qu'à la dérobée et se baissaient aussitôt, inquiets, presque soupçonneux.

Est-ce à dire que les romans de l'empire ont raison et que l'amour est un magnétisme, une seconde vue, une sorcellerie ? Nous ne savons, en vérité. Madame Cottin l'a dit ; madame de Staël l'a proclamé à son de harpe ; madame Riccoboni l'a murmuré très-prolixement.

ment ; madame \*\*\* , toutes les dames de lettres de tous les âges l'ont répété dans toutes les pages de tous leurs écrits.

Nonobstant ce concert d'autorités languoureuses et peu divertissantes, nous réservons formellement notre opinion.

Quoi qu'il en soit, Marthe restait froide maintenant, et sa froideur était d'autant plus apparente que son allégresse première avait été plus vive.

Eustache s'en aperçut, mais il eut soin de faire comme s'il ne s'en apercevait pas.

— A propos, dit-il, lorsque les premiers épanchements eurent pris fin, je veux vous raconter une aventure au moins singulière, qui a failli retarder mon départ de Londres... Vous souvient-il, M. le marquis, d'un jeune garçon nommé Lointier ?...

— Non, répondit M. de la Veyre.

— Si fait... une espèce de favori de mon père... qui me ressemblait à s'y méprendre.

— Ah!... c'est vrai... Eustache Lointier...  
je me rappelle.

— Je l'ai retrouvé à Londres, menant la  
vie de grand seigneur et portant...

— Le nom d'Arthur d'Arrhaus? interrom-  
pit vivement Marthe dont la voix trembla.

Eustache s'inclina de l'air le plus naturel  
du monde; mais le diable n'y perdait rien, et  
quelques gouttes de sueur perlèrent sous les  
boucles luisantes de ses cheveux.

— Vous avez deviné, mademoiselle, dit-  
il; le drôle porte mon nom. J'ai découvert  
cette circonstance le jour même où la *Gazette*  
*de Glasgow* m'apprenait que j'avais ici d'ex-  
cellents amis dont le cœur ne m'a point ou-  
blié.

Le marquis tendit sa main qu'Eustache  
serra avec effusion.

— Quelle bonne idée nous avons eue là!  
s'écria M. de la Veyre; c'est Marthe qui a le  
mérite de l'invention.

Eustache ouvrait la bouche pour improvi-

ser l'inévitable compliment que demandaient les derniers mots du marquis, lorsque mademoiselle de la Veyre l'arrêta :

— Je voudrais savoir la suite de votre aventure, monsieur, dit-elle avec une froideur glaciale.

— Elle est bien simple, mademoiselle : cet Eustache Lointier, abusant de la ressemblance dont je vous parlais, et qui subsiste encore, a poussé l'audace jusqu'à soutenir son rôle en ma présence, dans les salons de lady Moore Mac-Rea...

— Quelle impudence ! s'écria la marquise.

— Le coquin mérite la bastonnade, appuya le marquis, en cherchant d'instinct à côté de lui sa canne à pomme d'or sculptée.

Marthe ne dit rien.

Son attention redoubla.

— Je l'aurais puni comme il le mérite, reprit Eustache, sans la grande hâte que j'avais de vous revoir. Mais, après tout, cet homme ne peut me nuire. J'ai mes titres en poche...

— Quel besoin ? dit la marquise en souriant ; vous êtes d'Arrhans, cela se voit ; vous avez tous les traits du comte votre père...

— Ce cher comte ! interrompit le marquis avec mélancolie ; qu'il serait heureux de nous voir tous réunis !

Eustache porta la main à ses yeux pour essuyer une larme absente.

Marthe le dévorait du regard.

Plus elle le regardait, plus elle semblait mal à l'aise.

— C'est égal, reprit encore Lointier, ce fripon d'Eustache m'occupe plus que je ne puis dire. Il est capable de tout, et qui sait ?... Il ignore que je suis ici... Qui sait si, alléché par la lecture du *Journal de Glasgow*, il ne tentera pas... ?

— Quelle idée ! s'écria madame de la Veyre ; se présenter à nous !

— Qu'il vienne ! ah ! le coquin, qu'il vienne, dit le marquis en se levant à demi ; mes gens le recevront de la bonne façon !



Marthe se prit à trembler.

— Vous pensez donc qu'il viendra ici, monsieur? demanda-t-elle lentement.

Eustache baissa les yeux sous le regard perçant que lui jeta mademoiselle de la Veyre.

— Je ne sais... je pense... balbutia-t-il.

— Vous faites là, mon enfant, une singulière question, dit la marquise; comment voulez-vous que le comte puisse savoir...?

— C'est que j'ai peur, ma mère, répondit Marthe en frissonnant.

Elle se leva et sortit.

Le marquis se frotta les mains, la marquise sourit.

— La joie... dit le marquis.

— La surprise... ajouta la marquise.

— Excusez-la, s'il vous plaît, M. le comte.

Le départ de Marthe dissipa la froideur qui commençait à troubler cette première entrevue.

Eustache se surpassa lui-même.

Il fut délicat, affectueux, spirituel.

Le marquis raffolait de lui au bout d'une heure, et la marquise ne se souvenait point d'avoir rencontré un cavalier plus charmant : de sorte que, pour une fois, M. et madame de la Veyre se trouvèrent être complètement du même avis.

LES CISEAUX DE LORD DOGG.



## IX

En quittant le salon, Marthe se retira dans sa chambre, où elle s'enferma.

Elle tomba sur un siège, brisée par la puissance de son émotion.

Sa jolie tête s'appuyait sur sa main, et, de ses yeux fixes et comme stupéfiés, des larmes abondantes coulaient le long de sa joue pâlie.

— Que croire, mon Dieu? que croire?

murmura-t-elle enfin. Pourquoi ce doute terrible?... Oh! ce n'est point là sa voix, ce n'est point son regard... Mais après cinq ans d'absence, tout cela n'a-t-il pu changer?... Je suis folle! mon père l'a reconnu; moi-même, en l'apercevant sur la place, j'ai senti battre mon cœur... C'est bien lui! Et pourtant quelque chose en moi se révolte et me dit de craindre... Il ne m'a point parlé comme me parlait Arthur; sa paupière s'est baissée sous mon regard; mon œil, incessamment fixé sur lui, le troublait... Mon Dieu, ce n'est pas Arthur.

Elle demeura longtemps absorbée par ce flux et ce reflux de doutes tumultueux.

Sa tête éclatait à vouloir ordonner la cohue de pensées contradictoires qui envahissaient incessamment son cerveau.

Elle sentait sa raison faiblir et s'efforçait en vain de renouer le fil rompu de ses idées.

Vaincue dans cette lutte épuisante, elle cessa de combattre, et tomba dans une sorte

d'assoupissement maladif et inquiet, suite ordinaire de ces cruelles batailles que nous livre le désespoir.

Il y avait deux heures environ qu'elle dormait, lorsqu'un grand bruit l'éveilla en sursaut.

Elle se leva, troublée et n'ayant de ce qui s'était passé qu'un souvenir douloureux et confus.

Le bruit redoublait : parmi le bruit, Marthe crut distinguer une voix qui la fit tressaillir de la tête aux pieds.

Elle s'élança hors de sa chambre et ouvrit brusquement la porte du salon.

Dans le salon, outre M. et madame de la Veyre, il y avait deux hommes en présence, deux hommes dont la ressemblance extraordinaire s'augmentait encore de la parité fortuite de leurs costumes.

L'un de ces hommes, Eustache, avait à la lèvre un sourire impertinent et railleur.

L'autre portait sur son visage tous les

signes d'une violente colère, à grand'peine contenue.

La marquise s'éventait fort activement ; le marquis frappait du pied et regardait le nouveau venu avec courroux, défiance et mépris.

Marthe s'arrêta sur le seuil, l'œil grand ouvert et bouche béante.

— Monsieur, dit en ce moment le marquis, cessons, je vous prie, cette comédie. Vous êtes venu trop tard. Voici, pour le moins, deux heures que j'ai formellement promis la main de ma fille au fils de mon vieil ami que voilà (il montrait Eustache), M. le comte Arthur d'Arrhans.

— Mais c'est lui qui est Arthur d'Arrhans ! s'écria Marthe en s'élançant vers le nouvel arrivant ; c'est lui ! oh ! je le reconnais ! c'est bien lui !

— Ma fille ! dit la marquise d'un ton sévère.

— Que signifie cette folie ? gronda le vieux marquis en fronçant le sourcil.



Arthur avait saisi la main de Marthe, et la baisait avec tendresse.

— Certes, dit Eustache qui réussit à prendre un ton pénétré, je ne pouvais m'attendre...

— Excusez-la, M. le comte, interrompit madame de la Veyre.

— Voilà qui est impardonnable, Marthe ! ajouta le marquis.

— Merci, merci ! disait Arthur ; vous ne m'avez donc pas oublié, vous, mademoiselle !

— Oh ! que c'est bien sa voix ! murmura Marthe ; mon père... madame ! ne vous souvenez-vous pas... ?

— Finissons, dit Eustache, qui fit appel à toute son audace.

— Vous êtes, M. Lointier, un imposteur hardi et sans pudeur, mais vous devez bien voir que votre partie est perdue... Écoutez : jusqu'ici, pour des motifs dont je ne vous dois pas compte, et que j'ai expliqués à M. le marquis, j'ai bien voulu ne point déférer aux

tribunaux votre usurpation de nom... mais la loi anglaise protège l'étranger, monsieur, et ma patience se lasse.

— Bien dit ! appuya le marquis.

— Il s'exprime admirablement ! pensa la marquise.

Marthe écoutait cela stupéfiée.

Elle espérait toujours néanmoins qu'un mot d'Arthur déchirerait le voile et mettrait fin à ce combat qui la navrait.

Son espoir devait être trompé.

— Vous ignorez peut-être , poursuivit Lointier , qu'en perdant ma fortune , j'ai conservé mes titres et papiers de famille... M. le marquis sera juge. Je lui remets mon portefeuille.

— Ton portefeuille , misérable ! s'écria Arthur exaspéré ; le portefeuille que tu m'as volé à Saint-Malo...

— Parlez plus bas, monsieur, interrompit le marquis ; vous oubliez que vous êtes chez moi.

— Ce ne serait pas un d'Arrhans, murmura la marquise, qui élèverait ainsi la voix devant des dames !

— Pardon, madame, reprit Eustache, d'occasionner tout ce bruit dans votre hôtel. Les dernières paroles de mademoiselle votre fille donnaient trop de poids aux étranges prétentions de cet homme, pour que j'aie pu me renfermer dans le silence... Je vous supplie, M. le marquis, de vouloir bien ouvrir mon portefeuille.

— Mais ce portefeuille est à moi, monsieur ! dit Arthur d'une voix désespérée. Que faire pour vous convaincre, puisque vous méconnaissiez le fils de votre frère d'armes !... Parlez, oh ! parlez, vous, du moins, mademoiselle... Défendez-moi, vous qui m'avez reconnu !

Le cœur de Marthe s'éveilla brusquement à cet appel direct.

Elle se leva, regarda Lointier, puis Arthur, longtemps, minutieusement et comme si elle

eût voulu comparer ses souvenirs aux deux visages qui étaient devant ses yeux.

— Mon père, dit-elle d'une voix grave et solennelle en élevant la main vers Arthur, voici le véritable d'Arrhans.

— C'est intolérable! s'écria madame de la Veyre.

Le marquis fit un geste d'énergique mécontentement.

— Écoutez-moi, au nom du ciel!... voulut continuer Marthe.

Mais la marquise quitta son fauteuil d'un air digne, prit la jeune fille par la main et l'entraîna hors de la salle.

La pauvre Marthe ne put qu'échanger un dernier regard avec Arthur, dont la résolution commençait à défaillir.

Le marquis, cependant, mit la main sur le fermoir du portefeuille.

— Cher comte, dit-il en s'adressant à Eustache, pardonnez cet incident et soyez persuadé que ma conviction est formée d'a-

vance. Si j'ouvre ce portefeuille, c'est uniquement parce que vous en manifestez le désir.

— Rien !... pas de preuves !... Rien, prononça Arthur d'une voix basse et saccadée.

— Si fait, monsieur, repartit M. de la Veyre en tirant plusieurs papiers du portefeuille ; voici plus de preuves qu'il n'en faut pour vous confondre... Croyez-moi, renoncez, pendant qu'il en est temps encore, à votre téméraire dessein. Quittez Glasgow.

— O mon père, mon père, cria sourdement Arthur en pressant convulsivement son front humide ; ne m'inspirerez-vous pas ?

Madame de la Veyre rentra.

Elle avait conduit Marthe à sa chambre.

— Monsieur, monsieur ! reprit Arthur qui sembla tout à coup recouvrer espoir ; veuillez m'entendre... m'entendre sans témoins. Je vous dirai des choses qu'un fils seul peut savoir ; je vous dirai...

— Mon pauvre père, interrompit froidement Eustache, avait en ce malheureux une

confiance inexplicable et dont M. le marquis a dû s'étonner plus d'une fois.

— Rien de plus vrai ! répliqua M. de la Veyre, et je lui en disais souvent ma façon de penser.

Il se leva et tendit le portefeuille à Eustache.

— Cher comte, dit-il, ceci ne m'a rien appris, mais a pu servir, j'en conviens, à rendre ma conviction inébranlable... Quant à vous, monsieur, je vous prie de sortir de chez moi.

— Vous me chassez, monsieur !... commença Arthur, qui, par un fatal assemblage de circonstances, ne pouvait dire, pour sa défense, un seul mot qui ne tournât contre lui.

— Oui, monsieur, je vous chasse, répliqua durement le marquis. Je pourrais faire quelque chose de plus ; mais nous sommes ici en pays étranger ; vous êtes Français : j'ai pitié de vous.

Arthur regarda Eustache en face.

Celui-ci ne sourcilla pas.

— Non ! s'écria le jeune comte d'une voix ferme et grave, je ne sortirai pas... Je suis gentilhomme, M. le marquis, et, à part tout intérêt personnel, mon devoir de gentilhomme m'oblige à me placer entre ce misérable et mademoiselle de la Veyre : la force seule pourra m'éloigner d'ici.

— Alors, dit le marquis avec emportement nous aurons recours à la force... Veuillez sonner, madame... Le reste est l'affaire de mes gens.

La marquise sonna.

Il y eut un moment d'anxiété véritable, car Arthur avait croisé ses bras sur sa poitrine et semblait résolu à pousser l'aventure jusqu'au bout.

La porte s'ouvrit.

Mais au lieu des valets attendus, ce fut un gros homme très-rouge qui parut sur le seuil.

Une espèce de laquais se tenait derrière lui et resta en dehors.

— N'oubliez pas les ciseaux ! dit le laquais à voix basse et sans se montrer.

— Jé n'ôblié pas, groom ! répondit le gros homme rouge.

— C'est au bras gauche...

— C'éte très-bienne, groom !

A la vue du gros homme, qui n'était autre que lord Templemore Dogg, Eustache pâlit ; Arthur, au contraire, se sentit revenir un vague espoir.

Le marquis avait fait quelques pas au nom de milord.

— A qui ai-je l'honneur de parler, demanda-t-il, incapable de mettre de côté, même en cet instant d'émotion extrême, les formules de l'urbanité française.

— Vos âvé lé honneur de pâlé à moâ, répondit lord Dogg avec un magnifique sérieux.

Puis, écartant sans façon le marquis, il se dirigea vers Arthur.



— Pas celui-là, milord ! dit Brunet qui se cachait toujours derrière la porte.

— C'éte l'auter?... murmura milord en pivotant sur lui-même.

Ce mouvement le porta au-devant d'Eustache.

— Vos éte, reprit-il, mister Ioustèche Lointery ?

Au lieu de répondre, Eustache se tourna vers le marquis étonné, et lui dit à voix basse :

— Cet Anglais est fou, et je gagerais que ceci est un nouveau tour de notre rusé coquin...

— Je le crois comme vous, répliqua le marquis en faisant signe à madame de la Veyre, qui mit de nouveau la sonnette en mouvement.

Lord Dogg, cependant, secouait très-rudemment le bras d'Eustache de la main gauche et tendait la droite au comte en disant :

— J'éte sir Arthur, your servant... Vos,

mister Ioustèteche , tórnez , if you please , voter visèdge ; je volé , voye-vos , pààlé avec vos.

Comme Eustache n'obéissait pas assez vite, lord Dogg lui imprima un mouvement de rotation si violent, que le malheureux Lointier tourna deux fois sur lui-même, et s'arrêta, étourdi, face à face avec milord.

— Jé demandé pààdon à milady, murmura froidement celui-ci en saluant madame de la Veyre.

A cet instant, on entendit un bruit de pas dans l'antichambre.

— Dépêchez-vous, milord, eria Brunet, voici toute une escouade de valets.

Le marquis et sa femme accueillirent cette annonce avec une évidente satisfaction.

Quant à Lointier, la vue de lord Dogg, la voix de Brunet, qu'il reconnaissait parfaitement, lui donnaient grandement à craindre.

Ce n'était déjà plus le même homme, et si M. de la Veyre l'eût regardé en ce mo-

ment, il aurait sans doute tiré de fâcheuses conséquences du désordre de sa physionomie.

Lord Dogg tira fort paisiblement de sa poche une paire de ciseaux en acier tout neufs, et au moment où trois valets du marquis se présentaient au seuil, il fit le geste d'attaquer la manche du frac de Lointier.

— Pas ce bras-là, milord, pas ce bras-là ! disait Brunet de son poste.

— Ah ! c'éte l'auter, diabel?... répondit lord Dogg, qui, d'un seul coup bien appliqué, creva la manche gauche d'Eustache.

— Mais c'est un fou furieux ! s'écria le marquis en se hâtant au secours de son futur gendre,

— Lapierre ! Germain ! Comtois ! appela madame de la Veyre effrayée.

Les valets s'ébranlèrent.

Eustache se débattait de son mieux sous le poignet d'acier de milord.

Il était pâle.

De grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur ses joues.

— Laissez mon bras ! murmura-t-il d'une voix étouffée ; que voulez-vous faire de mon bras ?

— Je vólé còper voter habit... Lepierre ! Dgermaine ! Comtoà ! Je défendé à vos de tòcher moà... Je demandé pàádon à milady.

Brunet était entré à la suite des valets.

— Laissez faire milord, monsieur et madame, dit-il en saluant gauchement, vous allez voir quel beau comte nous avons là.

— Au secours ! cria Eustache qui perdait la tête.

Arthur d'Arrhans avait toujours les bras croisés sur sa poitrine, et demeurait immobile.

Les yeux du marquis rencontrèrent les siens par hasard, et ce dernier retint l'ordre qu'il allait donner à ses valets de fondre sur milord.

Un doute venait enfin de traverser son esprit.

Le regard ferme et digne du jeune comte faisait un tel contraste avec la détresse d'Eustache, que M. de la Veyre ne put manquer d'en être frappé.

— Aurions-nous donc été trompés? pensait-il tout haut.

— Fi! monsieur! répondit la marquise; n'allez-vous pas abandonner ce malheureux jeune homme, et souffrirez-vous plus longtemps la brutale insolence de cet Anglais?

— Au secours! répéta Eustache avec angoisse.

Les ciseaux de milord avaient fait leur devoir.

La manche coupée laissait voir la chemise.

Eustache, pâle et les yeux hors de leurs orbites, fit un suprême effort pour se dégager.

— Mais retenez donc cet homme! dit la marquise; il va blesser M. le comte... Germain, Lapierre, Comtois, je vous ordonne...

— Dgermaine, Lepierre, Comtoà ! interrompît milord, je défendé à vos... diabel !

Pendant que les valets hésitaient, un dernier coup de ciseau trancha la chemise et mit le bras à nu.

Brunet frappa dans ses mains en éclatant de rire.

Eustache baissa la tête et n'opposa plus aucune résistance.

Lord Dogg écarta méthodiquement les lambeaux d'étoffe, mit le lorgnon à l'œil et examina le bras d'Eustache.

— C'éte remâquabelment choquante ! gronda-t-il après quelques secondes de silence.

— Mais regardez donc, monsieur, mais regardez donc, madame, disait Brunet qui se pâmait de rire. Tous les titres de M. le comte ne sont pas dans le portefeuille de maroquin. Il y a sur son bras tout un diplôme !

M. et madame de la Veyre, pris d'une curiosité involontaire, s'approchèrent à la fois d'Eustache.

La marquise ne jeta qu'un regard sur son bras, puis elle recula vivement en murmurant une expression de dégoût.

Quant au marquis, il demeura stupéfait et tourna vers Arthur un regard qui semblait implorer son pardon.

Arthur s'approcha à son tour.

— C'éte remâquabelment ignobel ! répéta lord Dogg ; je demandé pââdon à milady.

Eustache, les yeux cloués au sol, ne donnait plus signe de vie.

— Puis-je espérer que vous me pardonerez cette malheureuse méprise, M. le comte ? dit M. de la Veyre à Arthur.

La marquise, s'appuyant au bras de son mari, fit une gracieuse révérence.

— M. le comte, dit-elle, je sollicite une part en votre clémence. Nous étions aveugles !...

Arthur lui baisa la main et serra cordialement celle que lui tendait le marquis.

Le lecteur désire pent-être savoir quelle

sorte de talisman avait causé cette révolution soudaine et inattendue.

Nous n'avons aucune espèce de raison pour garder le secret d'Eustache.

Eustache avait sur les bras une de ces vignettes indélébiles gravées à l'aide d'acides et de poudre à canon, un tatouage enfin, comme chacun en a pu voir sur les bras de tant de concierges, anciens soldats de l'empire, ou peut-être sur la poitrine velue d'un pensionnaire du bague.

Mais le tatouage d'Eustache n'était pas aussi innocent que les illustrations dont fait usage, en pareil cas, le commun des *guerriers français* : c'était une bonne plaisanterie républicaine, exécutée probablement durant quelque orgie de septembriseurs.

En un mot, son tatouage représentait une guillotine timbrée d'un bonnet rouge et entourée d'une guirlande de sujets obscènes.

Au-dessous, afin que nul n'en ignorât, on lisait ces mots écrits en lettres de sang :



*Mort aux aristocrates! — 1795. — Le sans-culotte Eustache Lointier. —*

Avec un pareil *diplôme*, comme disait ce malicieux Brunet, il n'y avait plus moyen, on en conviendra, de jouer le rôle d'Arthur d'Arrhans.

— Faites sortir cet homme ! dit le marquis à ses gens, en se détournant de lui avec mépris.

Eustache ne demandait pas mieux, mais ce n'était pas le compte de lord Dogg, qui repoussa les valets, et prit une physionomie funeste.

— J'éte remâquabelment jalu, dit-il d'une voix sombre ; jé né pôvé pas, voye-vos, me batter en diouel conter cette misérabel...

Il s'arrêta et roula terriblement ses gros yeux :

— Oh yes ! reprit-il ; cette misérabel !... mais jé pôvé descendre sur le square, et boxer conter lui, diabel ! de main de master.

— Y pensez-vous, milord, dit Arthur ; vous commettre avec cet homme !...

— Je pensé, goddam !... Je demandé pàà-don à milady... cette vil personnèdge été iune très-rédòtèble séductor... oh yes... cette détestabel, voye - vos, avé appòté le treuble dans le ménèdge de moà !

Tout ce qu'on put dire à milord pour le détourner de son dessein fut inutile.

A toutes les représentations, il répondit en retroussant les manches de son *riding-coat* :

— J'éte jalu , voye - vos... remàquabelment... oh !

Lorsqu'il eut retroussé ses manches , il saisit Eustache par le collet, et, repoussant Dgermaine , Lepierre et Comtoà , il opéra sa retraite avec son captif.

On le vit bientôt paraître sur la place, poser Eustache en face de lui, et lui enseigner courtoisement à se mettre en garde.

Quand il crut avoir avancé suffisamment

l'éducation de son adversaire, il jeta son chapeau, ferma ses gros poings, et poussa, droit à l'estomac du malheureux Lointier, un coup capable d'assommer un taureau.

L'effet fut tel que lord Templemore Dogg n'avait pu le prévoir.

Eustache, en effet, au lieu d'attendre le coup, rompit quelques semelles, puis tourna le dos et s'enfuit à toutes jambes.

Milord ramena ses manches à leur position normale et se recoiffa.

Cela fait, il braqua son lorgnon dans la direction suivie par le fugitif.

— Cette filu été siourprenante! grommela-t-il. Brunette!

Brunet se présenta.

— Je retôné dans London, groom.

Brunet prit les devants, et milord le suivit d'un pas majestueux.

Nous ne saurions dire au lecteur en quelle partie de notre globe Eustache Lointier alla se faire pendre.

Un mois après la scène que nous avons racontée, Arthur d'Arrhans et mademoiselle Marthe de la Veyre furent unis.

Un seul et fort léger nuage troubla les apprêts de cette heureuse cérémonie.

Ce fut une toute petite querelle entre le marquis et sa femme, qui s'accusèrent réciproquement d'avoir provoqué la méprise dont Arthur avait failli être la victime.

— Au demeurant, dit le marquis, le diable s'y fut trompé !

— Le fait est, ajouta madame de la Veyre, qu'il avait des manières de grand seigneur... et puis, cette étrange ressemblance...

— Deux gouttes d'eau ! dit le marquis.

— Ah ! sans ce plaisant original de lord Templemore Dogg...

Marthe se pencha à l'oreille de son mari :

— Il ne m'avait fallu qu'un coup d'œil, à moi, murmura-t-elle.

LES  
**BANDITS.**

---

TOME SECOND.

21107.48

LES  
**BANDITS**

PAR

**PAUL FÉVAL.**

---

TOME SECOND.



**BRUXELLES.**

MELINE, CANS ET C<sup>ie</sup>, LIBR.-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.  
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

---

1848





# LE TOUR DU BATON.

---

## LA TENTATION.



# I

Le docteur Thomas était un médecin-chirurgien fort en vogue à Paris.

Vers l'an 1750, il habitait une maison de médiocre apparence, située dans l'une des petites ruelles obscures, tortueuses et mal hantées, qui vont de la rue du Four-Saint-Germain à celle du Vieux-Colombier.

A voir l'extérieur de cette maison, dont la façade surplombait d'une façon menaçante,

et qui ne recevait le jour que par une demi-douzaine de fenêtres dépareillées, on n'eût certes point dit qu'elle fût la demeure d'un praticien célèbre, et si bien traité par la fortune qu'il faisait l'envie de tous ses rivaux.

Mais le docteur Thomas avait eu ses raisons sans doute pour faire choix de ce domicile.

Ce qu'on ne pouvait point apercevoir ne répondait, du reste, en aucune manière à la pauvreté de l'extérieur.

Au dedans, la demeure du docteur Thomas était composée d'appartements magnifiques, somptueusement meublés.

Son arrière-façade, toute neuve et bien percée, donnait sur de vastes jardins; c'était, en un mot, la contre-partie de certains hôtels qui, de nos jours, étalent sur les boulevards leurs frontispices éblouissants, derrière lesquels s'étagent et se succèdent une série de cellules borgnes, juste assez larges pour

qu'on s'y puisse asphyxier avec une chauffe-ferette.

Le docteur était veuf et n'avait qu'une fille, à laquelle il destinait le fruit de ses travaux, se réservant de lui choisir un époux de qualité.

La fortune lui importait peu, mais il lui fallait à toute force un gendre titré, parce que, disait-il, la fille unique du premier chirurgien du quartier Saint-Sulpice n'était pas faite pour épouser un homme de peu.

Clémence, ne connaissant point les desseins de son père, n'avait garde de les combattre ; et d'ailleurs, pourquoi les eût-elle combattus ? marquis et vicomtes sont fort ridicules à la Comédie-Française et infiniment grotesques au boulevard : néanmoins, dit l'histoire, les jeunes filles riaient moins souvent d'eux qu'avec eux.

Outre sa fille et ses domestiques, qui étaient fort nombreux, à cause des pensionnaires que renfermait d'habitude sa maison, le doc-

teur Thomas avait chez lui un personnage qui tenait le milieu entre l'ami et le serviteur, mais qui n'était ni l'un ni l'autre.

C'était un homme de cinquante ans environ, vigoureusement constitué, et possédant une de ces physionomies qui donnent à penser aux sergents de ville et font rêver les directeurs de théâtres mélodramatiques, en quête d'un *traître*, chef d'emploi.

Son visage offrait un fort laid assemblage d'hypocrisie et de cynisme, ou plutôt un cynisme appris y dominait une expression naturelle d'astuce.

Son petit œil vif, caché sous les touffes épaisses et grisonnantes de ses sourcils, s'essayait parfois au sourire, parfois encore il se baissait avec une feinte humilité; sa voix s'adoucissait alors et prenait une inflexion pateline; mais il y avait de l'insolence sous cette douceur, et une effrontée raillerie sous cette humilité.

En somme, qu'il mît ou non un masque,

il ne pouvait enlever à ses traits l'expression repoussante que la nature leur avait infligée.

Il ne le voulait peut-être pas.

Ce personnage avait nom Pascal.

Bien qu'il ne fût point admis à vivre sur le pied d'égalité avec le docteur; bien qu'il ne mangeât point à sa table et portât un costume analogue à sa position équivoque, il traitait en toutes occasions M. Thomas avec un sans-façon qui frisait l'inconvenance.

Poli, obséquieux même avec tout autre, il prenait, dès qu'il s'adressait au chirurgien, un ton rude et presque brutal.

Les valets de la maison ne s'étonnaient point trop de ce fait, vu que parfois les bons maîtres passent bien des choses à leurs anciens serviteurs.

Or, il y avait longtemps que M. Pascal appartenait au docteur.

Ce dernier était un petit vieillard chétif et portant sur son visage des traces évidentes de souffrances morales.

On ne peut dire qu'il fût méchant de cœur, bien qu'il eût commis en sa vie, comme nous pourrons le voir, une multitude de méchantes actions.

Mais il y avait en lui une qualité mauvaise si vivace et si développée qu'elle atteignait les proportions d'un vice.

Il était vaniteux et poussait jusqu'à la passion l'orgueilleuse estime qu'il avait de sa propre science.

Or, en ce temps, où la réclame n'était point passée à l'état d'expédient usuel, et si simple que personne ne s'en prive, il était assez malaisé de se faire *un nom*.

Le chirurgien Thomas, en arrivant à Paris, trente et quelques années avant l'époque où commence notre histoire, était pauvre, et ne possédait guère que son diplôme, conquis à force de travail, près l'université de Montpellier.

Il était alors l'ami intime d'un de ses jeunes confrères, le docteur Lenoir, qui avait,



lui aussi, fait ses études chirurgicales à Montpellier.

Tous deux débarquèrent le même jour par le coche, et, comme ils étaient tous deux dépourvus de patrimoine, ils travaillèrent à l'envi l'un de l'autre.

Lenoir, grand et beau garçon, muni d'un visage rose et de jambes qui eussent fait honneur à la culotte d'un duc à brevet, fit rapidement son chemin.

Il ne se donna bientôt pas à la cour un coup d'épée sans que la sonde de Lenoir fût de la partie, et en même temps qu'il guérissait l'égratignure de tel mari, la femme dudit mari lui demandait ses conseils touchant d'obstinées vapeurs qui ne lui voulaient point laisser de relâche.

Lenoir donnait bravement ses conseils.

Il recommandait le bal et la comédie, et tâtait le pouls d'une si adorable façon, que pas une dame n'eût voulu guérir de ces jolies petites souffrances qu'avaient les femmes

avant que la névralgie fût inventée, par d'autres ordonnances que celles du *petit* docteur, lequel n'avait guère que cinq pieds huit pouces et quelques lignes.

Les médecins en titre en séchaient de dépit, mais ne savaient qu'y faire.

La destinée du pauvre Thomas était tout autre.

Tandis que son heureux camarade prenait domicile aux abords des Tuileries, et faisait ses visites monté sur un cheval de prix, en attendant qu'il eût un carrosse, Thomas végétait dans cette même maison du quartier Saint-Sulpice, où nous l'avons trouvé au commencement de ce récit.

Mais alors la maison était, à l'intérieur comme au dehors, une pitoyable mesure, et d'ailleurs Thomas n'y occupait qu'une petite chambre, où le valet de Lenoir n'eût point voulu mettre son lit.

Courageux et soutenu par son orgueil, Thomas fit des efforts surhumains pour vain-

ere sa mauvaise fortune ; mais , nous l'avons dit , il était chétif et de petite mine : nul ne voulait d'un docteur si pauvre , si laid et si mal logé.

La jalousie commençait à entrer dans le cœur de Thomas :

— Pourquoi, se demandait-il avec désespoir, pourquoi Lenoir, qui est un ignorant auprès de moi, a-t-il tout le bonheur, et moi tous les dégoûts? Peut-être, s'il n'était pas venu, aurai-je pris la place qu'il occupe.

Et il se prenait à souhaiter que, quelque beau jour, le cheval de son ami se cabrât, et puis encore que...

Mais il n'avouait point cela, et il aurait rabroué bien fort quiconque eût achevé tout haut sa pensée.

Lenoir et lui s'étaient tant aimés !

Maintenant encore, ils s'embrassaient sur les deux joues quand ils se rencontraient, et le chirurgien en vogue descendait de sa monture, en plein pavé, pour serrer plus com-

modément la main du pauvre hère , qu'il appelait son ami, mais auquel il ne prêtait point d'argent.

Par le fait, Thomas avait raison.

Rien, chez Lenoir, ne justifiait les faveurs de la fortune.

Il avait peu de science , et jamais il ne lui vint à l'esprit de soulager la détresse de Thomas.

— Tu es mon meilleur ami , lui disait-il toujours. Je prétends que nos enfants, si nous en avons, et qu'ils soient de sexe différent, deviennent mari et femme... Pas d'objection ! Je suis le plus riche, mais c'est mon idée.

C'était une idée pleine de générosité, mais de générosité à long terme.

Nous savons une foule d'honnêtes gens, chirurgiens ou non, qui sont généreux de cette façon.

Les choses demeurèrent ainsi, ou à peu près, pendant fort longtemps.

Thomas, toujours pauvre et obscur, gagnait néanmoins du terrain, et au bout de dix ans, il pouvait pourvoir, à l'aide de son art, à sa modeste existence.

Il semblait qu'il dût s'arrêter là, et lui-même ne paraissait point porter beaucoup plus haut son ambition, car, vers cette époque il fit ce que les hommes d'argent appellent *se casser le cou*, c'est-à-dire qu'il épousa une jeune fille pauvre.

Vers ce même temps, Lenoir concluait un brillant mariage.

Il épousait la fille unique d'un médecin célèbre, et consolidait ainsi la belle position que lui avaient faite son teint frais, sa science et sa jambe.

Une fois marié, Thomas vit revenir le besoin.

Le mince émolument de son travail ne suffisait plus pour entretenir sa maison.

En cette extrémité, il se souvint d'une formule trouvée autrefois à l'université, en com-

pagnie de Lenoir, et se rendit sur-le-champ chez ce dernier pour le prier de lui abandonner la propriété de la recette.

— Pauvre ami ! lui dit Lenoir avec une fatuité pendable, qui aurait jamais cru que tu te ferais apothicaire ! Mais sois tranquille, nous marierons nos enfants.

— Ma femme est enceinte, répondit Thomas.

Lenoir fit la grimace ; mais il réfléchit qu'il lui restait une quinzaine d'années pour se dédire, et reprit en souriant :

— La mienne aussi ! C'est un ménage tout fait qui va venir au monde... Quant à cette misère, la formule en question, je te la donne, mon ami, en propriété entière ; elle est à toi, rien qu'à toi. Il ne me convient pas, tu sens bien, de spéculer sur des bagatelles de cette sorte.

Thomas prit congé, moitié irrité par l'air de supériorité de son ami, moitié satisfait par l'heureux résultat de sa visite.

— Qui sait ? se disait-il, je vais avoir mon tour, peut-être ; cette drogue sera l'occasion qui attirera chez moi la foule et mettra enfin mon mérite en lumière.

Et il se frottait les mains, le pauvre diable.

Il allait par les rues, tête baissée, et souriait à la pensée de sa gloire prochaine ; car, pendant les longues années d'obscurité et de misère qu'il avait passées depuis son arrivée à Paris, la pensée de la célébrité ne l'avait point quitté un seul instant.

Assez sage pour comprendre que l'ambition n'est pas seulement déplacée, mais ridicule, chez l'homme qui végète au dernier rang d'une classe quelconque, il cachait soigneusement cette pensée en lui-même ; mais elle l'assiégeait sans relâche, et ne lui laissait point de repos.

Avant de rentrer au logis, il alla trouver un fabricant d'enseignes, et dépensa ses deux derniers écus de six livres pour acheter un

médaille où ressortaient, en lettres d'or sur fond noir, ces mots qui allaient appeler la fortune :

### VULNÉRAIRE DU DOCTEUR THOMAS.

La fortune ne se pressa point; l'écriveau du docteur Thomas brillait depuis dix ans à sa porte, et c'est à peine s'il avait amassé une aisance des plus modestes.

L'âge venait pourtant.

Il avait dépassé cette époque de la vie où une chance heureuse peut survenir aux gens qui spéculent sur les besoins ou les fantaisies de la foule.

Il avait atteint cet âge où la renommée peut grandir, mais ne s'acquiert plus, à moins d'un concours de circonstances bien rare, et qu'il n'est point raisonnable d'espérer.

Aussi tout espoir était-il mort dans le cœur de Thomas.

Il voyait ses cheveux grisonner, et consta-



tait chaque mois quelque nouvelle ride sur son visage.

— Je suis vieux... se disait-il.

Et il s'enveloppait d'une résignation morne, silencieuse, mais pleine d'amertume.

Clémence était venue au monde à peu près à l'époque où le docteur Thomas commença à vendre son vulnéraire.

Quelques mois auparavant, la femme de Lenoir était accouchée d'un fils.

La renommée du docteur Lenoir avait considérablement fléchi durant ces dix dernières années.

Il avait pris du ventre et la goutte le travaillait périodiquement tous les trois mois.

En outre, son teint frais s'était couperosé.

C'était maintenant un gros père à la démarche lente, au sourire fixe et satisfait, au langage convenu, mais passé de mode depuis trois lustres en ça.

Or, pour être à la mode, il ne faut point vieillir.

Avec la vogue, les recettes s'en allaient.

Les jeunes dames dont les maris se battaient, au temps où le docteur Lenoir avait le teint frais, s'étaient faites douairières et n'avaient plus de vapeurs.

Leurs filles suivaient les avis de quelque nouveau venu, poudré à givre et ayant encore vingt ans devant soi avant d'être pris de la goutte.

Néanmoins, la maison de Lenoir ne se ressentait point trop encore de cette inconstance de la mode.

C'était un homme prudent.

Pendant sa prospérité, il avait mis de côté de fort belles économies, et, n'eussent été les goûts dispendieux de madame Lenoir, sa compagne, il eût trouvé très-positivement dans sa réserve de quoi rouler carrosse jusqu'à sa dernière attaque de goutte.

Mais madame Lenoir, beaucoup plus jeune que son époux, aimait à la fureur les diamants et les cachemires, et il fallait enlever

chaque année de la cassette des sommes considérables pour satisfaire cette inclination bien naturelle.

Malgré cette décadence de la maison Lenoir, il y avait encore une différence totale entre la position des deux anciens amis.

Aussi Lenoir, voyant son fils arriver à sa onzième année, et craignant qu'il ne prit envie à Thomas de réclamer un jour cette promesse, faite autrefois si souvent, d'unir leurs enfants, fit partir son héritier pour Montpelier, où il devait, quand il serait en âge convenable, suivre les cours de médecine à l'université.

Le jeune Edmond quitta Paris sans trop de peine, et son père se crut désormais à l'abri de toute tentative d'hymen de la part de Thomas.

Ce fut vers cette époque qu'on aperçut pour la première fois, dans la maison du docteur Thomas, la physionomie hybride, moitié tragique, moitié grotesque de Pascal.

Il vint un soir à la nuit tombante, et réclama du docteur un entretien particulier.

Comme il prit grand soin de fermer toutes les portes à double tour avant de prononcer une parole, nous ne saurions trop dire quel fut le sujet de sa visite ; mais, après quelques mots murmurés par Pascal d'une voix basse et timide, on eût pu entendre le docteur Thomas prendre un ton sévère pour lui ordonner de s'éloigner sur-le-champ et de ne plus revenir.

Pascal obéit aussitôt, et se confondit en excuses et en salutations fort respectueuses.

Mais, sur le seuil, il se retourna :

— Réfléchissez, mon bon monsieur, murmura-t-il ; avec ce moyen-là vous serez le premier chirurgien du monde et votre vulnéraire se vendra au poids de l'or.

— Sortez ! répéta Thomas avec colère et mépris.

Pascal cligna de l'œil et prit cet air que devait avoir Thémistocle en prononçant son fameux : « Frappe, mais écoute. »

— Je sors, dit-il, mais réfléchissez !

Et néanmoins, suivant involontairement son conseil, il se prit à réfléchir.

— Le misérable ! pensa le docteur dès que Pascal fut sorti.

Il fallait qu'il y eût dans l'expédient proposé par Pascal quelque chose de bien difficile ou de bien condamnable, puisque l'ardent désir de célébrité du docteur Thomas, si souvent et si longtemps trompé, ne put suffire à vaincre sa répugnance.

Au bout de quelque temps, il se leva et fit deux ou trois tours dans sa chambre d'un air agité.

— Cela ne se peut pas ! répéta-t-il à plusieurs reprises, comme s'il eût cherché à raffermir sa résolution chancelante. Dussé-je mourir pauvre et obscur, je ne le ferai point.

Il tint parole, pendant quelque temps du moins.

La portière de sa maison eut ordre de refuser entrée à Pascal, dont le signalement n'était point malaisé à tracer, et le docteur continua à vendre tranquillement son vulnéraire.

Mais il était écrit que le pauvre homme ne jouirait pas longtemps de cette paisible aisance qu'il avait acquise par des moyens licites et scrupuleusement honnêtes.

Madame Lenoir, à mesure qu'elle s'éloignait des belles années de sa jeunesse, avait besoin, pour réparer des ans irrécupérable, etc., d'une foule d'expédients qui devenaient de jour en jour plus coûteux.

Lenoir, dans son gros bon sens, se hasar-dait bien à dire quelquefois que quand les recettes vont diminuant, ce n'est point le moment d'augmenter les dépenses; mais on lui riait au nez, et les prodigalités succédaient aux folies avec une prestesse merveilleuse.

Si bien, que le jour vint où, voulant voir

clair au fond de ses affaires, Lenoir dut reconnaître que quatre ou cinq ans de cette vie le réduiraient à la mendicité.

Dans son effroi, le brave homme adressa au ciel une prière si fervente que le ciel en fut touché.

Le soir même, madame Lenoir revint du bal avec un commencement de catarrhe, qui, convenablement négligé, l'emporta en quinze jours.

Cette mort fut pour Lenoir une véritable aubaine.

Il héritait, par le fait, de tout ce que sa femme eût dépensé, si elle avait vécu.

Aussi fit-il élever à la mémoire de sa compagne un mausolée couvert d'inscriptions larmoyantes, sur lequel il alla de ses propres pieds, un jour que la goutte lui donnait relâche, déposer un bouquet de violettes et une couronne d'immortelle.

Cette dette une fois soldée, il se tint quitte et ne songea plus à la défunte.

Nous nous trompons.

Il y songea bien souvent ; car, chaque fois qu'il ouvrait sa caisse, il ne pouvait s'empêcher de regretter les beaux écus qui en garnissaient jadis les vastes cavités.

Hélas ! Ils avaient fui comme des ombres, et le temps était passé où les dames de la cour se seraient chargées de combler le vide occasionné par leur absence.

Il fallait pourtant aviser à trouver quelques moyens de réparer ces brèches.

Lenoir chercha et ne trouva point.

Il y avait longtemps qu'il n'avait vu son ancien camarade Thomas.

Dans cette extrémité, il résolut d'aller lui demander conseil.

Prenant donc sa canne à pomme d'or, car il craignait d'humilier son confrère en se présentant à sa porte en carrosse, il s'achemina vers le quartier Saint-Sulpice.

Arrivé devant la maison qu'il cherchait, il leva les yeux et lut :



## VULNÉRAIRE DU DOCTEUR THOMAS.

Au lieu de soulever le marteau de la porte, Lenoir mit la pomme de sa canne sous son menton et se gratta l'oreille.

— Vulnéraire du docteur Thomas ! murmura-t-il.

Puis, après plusieurs grimaces qui témoignaient du travail de son intelligence, il ajouta :

— Pourquoi pas vulnéraire du docteur Lenoir ?

S'il avait eu bonne mémoire, il aurait fait lui-même réponse à cette question ; mais il ne voulut point se souvenir qu'il avait cédé un jour à son indigent ami la propriété pleine et entière de la formule trouvée autrefois en commun ; et , prenant sa course, il retourna tout joyeux à son hôtel.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Lenoir pouvait n'être plus un médecin à la mode, mais il était connu ; et, dès qu'une

affiche semblable à celle de Thomas , sauf le nom du vendeur, se balança au-dessus de sa porte , les chalands abondèrent de toutes parts.

Comme on le pense , la prospérité de l'un ne put avoir lieu qu'au détriment de l'autre.

Au moment où le docteur Thomas voyait avec un indicible plaisir ses petits bénéfices s'arrondir peu à peu, les demandes diminuèrent brusquement.

Les acheteurs semblaient avoir oublié le chemin de sa demeure, et bientôt il se vit obligé d'entamer ses faibles économies.

Ce coup frappa rudement le malheureux docteur.

Il se crut décidément une victime du sort, et s'endormit, comme tous ceux qui perdent courage, dans une fainéante apathie.

Comme il n'y avait point alors de journaux dont la quatrième page donnât, avec accompagnement de vignettes sur plomb, la liste des importantes découvertes dont les Escu-

lapes de l'époque gratifiaient l'humanité, Thomas fut bien des mois avant de connaître la cause de son malheur, mais enfin il l'apprit.

Il sut que Lenoir vendait, lui aussi, du vulnéraire.

Son caractère, froissé sans cesse depuis vingt ans, et rendu irritable par une constante infortune, n'était pas de ceux qui gardent leur dignité même dans la colère.

Il ne fit qu'un saut du quartier Saint-Sulpice à la demeure de son ancien ami, et tomba, sans se faire annoncer, comme une bombe, comme la foudre, ou tout autre objet inattendu et non désiré, au beau milieu du cabinet de Lenoir.

— Monsieur! lui dit-il d'une voix étouffée par la fureur, vous êtes un infame! un misérable! un escroc! un larron! un...

Et, ne trouvant point de mot pour exprimer comme il fallait son extrême indignation, il leva sa canne.

— Oh! fit Lenoir en recevant le coup de

canne dans sa main ouverte, et en arrachant l'arme à Thomas : serais-tu devenu fou, ami Thomas ?

Celui-ci ne put répondre que par un sourd grognement de rage impuissante, et tomba demi-pâmé sur un fauteuil.

Lenoir l'examinait curieusement.

Son esprit lourd et obtus ne faisait jamais bien rapidement son devoir ; il ne devinait point le motif de la colère de son ancien ami qui soufflait, gémissait et se tordait sur son fauteuil.

— Ah ça ! dit enfin Lenoir, ami Thomas, tu vas détériorer ce fauteuil... N'aurais-tu point été mordu par quelque chien vagabond, mon camarade ?

— Scélérat ! brigand ! voleur ! répondit Thomas.

— Ce ne peut être que cela, murmura froidement Lenoir. Il est enragé : c'est dangereux !

Et se levant aussitôt, il établit entre lui et

Thomas un rempart de meubles artistement disposé.

Cela fait, il se rassit avec le plus grand sang-froid.

— Monstre! balbutia Thomas en montrant le poing, n'est-ce donc point assez de m'avoir volé, de m'avoir dépouillé, de m'avoir réduit à la mendicité, sans me railler encore?

Et retrouvant la voix tout à coup, sa colère s'exhala en une multitude infinie d'injures, parmi lesquelles il plaça un nombre égal de reproches touchant le vulnérable et l'abandon à lui fait autrefois par Lenoir.

Celui-ci comprit enfin et se mit à son tour en colère, parce que son ancien camarade avait raison.

Il fit une brusque sortie hors de sa citadelle improvisée, et, saisissant Thomas par les épaules, il le mit à la porte en disant :

— Ingrat! moi qui comptais donner la main de mon fils à ta fille!... Tout est rompu entre nous!

Malgré sa sottise notoire, Lenoir faisait là, comme on voit, d'une pierre deux coups.

Il se débarrassait à la fois du père et de la fille.

Aussi son épais visage avait-il une expression triomphante, lorsqu'il ferma la porte sur le dos du désolé Thomas.

La rage de celui-ci était à son comble.

S'il eût été le plus fort, il eût enfoncé la porte et étranglé Lenoir; mais un retour sur lui-même, et la vue de son chétif individu que reproduisait une belle glace du salon où il se trouvait, lui fit toucher au doigt son impuissance.

Il descendit l'escalier.

Sur le seuil de la rue, un homme le heurta.

— Que la peste étouffe le maladroit ! grommela Thomas.

A cette voix, l'homme revint sur ses pas et se découvrit humblement.

— Mon respectable M. Thomas, je suis bien enchanté d'avoir l'honneur de vous ren-

contrer ! dit-il d'un ton patelin et soumis.

— Je ne vous connais pas !... commençait le docteur.

Mais, en disant ces mots, il avait levé les yeux et reconnu le visage remarquablement diabolique de Pascal.

Le docteur tressaillit.

Pascal se prit à sourire.

— L'autre jour, dit-il, je vous avais prié de réfléchir. J'ai attendu longtemps, puis je me suis lassé d'attendre ; si bien que, respectable monsieur, je viens offrir mes services à votre savant confrère le docteur Lenoir, qui, lui aussi, vend du vulnéraire.

Ce disant, Pascal montrait du doigt la brillante affiche de Lenoir.

Thomas avait changé de couleur ; il semblait violemment combattu.

— N'allez pas chez cet homme, dit-il enfin.

— Si fait, mon bon monsieur ; je vais y aller de ce pas.

— N'y allez pas ! reprit Thomas d'un ton

presque suppliant ; il ne vous refuserait pas, lui !

— Croyez-vous ? que le bon Dieu vous entende !

— Misérable ! pensa Thomas , en voyant le nom de Dieu accolé à un souhait qu'il avait ses raisons pour croire odieux et impie.

Pascal le salua et fit un pas vers la maison.

— Reste, s'écria le docteur ; reste, je te payerai.

— Combien me payerez-vous ?

— Dix louis... vingt louis !...

Pascal haussa les épaules.

— Trente louis ! dit encore le docteur ; puis il ajouta à voix basse : C'est tout ce qui me reste !

— Respectable monsieur , dit Pascal , je voudrais vous obliger ; mais avec *mon affaire*, je prétends en gagner le double chaque semaine. Quant à celui qui m'emploiera , vous savez aussi bien que moi que c'est par mille



livres et non par louis qu'il faudrait compter ses bénéfices.

— C'est vrai, pensait le docteur faisant un dernier effort pour combattre l'irrésistible désir qui s'emparait de lui ; mais c'est une affreuse manœuvre, monsieur !

— Hé ! hé !... fit Pascal, je suis prêt à faire serment que vous êtes un homme honnête... et vertueux... et rigide sur ce qui touche à la conscience ; mais, à tout prendre, que ça soit vous ou le docteur Lenoir, cela se fera, et quand on ne peut pas empêcher une chose de se faire...

— C'est vrai, murmura encore et involontairement Thomas.

Pascal riait dans sa barbe.

— Mais, reprit-il, chacun a sa manière de voir, et si l'affaire ne vous convient pas, le docteur Lenoir s'en arrangera peut-être ; et alors, quand vous entendrez dire : Le fameux Lenoir par - ei, L'illustre Lenoir par - là... alors... mais il ne sera plus temps !

— Tais-toi !... tais-toi !... dit Thomas en proie à une agitation extraordinaire.

— A l'honneur de vous revoir, mon respectable monsieur.

Et Pascal mit la main sur le marteau de la porte de Lenoir.

Thomas, en ce moment, se redressa tout à coup et arrêta le bras de Pascal.

— J'accepte ton offre, dit-il les dents serrées, et d'une voix si basse qu'il fallait l'oreille d'un pirate de terre ferme pour l'entendre.

Pascal l'entendit et lâcha le marteau.

— A la bonne heure ! dit-il joyeusement. Ce soir vous aurez de mes nouvelles, mon excellent monsieur. En attendant...

Il n'acheva pas, mais il tendit la main.

Le docteur Thomas y déposa sa bourse, et Pascal, saluant avec une humilité ironique, disparut aussitôt.

— Que Dieu me pardonne ! murmura le docteur chancelant et prêt à défaillir ; j'ai vendu mon âme à Satan.

**LE PROCÉDÉ DE M. PASCAL.**



## II

Le soir de ce même jour , à la tombée de la nuit, trois hommes étaient accoudés sur une table de cabaret, dans la partie de la rue du Vieux-Colombier qui avoisine la Croix-Rouge.

L'un de ces hommes était M. Pascal.

Les deux autres, déguenillés et porteurs de physionomies patibulaires, étaient presque aussi repoussants que lui.

Ils étaient rangés en triangle autour de la table, et leurs têtes, penchées en avant, formaient voûte au-dessus d'une large mesure d'eau-de-vie.

Ils parlaient bas, bien que le cabaret fût désert.

— Mes excellents amis, disait Pascal, c'est comme j'ai la satisfaction de vous l'affirmer ; notre fortune est faite. Toi, Rondel, qu'à des goûts champêtres, dans un an, tu auras une bonne ferme en Sologne...

— Ou en Picardie, interrompit Rondel.

— Ou en Picardie. C'est ton affaire... Toi, Grouïn, connu comme tu l'es par ton élégance et la distinction de tes manières, tu pourras acheter une charge noble et damer le pion à tous les mugnets de la cour.

Grouïn posa le poing sur sa hanche, et agita sa main avec grâce, comme si elle eût été entourée de ces riches touffes de dentelles qui formaient la manche des dandys du dix-huitième siècle.

Ce geste et cette attitude formaient un si parfait contraste avec son visage de lépreux et la saleté hyperbolique de ses haillons, que ses deux compagnons se prirent à sourire.

— Qu'est - ce à dire, messieurs ? s'écria Grouïn en fronçant le sourcil. Savez - vous qu'un sourire insultant vaut un coup de rapière, entre gens de bon lieu ? De par tous les diables !...

— Ami Grouïn, interrompit Pascal, nous sommes trop pauvres pour porter rapière, et tu sais que mon poing en vaut trois ! Raison-nons.

— Au fait, dit Grouïn d'un air boudeur, vous ne nous avez rien expliqué encore, M. Pascal. Vous promettez, mais...

— Ça, c'est la vérité ! appuya le champêtre Rondel ; M. Pascal promet beaucoup.

— Mais vous ne donnez jamais, acheva Grouïn.

Rondel hocha la tête en signe d'assentiment.

— Ingrats ! prononça pathétiquement Pascal.

En même temps il frappa sur son gousset, où était la bourse du docteur Thomas.

Ses deux acolytes se rapprochèrent instinctivement.

Leur avide regard semblait vouloir percer le drap de la culotte de Pascal, pour voir ce que contenait ce gousset si bien sonnante.

Puis il se fit un silence.

Au bout de quelque temps, Grouïn reprit à voix basse :

— Combien y a-t-il à gagner ?

— Je vous l'ai dit : pour toi, Rondel, un petit manoir en province ; pour toi, Grouïn, du velours, des dentelles, un feutre à plume et une rapière aussi longue que l'épée du paladin Renaud.

— Que faut-il faire ?

Pascal regarda par la fenêtre ; la nuit était tout à fait venue.

— Prendre vos gourdins et me suivre,



répondit-il. En chemin, je vous taillerai votre besogne.

Rondel et Grouïn échangèrent un regard d'intelligence, puis leurs yeux se tournèrent en même temps vers le gousset de Pascal.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

— Au petit bonheur, dirent-ils en se levant ; nous allons vous suivre, M. Pascal.

— Mes excellents amis, dit celui-ci avec douceur, je crois deviner que vous comptez me dévaliser en sortant d'ici. Je ne prétends point vous imposer mes opinions, mais je prends la liberté de vous donner un bon avis : nous allons dans un endroit particulièrement propice pour le dessein que vous venez de former. Personne ne se trouvera là pour me secourir ; mais, quand je vous aurai brûlé la cervelle à tous les deux (il tira brusquement de son sein deux pistolets de taille raisonnable), personne ne m'empêchera de m'aller coucher, comme il convient à un homme paisible qui a fait sa petite prome-

nade du soir... Et maintenant, mes fils, en route !

Pascal sortit le premier.

— Pas moyen de le prendre sans vert, murmura Grouïn à l'oreille de Rondel.

— Aux champs seulement n'habite point la défiance, répondit le bucolique bandit. O laboureurs, que vous êtes heureux !

Comme Rondel ne connaissait pas le latin, nous prenons sur nous d'affirmer qu'il n'avait point pillé cette apostrophe dans Virgile.

Nos trois aventuriers descendirent silencieusement la rue du Vieux-Colombier, du côté de Saint-Sulpice.

La ville commençait à se faire sombre ; néanmoins, Pascal marchait devant, comme s'il eût voulu témoigner de sa complète sécurité.

Arrivé à l'angle de la rue du Pot-de-Fer, il s'arrêta.

— Halte ! mes excellents amis, dit-il à voix basse. Voici notre poste d'affût. Dans

une heure, toutes ces lumières que vous voyez encore aux fenêtres seront éteintes... Je connais la place, et nous pourrions démolir la grosse tour de Saint-Sulpice sans que personne y trouvât à redire.

C'était en effet un lieu admirablement choisi pour une attaque nocturne.

La maison qui formait l'angle de la rue du Pot-de-Fer avait été jetée bas pour être rebâtie.

Les réverbères, trop éloignés et mal entretenus, n'envoyaient là qu'une clarté si faible qu'il était à peine besoin de l'aide des malfaiteurs pour casser le cou des passants attardés : les débris de matériaux qui jonchaient de tous côtés le sol eussent suffi, eux seuls, pour cela.

A la place où avait autrefois existé la maison, quelques pans de muraille restaient encore debout, comme si, de propos délibéré, on eût voulu rendre cet endroit favorable à un guet-apens.

Neuf heures n'avaient point encore sonné aux nombreuses horloges du quartier.

Mais il régnait là un silence si morne, l'aspect du lieu était si néfaste, que les deux bandits subalternes ne purent s'empêcher de frissonner.

Ils se souvinrent que Pascal était armé, et que, vu la connaissance trop intime qu'ils avaient de ses aventures passées, il était de son intérêt de fermer leur bouche à jamais.

Ils firent bonne contenance, néanmoins, car il n'était plus temps de reculer.

Pascal les avait embusqués derrière un pan de muraille et leur barrait le passage.

— Mes bons camarades, leur dit-il, prenez patience; le diable ne nous laissera point manquer de gibier.

— Que Dieu nous protège! murmura Grouïn; je n'aime point à entendre parler du diable, à une heure et dans un lieu pareils.

— Il est toujours temps de donner un sou-

venir à un vieil ami, mon garçon, répondit Pascal en ricanant.

— L'impiété est une plaie qui ravage les villes, pensa Rondel ; la religion s'est réfugiée sous le chaume modeste du villageois.

— Écoutez, M. Pascal, reprit Grouïn d'un ton décidé ; je ne me sens point en humeur de tuer cette nuit, et il faut que vous vous passiez de moi.

— Ah bah ! fit Pascal ; tu n'as donc plus envie d'être gentilhomme ?

— Campagne, soupira Rondel, il faut que je renonce à toi !... M. Pascal, je vais suivre Grouïn.

— Et le manoir de Picardie ? demanda celui-ci sans se déranger pour leur livrer passage.

Les deux bandits hésitèrent un instant, mais la frayeur l'emporta.

— Que voulez-vous, M. Pascal ! dit Grouïn, il y a des jours où l'on est bête. Aujourd'hui, tuer quelqu'un, fût-ce même un trai-

tant, me semblerait une mauvaise action.

— C'est comme moi, reprit Rondel.

Ils firent un pas pour gagner la rue, mais Pascal les saisit chacun par une épaule, et les repoussa si rudement, que Rondel alla tomber sur un tas de décombres, ce qui lui donna sujet de penser qu'à la campagne, et dans une occasion semblable, il eût au moins eu la chance de tomber sur le gazon.

— Mes bons amis ! dit Pascal, qui donc vous a parlé d'assassiner ? Je suis, Dieu merci, fort éloigné d'une idée condamnable. Allons, ne tremblez plus et écoutez-moi. Je vais vous faire votre leçon.

Il parla longtemps.

A mesure qu'il parlait, la frayeur de ses deux acolytes semblait se dissiper peu à peu.

Quand il eut fini, tous deux partirent à la fois d'un gros éclat de rire.

— Du moment qu'il ne s'agit que d'assommer, dit Grouïn, c'est une autre affaire.

— Cela change complètement la question , ajouta Rondel.

— Et nous ferons cela tous les soirs ? demanda Grouïn.

— Tous les soirs, répondit Pascal.

— Ici ?

— Non pas. Tantôt ici, tantôt ailleurs.

— Et nous aurons ?...

— Votre pain quotidien tant que cela durera, et 10,000 livres à partager entre vous deux quand cela sera fini... sans compter les profits, car on ne vous défend point de fouiller les clients, au contraire.

— Encore un mot. Le nom du docteur ?

— Chut ! fit Pascal. Voici venir la clientèle.

On entendait, en effet, un bruit de pas au bout de la rue du Pot-de-Fer.

C'étaient deux bons bourgeois de la rue du Four qui regagnaient leur gîte, après avoir été chez un ami commun dissenter une heure ou deux sur le goût naissant du jeune roi pour le beau sexe.

Comme ils tournaient l'angle formé par la maison démolie, Pascal fit un signe et les deux bandits s'élançèrent.

Les bourgeois, terrassés dès les premiers coups, se prirent à pousser des cris lamentables.

Grouïn et Rondel n'en frappaient que mieux ; ils s'arrêtèrent seulement lorsque Pascal leur eut dit : Assez. Encore la comédie n'était-elle point terminée.

Au moment où les deux bandits faisaient trêve, Pascal s'élança à son tour, et tira ses deux pistolets en l'air, ce qui mit en fuite aussitôt Rondel et Grouïn.

Pascal fit mine de les poursuivre et revint bientôt porter les premiers secours aux bourgeois à demi assommés.

Les malheureux gémissaient et se plaignaient fort.

Pascal se désespérait, car il ne connaissait point, disait-il, ce quartier, et ne savait où trouver un docteur.



— Conduisez-nous chez maître Thomas, notre voisin, dit l'un des bourgeois d'une voix faible. C'est un pauvre homme ; mais il est tard , et notre état demande de prompts secours.

Le docteur Thomas était seul dans son cabinet de travail.

Il avait passé toute la soirée en proie à une agitation fiévreuse.

Le pacte qu'il avait fait l'épouvantait et le dégoûtait en même temps ; ses yeux suivaient avec anxiété les aiguilles de sa pendule.

A mesure que le temps s'écoulait, il espérait ne point entendre parler, ce soir-là, de Pascal.

— C'est un fripon... se disait-il ; un fripon qui en voulait à ma bourse. Maintenant qu'il a réussi, je ne le verrai plus.

Et il s'applaudissait d'échapper à ce pacte damnable, tout en ayant empêché son odieux confrère, le docteur Lenoir, de s'en appliquer les coupables bénéfices.

Il était plongé dans ses réflexions, lorsque plusieurs coups violents retentirent frappés à la porte de sa maison.

Le docteur pâlit et sentit sa respiration s'arrêter.

Quelques instants après, son domestique, aidé par Pascal, introduisit les deux bourgeois plus morts que vifs.

— M. le docteur, voilà de la besogne, dit Pascal en entrant. Maintenant que j'ai remis entre vos mains ces dignes personnes, mon rôle est fini, et je n'ai plus qu'à vous tirer ma révérence, en priant Dieu qu'il donne à vos drogues toute l'efficacité que je leur souhaite.

Il fit mine de s'éloigner.

Les deux bourgeois mirent en même temps la main à la poche pour récompenser ses services ; ils s'aperçurent seulement alors qu'ils avaient été dévalisés.

— Laissez en paix vos bourses, mes bons messieurs, croyez-moi, reprit Pascal, qui ne

put s'empêcher de sourire; je suis trop bien payé par la conscience d'avoir fait, ce soir, une action charitable.

— Homme généreux ! murmurèrent les deux bourgeois.

Pascal sortit ; mais au lieu de prendre le chemin de la rue , il entra dans la chambre du docteur et s'installa dans un fauteuil.

— Les drôles , pensa-t-il , ne leur ont pas laissé seulement de quoi me payer de ma peine ! Il faudra bien qu'ils partagent à l'avenir, ou je les destituerai de leurs fonctions.

Cependant le docteur , resté seul avec ses malades, s'empressaient autour d'eux et leur prodiguait ses soins avec une ardeur extraordinaire.

Le malheureux semblait vouloir réparer, autant qu'il était en soi, le mal dont sa faiblesse l'avait fait le complice.

Son domestique et sa servante, étonnés du zèle fougueux et inaccoutumé de leur maître, recevaient dix ordres à la fois, et se multi-

pliaient, pour ainsi dire, afin de les exécuter.

Les bourgeois furent pansés, frictionnés, lotionnés.

Le fameux vulnéraire joua son rôle, et, au bout d'une heure, ils furent en état de remuer bras et jambes sans pousser de trop plaintifs gémissements.

— Vous êtes la perle des docteurs, maître Thomas, dit l'un d'eux enchanté de ce prompt résultat. Je veux mourir si, moi et mes connaissances, nous employons jamais d'autre chirurgien que vous.

— Et votre vulnéraire, reprit l'autre, est un souverain baume. Tudieu ! à mesure qu'on m'en frottait, je me sentais reprendre vie et redevenir gaillard... Désormais, le docteur Lenoir, qui avait ma pratique, peut aller au diable. J'aurais eu le temps de mourir dix fois avant de trouver sa maison... Touchez là, docteur Thomas ! Dorénavant je suivrai vos ordonnances, et mon épouse aussi,

et mes enfants, et mes oncles, neveux, tantes et nièces aussi... Tudieu ! je ferais une partie de barres, à l'heure qu'il est.

Thomas recevait leurs actions de grâces d'un air froid et contraint : il tenait les yeux baissés.

La présence de ses hôtes lui était évidemment pénible.

Cependant au nom de Lenoir, un fugitif sourire vint dérider son front.

— Mes conseils et mon vulnérable sont fort à votre service, messieurs mes voisins, répondit-il. Quant à présent, vous avez seulement besoin de repos. Vous ferai-je préparer des lits dans ma maison ?

Les bourgeois firent l'essai de leurs jambes encore endolories, et déclarèrent qu'ils voulaient regagner leur gîte habituel.

On ne rencontre pas tous les soirs des voleurs qui vous brisent les côtes, et c'est bien le moins qu'on puisse, en forme de compensation, raconter à sa famille assemblée

la terrible histoire dans toute sa primeur.

Le docteur les reconduisit jusqu'à la porte de la rue, et remonta lentement l'escalier.

Ce qui venait de se passer lui semblait un rêve extravagant et plein de fièvre ; il doutait, tant il avait horreur du pacte et de ses résultats : mais bientôt la réalité se présentait, invincible, écrasante.

Ces gens qu'il avait soignés tout à l'heure étaient à la fois ses victimes et ses clients.

La plaie qu'il avait cicatrisée était l'ouvrage de ses mains.

Avant de secourir, il avait frappé, et son secours aurait néanmoins un salaire !

— Et ce sera là ma vie, désormais ! pensait-il. Les fléaux qui désolent l'humanité ne sont point assez nombreux ; il faudra que moi je leur vienne en aide ! J'attendrai ma victime au détour d'une rue sombre, le fer d'une main, le remède de l'autre. Je frapperai, puis, je tâcherai de la guérir... Mais, si je ne pouvais pas guérir ?

— Ce serait, mon excellent monsieur, un hasard tout à fait déplorable.

Thomas fit un saut en arrière.

Son bougeoir s'échappa de sa main tremblante, et s'en alla rouler sur le sol.

Tout en conversant avec lui-même, il avait regagné sa chambre à coucher sans le savoir, et c'était Pascal, toujours étendu dans son fauteuil, et massant une prise de tabac dans la propre boîte du docteur, qui avait répondu à sa dernière question.

Dans l'état de malaise moral où se trouvait Thomas, cette apparition inattendue lui sembla presque surnaturelle.

Il n'avait point vu Pascal prendre le chemin de sa chambre, ou, du moins, ce fait était sorti de sa mémoire, et il le croyait dehors depuis longtemps.

Le docteur restait là, debout et immobile, devant son complice.

Il voulait l'interroger, mais son gosier refusait passage à tout son.

Pascal se leva et ramassa tranquillement le bougeoir; puis s'avancant vers le docteur, il lui frappa sur l'épaule avec une impertinente familiarité :

— Eh bien ! patron , dit-il , qu'y a-t-il donc ? Nous avons l'air tout déconcerté. Tout à l'heure je vous admirais ; peste ! quel zèle ! quels soins empressés ! Vous traitiez ces gros bourgeois comme des gens de qualité ; et je vous promets, foi d'homme d'honneur, qu'ils n'oublieront point le chemin de votre maison. Bien joué, patron ! bien joué, corbleu ! c'est ainsi qu'il faut agir ; et je m'applaudis d'avoir fait choix d'un compère aussi matois que vous.

Thomas prêtait l'oreille sans comprendre, et fixait sur Pascal son regard hébété.

— Mais, maintenant, reprit celui-ci, vous voilà presque aussi contrit que le renard d'Ésope ; vous savez, ce renard auquel on avait coupé les oreilles ou la queue ; quelque chose enfin... Que diable ! mon respectable



monsieur, ou plutôt, patron (je veux vous appeler ainsi à l'avenir, puisque nous faisons actuellement des affaires ensemble); que diable ! pourquoi me regardez-vous comme cela ?

Thomas passa la main sur ses yeux d'un air égaré.

— Comment êtes-vous entré dans cette chambre ? demanda-t-il avec effort.

Pascal se renversa sur son fauteuil, et, se livrant à un éclat de rire olympien :

— Assurément, dit-il, quand son éclat de rire fut terminé, je suis entré par la porte, patron... Mais, parlez-moi franchement, vous me prenez pour le diable, n'est-ce pas ?

Le docteur méprisa ou n'entendit point cette raillerie.

Il alla s'asseoir à l'autre bout de la chambre, et mit sa tête entre ses mains.

— Patron, reprit encore Pascal, je crois que ça ira. Voici déjà qui ne commence pas mal, qu'en dites-vous ? Pour ce qui est du scrupule que vous avez manifesté tout à

l'heure, il vous honore; mais tranquillisez-vous. Nous ne sommes pas des novices, et quand on a dépêché de temps en temps, dans sa vie, quelque badaud pour l'autre monde, on sait ce qu'on fait, patron, et si on tue, ce n'est plus par mégarde... Vous tressaillez? Ma foi, ne vous gênez pas. Je m'interromprais trop souvent, si je faisais attention à toutes vos simagrées... Or, j'ai beaucoup de choses à vous dire, très-respectable patron. Et d'abord, faites-moi préparer un lit ce soir, s'il vous plaît.

— Un lit! s'écria le docteur; pour vous!

— Patron, vous n'êtes pas aimable. Pour qui donc vous demanderais-je un lit, si ce n'était pour moi?... D'ailleurs, quand je dis un lit, c'est une manière de parler, et, pour ce soir, je me contenterai volontiers de la moitié du vôtre.

Thomas fit un geste de dégoût.

— Allons! dit Pascal, cela ne vous convient pas, n'en parlons plus. Je coucherai tout seul.

Il se leva, ouvrit la porte et appela le domestique.

— Que faites-vous? demanda le docteur.

— Vous allez voir.

Le domestique entra.

— Mon ami, lui dit Pascal, cet excellent et respectable M. Thomas veut me retenir à coucher; je serais fâché de le désobliger par un refus, faites-moi un lit dans son cabinet, mon ami... allez!

Il referma la porte sur le nez du domestique.

Thomas restait muet de surprise.

— Voilà la chose arrangée, reprit Pascal en se rasseyant. Or çà, patron, tandis que cet honnête garçon va exécuter vos ordres, expliquons-nous :

« La première fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, vous ne m'avez point donné le temps de vous déduire mon plan.

« Depuis ce jour, je n'ai jamais eu d'occasion convenable pour vous entretenir...

« Vous m'aviez fait fermer votre porte, n'est-il pas vrai?... »

« Ne niez pas ! le mensonge est un péché. »

« Quoi qu'il en soit, vous n'avez de mon procédé, — Pascal appuya sur ce mot, — qu'une idée notablement imparfaite. »

« Vous croyez que je m'en vais aller au bout de votre rue chaque soir, avec quelques bons camarades, assommer le premier venu... hein ? »

« Eh bien, patron, vous vous trompez. J'ai plus d'imagination que cela, soit dit sans me vanter. »

« Ceci est la partie brute, le rudiment de mon procédé. En l'employant ainsi à l'étourdie, on gagnerait à peine de quoi acheter les gourdins nécessaires à l'opération. »

« Mais vous vous endormez, patron ! »

Thomas n'avait garde.

Le malheureux se perdait dans des réflexions de plus en plus mélancoliques.

A mesure que Pascal parlait, l'aversion du

docteur pour ce misérable qui s'imposait à lui devenait plus irrésistible.

— Monsieur, dit-il, en acceptant vos offres honteuses, je vous ai donné le droit peut-être de me parler sur ce ton. Parlez donc. Quand vous aurez tout dit, je vous ferai savoir mes volontés.

— Vos volontés ! répéta Pascal avec un ricanement équivoque ; mais ne disputons pas sur les mots. Comme je vous disais, il est temps que vous sachiez à quoi vous en tenir sur ma manière de faire. Notre but, c'est de vendre votre drogue. Cette drogue est bonne ou mauvaise, je m'en soucie fort peu dans un sens ; mais néanmoins, si elle était bonne, par hasard, les choses n'en iraient que mieux... Est-elle bonne ?

— Son effet est certain, répondit le docteur, incapable de se taire quand il s'agissait de son élixir.

— Alors, patron, tout ce que nous allons faire est œuvre pie, puisque nous propage-

rons la connaissance de ce baume bienfaisant et trop ignoré jusqu'à ce jour.

« Ce soir, j'ai assommé des bourgeois. Demain on en parlera dans la ville. Eux-mêmes, pour rendre leur histoire plus touchante, diront : Sans le vulnéraire du docteur Thomas, nous étions morts ! Vous saisissez ?

« Après demain, j'assommerai un ou deux juges ; je vous les amènerai : vous les guérirez ; ils raconteront au Palais le guet-apens et la vertu miraculeuse de votre baume... Saisissez-vous ?

« Les jours suivants, mon bâton caressera les épaules de quelque gentilhomme, et votre nom pénétrera à la cour... Je suis sûr que vous saisissez.

Pascal ôta son chapeau.

— Enfin, continua-t-il, bien que je sois fervent catholique, si la clientèle du clergé vous fait envie, mon gourdin...

— Paix, drôle ! paix ! dit Thomas en se levant. Ce que tu feras désormais sera pour

toi, non plus pour moi, car je renonce à toute part dans tes infâmes machinations.

Pascal se leva à son tour.

— Patron, dit-il, je vous souhaite la bonne nuit. Si j'étais méchant, je vous prendrais au mot et me rendrais, de ce pas, chez le docteur Lenoir, votre savant confrère.

— Encore ce nom ! murmura Thomas avec rage.

— Mais, poursuivit Pascal, j'aime mieux profiter pour cette nuit de votre offre obligeante, et voir si vous n'aurez point changé d'avis demain matin... Que Dieu vous envoie un sommeil paisible, mon excellent monsieur !

A ces mots prononcés de ce ton patelin et obséquieux qu'il avait mis de côté pendant le reste de l'entretien, Pascal s'inclina profondément et disparut.

Il trouva son lit fait dans le cabinet du docteur et se coucha, après avoir fermé prudemment toutes les portes à double tour.

Avant de s'endormir, il se frotta les mains plus d'une fois.

— Bénie soit mon étoile ! pensait-il. Voici désormais quelle sera ma chambre à coucher ; car ce bon M. Thomas va faire fortune et je veux vivre et mourir avec lui.

Quant à Thomas , il demeura longtemps à la même place, comme si la foudre l'eût frappé.

Le dernier mot de Pascal, en touchant une fibre qui, chez lui, ne pouvait remuer en vain sa haine récemment excitée contre Lenoir, venait de lui fermer la porte de derrière par laquelle il espérait encore, un instant auparavant, échapper à cette odieuse association.

Il se sentait lié et perdait le courage de secouer sa chaîne.

— Lenoir ! murmurait-il avec une amertume profonde, sans toi, je serais resté honnête homme. Dieu puisse-t-il te punir, toi, qui as été mon mauvais génie !



Au bout de quelque temps, machinalement et par habitude, il prit son bougeoir et entra dans la chambre où dormait sa fille pour lui donner le baiser du soir.

Clémence, charmant enfant de douze ans, reposait, la tête appuyée sur son bras nu.

Thomas la contempla longtemps avec amour et en silence.

Puis ses sourcils se froncèrent.

— Tu seras belle, dit-il, et je vais te faire riche, enfant. Je voudrais que le fils de cet homme adorât un jour ta beauté ou convoitât tes richesses. Comme tu me vengerais alors, ma fille !

Il mit à son front un baiser plein de passion, car ce vague espoir de vengeance venait de doubler son amour pour sa fille, et il s'en alla chercher le sommeil.



LA GAGEURE.



### III

A dater de ce jour, la fortune se déclara pour le docteur Thomas.

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur le *procédé* mis en œuvre par Pascal, on doit croire qu'il était du moins efficace, car la cour et la ville apprirent bientôt le chemin de la maison du docteur.

Pendant les premiers temps de cette pros-

périté, M. le lieutenant de police eut de grands embarras à Paris.

Chaque soir il se commettait par la ville quelque nouveau méfait.

Tantôt c'était un traitant que d'audacieux bandits avaient roué de coups à vingt pas de son comptoir ; tantôt c'était un gentilhomme que son épée de cour n'avait pu protéger contre le gourdin des assommeurs.

Tout le monde avouait que, sans l'élixir du docteur Thomas, dont, par bonheur, la vertu miraculeuse s'était révélée au moment même où le mal commençait, les nocturnes bandits auraient bientôt fait de Paris une vaste infirmerie.

M. le lieutenant de police redoublait de zèle et de patrouilles. C'était en vain.

Tous les soirs le marteau du docteur retentissait sur la vieille porte vermoulue, et des voix lamentables demandaient secours.

Au bout de dix à douze mois, les attaques nocturnes firent trêve tout à coup ; mais cela

ne nuisit en rien à M. Thomas, qui avait porté le prix de ses fioles à un louis d'or, et qui en vendait tout autant qu'il en pouvait fabriquer.

Vers la même époque, une petite ferme de Picardie fut achetée par un homme du nom de Rondel, et les estaminets du quartier du Palais-Royal comptèrent un habitué de plus : un cadet de Gascogne, M. Grouïn de Rabastoul, qui trichait au passe-dix, portait une brette de deux aunes, et jurait par ses ancêtres plus souvent qu'il n'était besoin.

Le *procédé* de Pascal avait fait son effet.

Tout le monde était content, sauf peut-être quelques assommés qui, malgré les soins du docteur, avaient perdu à ce jeu bras ou jambe.

Il était inutile désormais de recourir à ces moyens extrêmes, et Pascal dut renoncer à cette réclame à main armée, bien autrement productive que celle de nos journaux.

M. Thomas continua paisiblement le cours de ses succès ; il eût été heureux si Pascal,

comme un remords vivant, ne fût resté toujours là, près de lui, et n'eût éveillé sans cesse le cri de sa conscience.

Le docteur lui offrait bien souvent la moitié, les deux tiers de tout ce qu'il possédait, à condition qu'il s'éloignât.

Mais Pascal ne voulait point entendre à cet arrangement.

— Mon vénéré patron, répondait-il, c'est une faiblesse, mais je vous aime et veux rester près de vous jusqu'à la mort. D'ailleurs, il faut être juste : les bénéfices ne font que commencer ; si je partageais maintenant, ce serait un marché de dupe ; cela contrarierait mes habitudes.

Pascal avait raison.

Les bénéfices ne faisaient que commencer, mais ils allaient sans cesse en augmentant.

Le docteur Thomas avait végété vingt-cinq ans dans une laborieuse et honnête pénurie : en huit ou neuf ans, il acquit une fortune réellement colossale.



Pendant ce temps sa fille croissait en âge et en beauté ; on eût trouvé difficilement sa pareille ; il semblait qu'elle fût née dans cette opulence où se passait maintenant sa vie.

Le docteur, comme nous l'avons dit, sans changer l'apparence extérieure de sa maison, avait fait de l'intérieur une sorte de palais ; Clémence en était la reine.

La tendresse passionnée de son père ne mettait jamais obstacle à aucun de ses désirs.

Il était veuf depuis longues années, et sa fille était le seul être au monde sur lequel il pût exercer ce besoin d'affection qui est au fond du cœur de tous les hommes.

Par suite de cette pudeur, ou plutôt de cette honte, trop justifiée par la source plus qu'équivoque de sa fortune, qui avait porté le docteur à garder une maison d'aussi modeste apparence au dehors, il vivait fort retiré ; sa fille faisait de même ; mais, dans l'intérieur de ses appartements, elle faisait une toilette somptueuse, et ne se montrait jamais

aux pensionnaires du docteur que couverte d'éblouissantes parures.

A cause de cela, sa réputation d'extraordinaire beauté s'était répandue dans le quartier et même dans toute la ville.

Le mystère qui l'entourait n'avait pas peu ajouté à son prestige, et plus d'un jeune seigneur, alléché par les ravissantes peintures qu'on faisait de la fille du vieux docteur, avait, quelque jour, laissé son carrosse au coin de la rue du Four, pour parvenir pédestrement à la ruelle et inspecter l'une après l'autre les fenêtres dépareillées de la maison.

Ces jeunes seigneurs en avaient été pour leur peine.

On ne peut penser que la fortune subite et presque sans exemple du docteur Thomas se fût élevée sans exciter de cruelles jalousies parmi les membres respectables du corps médical, qui est le corps le plus jaloux qui soit ici-bas.

Mais, parmi toutes ces envies tenaces,

haineuses , qui empêchaient de dormir les trois quarts et demi de la faculté, il y en avait une, si démesurément développée, qu'elle laissait les autres bien au-dessous d'elle.

Le docteur Lenoir dépérissait littéralement sous le coup des succès de son ancien ami ; c'était là un déboire si imprévu, si complètement inexplicable !

Ce Thomas avait été si longtemps malheureux !

Aussi les attaques de goutte de Lenoir se rapprochaient-elles d'une façon inquiétante, et le dernier poil noir de ses sourcils commençait à grisonner.

Pour tromper sa haine il composait des mémoires , où, suivant la coutume médicale, il injurait son glorieux confrère; mais, comme on sait, Lenoir n'était pas fort : ses injures, maladroitement dirigées, retombaient sur lui-même.

Le docteur Thomas ne daignait même pas lui répondre.

Ces deux hommes se haïssaient mortellement.

Thomas jouissait impitoyablement de son triomphe, et Lenoir comptait sur son fils, qui était près de finir son cours de médecine à Montpellier, pour avoir vengeance dans l'avenir.

Il avait fait deux ou trois fois le voyage, pour juger par lui-même des progrès de ce fils unique.

Il avait trouvé un charmant enfant, intelligent, instruit même, mais non pas en chirurgie.

— Edmond est comme moi, se dit l'ancien chirurgien-médecin des belles dames de la cour de Louis XIV. Il a des façons de gentilhomme... Mais fera-t-il un médecin ?

Ceci était fort douteux.

Vers le commencement de 1751, Lenoir cessa subitement de recevoir des lettres de son fils.

Il attendit un mois, puis deux mois.

C'était l'époque des examens.

Peut-être Edmond, absorbé par son travail, n'avait-il point le temps d'écrire.

Quoi qu'il en soit, l'inquiétude du vieux médecin devenant par trop violente, il prit le coche et se rendit à Montpellier.

Edmond n'y était plus.

Nul ne savait de quel côté il avait dirigé ses pas.

Le pauvre Lenoir revint à Paris désolé.

Ce dernier coup comblait la mesure.

Il n'eut même pas la force d'achever un factum brûlant d'indignation dont il avait écrit les premières pages avant de partir pour Montpellier, et qu'il destinait à anéantir son heureux rival.

A cette même époque, un soir, deux jeunes gens qui semblaient avoir à peine dépassé leur vingtième année, étaient assis devant une bouteille de vin muscat dans une tabagie de la place du Palais-Royal.

Ils étaient fort échauffés, et dans un état voisin de l'ivresse.

Sans doute, ils étaient entrés là au hasard et sans savoir, car ni leurs costumes ni leurs manières n'étaient en rapport avec la société qui les entourait.

Cette tabagie était, par aventure, le lieu que favorisait de sa présence habituelle notre ancienne connaissance M. Grouïn de Rabastoul.

L'ex-bandit avait dissipé depuis longtemps les 5,000 livres qu'il avait reçues autrefois de Pascal pour ses bons services, pendant l'année où l'on avait *chauffé* le vulnérable du docteur Thomas.

Tandis que son confrère Rondel était allé satisfaire ses goûts champêtres en Picardie, il était venu, lui, vivre parmi cette bande de joueurs, d'escrocs et de souteneurs, qui infestait les environs du palais du régent, et parmi lesquels on n'en eût pas trouvé un seul qui ne se dit gentilhomme.

Ses 5,000 livres avaient duré un an.

Depuis lors, il vivait de son industrie.

Nos deux jeunes gens causaient fort vivement, sans s'inquiéter de leur entourage.

Grouïn, assis à quelques pas d'eux, les écoutait curieusement.

— Baron, disait l'un d'eux, bel adolescent à la chevelure blonde et bouclée, tu es un fanfaron, mon ami; et si je voulais m'en donner la peine, j'aurais cette jolie enfant aussi vite que toi, je gage.

— Toi? vicomte! répondit le baron d'un ton provoquant; allons donc!

— Pourquoi pas? demanda l'autre en mirant dans une glace voisine son espiègle et gentil visage.

— Parce que... tu es un enfant.

Le vicomte éclata de rire.

— Palsambleu! dit-il en se donnant des airs de roué, nous savons plus d'une belle dame qui pourrait vous donner un démenti, M. le baron. Mais, en tous cas, êtes-vous donc beaucoup moins enfant que moi?

— Et puis, reprit le baron, tu ne la connais pas.

— Si fait ! Je sais qu'elle se nomme Clémence, qu'elle est fille du vieux docteur Thomas, et qu'elle demeure...

— Chut ! fit le baron ; on nous observe.

Au nom du docteur Thomas, Grouïn s'était en effet rapproché pour mieux entendre.

Les deux jeunes fous baissèrent la voix ; mais, au bout de quelque temps, et après quelques verres de muscat, ils cessèrent de nouveau de se contraindre.

— Eh bien ! touche là ! s'écria le baron, j'accepte la gageure. Quel sera l'enjeu !

Le vicomte réfléchit quelques instants.

— Écoute, dit-il ; la vie de Paris me plaît. Te plaît-elle ?

— Belle question !

— Elle te plaît... Avec les trois cents louis que nous avons mis trois ans à amasser sur nos économies, à Montpellier, nous n'irons pas loin.



— C'est vrai.

— Jouons-les sur la tête de cette adorable fille. Celui de nous deux qu'elle aimera... car elle aimera un de nous deux...

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute ; mais où veux-tu en venir ?

— Celui-là héritera de l'autre.

— Lequel autre retournera tout seul à Montpellier sacrifier aux autels d'Esculape ?

— Oui, baron... Cela te va-t-il ?

— Vicomte, cela me va.

Ils se touchèrent la main.

— Un instant , reprit le baron ; pour que le perdant ne puisse pas se dédire, je suis d'avis que nous nous engagions par un serment solennel.

— Comme tu voudras.

— Jurons donc notre foi de gentilshommes...

— Non pas, Isidore Doret, non pas ! Jurons notre foi d'étudiants en médecine.

— Soit ! dit le faux baron avec humeur,

soit ! Edmond Lenoir ; mais tu aurais pu parler moins haut. Il n'est pas nécessaire de mettre le cabaret tout entier dans notre confiance... Et maintenant que les enjeux sont fixés, il me tarde de commencer la partie... Au revoir, M. le vicomte. Je vous invite à préparer vos bagages, car vous m'avez tout l'air d'être appelé à revoir sous peu la cité de Montpellier.

Le baron sortit à ces mots, laissant le vicomte accoudé devant la bouteille vide.

Le lecteur a compris que ces deux jeunes gentilshommes étaient deux étudiants en médecine, qui se passaient le caprice de mener à Paris deux ou trois mois de joyeuse et noble vie.

Nous n'avons pas besoin désormais d'expliquer davantage pourquoi le docteur Lenoir n'avait point trouvé son fils Edmond à Montpellier.

Edmond Lenoir, le vicomte, resta tout étourdi de la brusque sortie de son partenaire.

Malgré son inexpérience de la vie, il devenait que, en ces sortes de joutes, celui qui attaque le premier prend sur son rival un fort grand avantage.

Mais comment faire pour attaquer à son tour ?

Il était allé, comme tant d'autres, rôder plus d'une fois dans la ruelle où s'élevait la maison du docteur, et avait pu reconnaître combien il était malaisé d'aborder la place.

Pourtant, il n'y avait point de temps à perdre ; la gageure n'était pas une bagatelle, et, rien qu'à la pensée de perdre, Edmond se sentait venir aux narines une odeur d'amphithéâtre qui lui faisait lever le cœur.

Les fumets du muscat se dissipaient.

Indécis et ne sachant que résoudre, Edmond donnait la gageure au diable, et demeurait appuyé sur la table, la tête entre ses deux mains.

Grouïn, qui était sorti après le baron, revint au bout de quelques minutes, s'approcha doucement d'Edmond et s'assit à la place laissée vide par son adversaire.

— Mon jeune seigneur, dit-il, je suis désolé d'interrompre votre rêverie, mais vous m'intéressez vivement, et j'ai voulu vous le faire savoir.

Edmond releva la tête, et, après avoir toisé l'intrus, dont le costume et la mine ne plaidaient point fort puissamment en sa faveur, répondit avec toute la hauteur convenable :

— Je ne vous connais pas, l'ami.

— Moi, je vous connais, vicomte. Non pas que j'aie été votre condisciple à l'Académie de Montpellier, mais...

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? s'écria Edmond rouge de colère.

— Mais, poursuivit tranquillement Grouïn, le hasard et... quelque peu de curiosité... joints à l'attrait particulier qui m'a porté vers

vous tout d'abord, mon jeune gentilhomme, ont fait que je me suis approché de vous tout à l'heure, juste autant qu'il le fallait pour entendre votre conversation... M. Edmond Lenoir, je vous prie de me mettre au nombre de vos meilleurs amis.

Edmond, irrité et déconcerté à la fois, ne savait trop quelle contenance prendre.

Néanmoins, la colère l'emporta, et il toucha la garde de son épée.

Grouïn haussa les épaules, et versa le fond de la bouteille de muscat dans le verre du prétendu baron ; puis, buvant à petites gorgées :

— Pourquoi ce geste ? dit-il. En vous donnant le nom de votre père, je n'ai point prétendu vous insulter, mon jeune maître... Mais brisons là... Vous venez de faire une gageure que vous perdrez, si je ne vous viens en aide... Vous m'entendez bien ? vous la perdrez ! Vous la perdriez encore, eussiez-vous le droit de porter le titre que vous avez

pris... Moi, je puis vous la faire gagner.

— Vous! répéta Edmond sans déguiser son mépris et son incrédulité.

— Moi, qui suis ce que vous voudriez être, mon jeune monsieur, gentilhomme et fils de noble maison. Vous trouvez que je n'en ai point l'air? Que voulez-vous? des malheurs et ma générosité trop grande...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit Edmond.

— Bien parlé! Il s'agit, n'est-ce pas, de gagner votre gageure? Eh bien! je connais intimement, non pas le docteur Thomas, mais un homme qui, dans la maison du docteur Thomas, est plus puissant que le docteur lui-même. Si cet homme veut vous prêter secours, vous serez admis au nombre des pensionnaires, et alors, mon jeune maître, vous savez mieux que moi ce qui vous restera à faire.

Edmond tira sa bourse.

— Monsieur, dit-il, le conseil est bon; je

vais en profiter et me présenter chez le docteur en qualité de malade.

Il se leva, et mit un double louis dans la main de Grouïn.

Celui-ci empocha le louis.

— Vous ne serez point reçu, dit-il ; pensez-vous que vous soyez le premier qui ait eu cette idée ? Le docteur Thomas aime bien l'argent, mais il aime sa fille davantage, et ne reçoit pour pensionnaires que des gens graves, avec lesquels la vertu de mademoiselle Clémence est en parfaite sécurité.

Edmond se rassit.

— Quant à cet homme dont je vous parlais, continua Grouïn, un mot de lui vous ferait accueillir.

— Ne peut-on le gagner ?

— Si fait. Il a de l'or, plus d'or que vous n'en avez vu de toute votre vie, mais il est avare, et une centaine de louis...

— Peste ! dit Edmond.

— C'est pour lui une bagatelle... Une cen-

taine de louis, disais-je, sans compter un millier de livres que vous m'offrirez pour droit de commission...

— Peste ! fit encore Edmond.

— Mieux vaut, mon jeune monsieur, dit Grouïn, sacrifier la moitié que perdre le tout. Avec la somme ci-dessus l'affaire pourra s'arranger.

— Je la donnerai.

— A la bonne heure, vous êtes plus avisé que votre ami.

— Quoi ! lui auriez-vous proposé?...

— Le malheur des temps me force à ne rien négliger ; je lui ai fait la même proposition qu'à vous. Il a refusé net. Alors, comme un bon marchand doit avoir de la marchandise pour toutes les bourses, je lui ai suggéré un autre moyen.

— Comment ! s'écria Edmond, vous servez les deux à la fois ?

— A la rigueur, je ne puis le nier ; mais, en définitive, celui que je sers est celui qui



me paye le mieux. Le gentil seigneur en sera pour ses dix louis, et quelque autre chose dont je veux vous laisser la surprise. Vous verrez. L'expédient qu'il a choisi est assez adroit et méritait un meilleur sort... Or çà, mon jeune seigneur, sous quel nom vous annoncerai-je ?

— Vicomte de Landal ! répondit Edmond en rougissant jusqu'aux oreilles.

— C'est un joli nom, et maintenant que j'y songe, il pourrait se faire... Savez-vous que la fille du docteur aura cinquante mille écus de rente ?... Adieu, mon jeune monsieur ; si vous gagnez ce gros lot, vous vous souviendrez de moi, n'est-ce pas ?

Et Grouïn, sans exiger son paiement d'avance, s'éloigna, après avoir dit à Edmond de se trouver à la brune devant la porte du docteur.

M. Paseal n'avait point trop changé depuis l'époque où nous l'avons vu pour la première fois.

C'était toujours la même pendable figure, demi-panthère, demi-renard, et son succès ne l'avait point rendu plus fier.

Il était bien riche pourtant.

En attendant que vint le jour des *partages* entre lui et le docteur, il se faisait donner par ce dernier des sommes considérables qu'il ne dépensait point.

Tous ses vices semblaient s'être confondus en un seul :

L'avarice !

L'avarice avide et insatiable.

Outre les sommes qu'il extorquait à Thomas, il avait gardé d'autres branches d'industries occultes et recevait de toutes mains.

Nul ne savait à combien pouvait se monter son trésor, mais chacun supposait qu'il égalait déjà la fortune du docteur.

Ce dernier, bien que sa répugnance pour Pascal eût peu diminué, avait cessé de combattre son influence et se laissait dominer par lui complètement.

Pascal avait, il est vrai, son ordinaire à part, et, en apparence, ne vivait point avec le docteur et sa fille sur le pied de l'égalité; mais c'était un de ces hommes qui tiennent plus à la réalité qu'aux apparences, et, en réalité, il était le maître de la maison.

Ce fut près de Pascal que se rendit Grouïn, en quittant Edmond.

L'ancien assommeur avait toujours conservé avec son chef d'emploi des rapports d'affaires.

Il déterrait les dupes que plumait Pascal, et, comme celui-ci, depuis qu'il avait de l'argent, se livrait à l'usure avec une sorte de passion, Grouïn lui amenait de temps à autre quelques fils de famille que Pascal mettait à même de manger leur héritage en herbe.

Il payait maigrement.

Grouïn le détestait, mais il le servait.

Pascal était assis dans son cabinet, qui participait de la luxueuse magnificence répan-

due dans tout l'intérieur de la maison de Thomas, lorsque Grouin rentra.

L'ex-bandit ne garda point en présence de Pascal cet air d'insolente familiarité qu'il savait si bien prendre vis-à-vis de tout autre.

Il se sentait là devant son maître.

— Je viens vous proposer une affaire, dit-il en restant debout et découvert.

— Quelle affaire ?

— Voilà ! Un fils de manant, qui s'est affublé d'un nom de gentilhomme, a fait un insolent pari, touchant la vertu de la fille de votre maître.

— Je n'ai point de maître, interrompit Pascal.

— Vous me comprenez, c'est tout ce qu'il faut. Je veux parler du docteur.

— Celui-là moins que personne, murmura Pascal. Va toujours.

— Et, comme pour séduire une jeune fille, il faut la voir, je lui ai conseillé de s'a-

dresser à vous pour être admis au nombre des pensionnaires...

— Combien donnera-t-il?

— Deux mille quatre cents livres.

— Il est donc bien pauvre?

— C'est un enfant.

— Tu l'appelles?

— Son vrai nom, ou son nom de commande?

— Tous les deux.

— Son nom de guerre est vicomte de Landal : celui de son père est Lenoir.

— Le chirurgien Lenoir? demanda vivement Pascal.

— Je le suppose, car le jeune homme est étudiant en médecine.

— Et il vient de Montpellier, n'est-ce pas?

— Comment savez-vous cela? demanda à son tour Grouïn.

Pascal ne répondit point et se prit à réfléchir.

— L'affaire pourrait devenir bonne, pensait-il; elle a plus d'un côté.

« Le père a déposé sa plainte à la police; il cherche son fils, et jouit encore d'une belle aisance; il payerait bien celui qui le lui ferait retrouver.

« D'autre part, le jeune homme... autant celui-là qu'un autre!

« Je compte peu sur sa reconnaissance, mais un contrat en bonne et due forme est un remède sûr contre l'ingratitude...

« D'autre part, encore, ce cher et vénéré patron, que je déteste de tout cœur, et qui mourra de dépit en voyant un pareil mariage...

« S'il ne meurt pas, il payera, car je le menacerai de tout révéler à son gendre.

« C'est une compensation...

« Mais 2,400 livres, voilà un bien pitoyable denier!

Il prononça ces derniers mots à voix haute.

— C'est à prendre ou à laisser, dit Grouïn, et sauf meilleur avis, je crois qu'il vaut toujours mieux prendre.

— Tu crois?... eh bien ! je prendrai, et, comme il faut que tu sois récompensé de ta peine, je te donnerai un écu de six livres.

Quand Grouïn fut sorti, Pascal se fit annoncer chez le docteur.

La vue de cet homme causait toujours à Thomas une sensation douloureuse, en éveillant chez lui de pénibles et honteux souvenirs ; en outre, comme Pascal ne l'abordait guère que pour lui demander de nouveaux sacrifices, il avait double motif pour redouter sa présence.

Il le reçut d'un air contraint et inquiet.

Pascal, suivant son habitude, s'étendit dans un fauteuil, mit les pieds sur les chenets, et commença d'un ton léger et plein de confiance :

— Comment va la santé, patron ?

Et sans attendre la réponse il ajouta :

— Je voulais vous demander...

— Sur mon honneur, M. Pascal, interrompit Thomas, je n'ai rien ; vous m'avez pris avant-hier le montant intégral de mes dernières rentrées... Vous me réduirez à la mendicité, M. Pascal.

— Fi donc ! patron, vous parlez comme ces vieux usuriers qui veulent faire monter le prix de leur argent.

« Qui vous parle d'argent ?

« Je sais que vous n'en avez pas pour le moment, c'est pourquoi je ne vous en demande point... au contraire !

« Je viens vous apporter une bonne nouvelle.

Thomas frissonna, tant il croyait être sûr que la bonne nouvelle de ce misérable ne pouvait être qu'un malheur.

— Je viens, reprit Pascal, vous annoncer un pensionnaire de qualité, un jeune homme...

— M. Pascal, interrompit Thomas, vous



savez les motifs qui m'empêchent d'introduire des jeunes gens dans ma maison.

— Je sais, patron, je sais.

« Radotage que tout cela.

« Que diable ! il faudra bien que la petite Clémence...

— Monsieur ! s'écria le docteur qui pâlit d'indignation, parlez-vous de ma fille ?

Sa voix, en prononçant ces mots, avait pris de la fermeté.

Pascal n'osa le pousser à bout, et reprit de son ton doucereux d'autrefois :

— Sans doute, respectable monsieur, je parle de mademoiselle Clémence, pour laquelle, vous n'en doutez pas, j'espère, je professe un dévouement égal à mon respect !

« Mais, laissons de côté cette personne accomplie, puisqu'il vous déplaît qu'on fasse allusion à elle...

« Il me semble qu'un gentilhomme que je présente...

— Veuillez ne pas insister, M. Pascal, reprit encore le docteur.

— Dont je répons, poursuivit Pascal. Il me semble... Je ne m'attendais pas... Je croyais avoir droit à certains égards qu'on paraît vouloir me refuser...

« En ce cas, mon bon monsieur, excusez-moi de vous avoir inutilement dérangé...

« Je me retire.

Le docteur Thomas se savait si complètement à la merci de cet homme dont il connaissait la méchanceté profonde, qu'il se leva et le pria de demeurer.

— M. Pascal, dit-il, cette nouvelle exigence est une cruauté sans motif.

— Sans motif! répéta celui-ci en feignant de se mettre en colère; vous en parlez fort à votre aise, monsieur!

« Mais alors, pourquoi refusez-vous les trois quarts du temps mes demandes, sous prétexte que vous n'avez pas d'argent?

« Que diable! je ne vous ai pas fourni les

moyens d'attirer chez vous les pratiques pour que vous les refusiez, monsieur !

« Et puisque vous le prenez sur ce ton, je parlerai haut, moi aussi ! et je vous dirai :

« M. Thomas, vous recevrez ce gentil-homme, sinon...

Le docteur était retombé sur son siège.

— Épargnez-vous la menace, dit-il d'une voix faible ; vous savez bien que depuis longtemps vous êtes le maître céans.

« Je recevrai votre protégé.

« Laissez-moi.

— Il a bien fait de me renvoyer, pensa Pascal en refermant la porte ; car, du diable si je n'ai pas oublié le nom de guerre de mon protégé.

« Or, je ne pouvais pas lui dire qu'il s'agissait du fils de Lenoir...

« C'est pour le coup qu'il se fût cabré, le bon monsieur ! »



# LA DÉCLARATION.



## IV

A l'heure dite, M. le vicomte de Landal tournait le coin de la rue du Four, et entrait dans la ruelle où était située la maison du docteur.

Il avait mis ses plus galants habits, une épée toute neuve et des dentelles d'un goût héroïque.

Dans la poche de son habit de cour, une bourse de soie contenait les trois cents louis

d'or dont il était propriétaire indivis avec Isidore Doret, son camarade, autrement dit le baron de Maurevers.

Pour s'approprier ainsi la somme entière, il s'était fait un raisonnement fort ingénieux, et qui prouvait du moins qu'il n'avait pas absolument perdu son temps, pendant son année de *logique* à l'Académie de Montpellier.

— De trois choses l'une, s'était dit-il : ou je parviendrai seul à m'installer chez le docteur, ou Isidore l'emportera sur moi, ou nous serons introduits tous les deux, à moins que, par impossible, nous ne soyons éliminés de compagnie.

« Si je reste seul, il est évident que ce sera pour moi partie gagnée : je garderai notre trésor, qui sera mon bien ; dans le second cas, en partant je glisserai la bourse au baron ; dans le troisième, qui est complexe, il sera toujours temps de partager la caisse ou de nous remettre sous le régime de la communauté.



A l'aide de cet argument à trois pointes, il avait tranquilisé sa conscience, et ce fut seulement avec cette émotion que donnent les premières affaires d'amour, de quelque nature qu'elles soient, qu'il commença à croiser sous les fenêtres de sa future maîtresse.

Au bout de quelques minutes, un pas précipité se fit entendre, et Grouïn passa courant près de lui.

Il avait à la main un gourdin, qu'il brandissait en riant.

— Patience, vicomte ! dit-il sans s'arrêter.

« Chacun son tour.

« Votre ami est le premier en rang, et je cours l'expédier, car je suis un peu en retard : ce sera bientôt fait : vous allez voir.

Il disparut au détour de la rue.

A peine Edmond l'avait-il perdu de vue, que des cris retentirent dans la direction qu'avait suivie Grouïn.

Il faisait nuit presque noire à ce moment.

Edmond, n'écoutant que son jeune cou-

rage, se précipita, guidé par les cris qui allaient sans cesse croissant, et put voir un homme terrassé, luttant faiblement contre un autre qui l'assommait à coups de bâton.

Edmond fondit sur l'agresseur, lequel lâcha prise aussitôt et jeta son bâton en éclatant de rire.

La victime se releva péniblement et dit :

— Vicomte, voilà qui n'est pas loyal !

« Ne pouvez-vous laisser ce bon garçon signer en paix le passe-port qui doit m'ouvrir les portes de la maison du docteur Thomas ?

— Quoi ! c'est vous, baron ? s'écria Edmond au comble de la surprise, et cet homme est...

— Clovis Grouïn, seigneur de Rabastoul, Monteyre et autres lieux, pour vous servir, mon jeune monsieur, répondit l'ex-bandit en ramassant son gourdin et se mettant en posture.

— Ne vous gênez pas, reprit Edmond, baron, désolé de vous avoir dérangé... Au revoir !

Avant qu'il se fût éloigné, il eut le temps d'entendre Grouïn demander à son ami s'il lui plaisait qu'on doublât la dose; mais le baron, meurtri jusqu'aux os, et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, déclara en avoir reçu suffisamment pour son argent.

Grouïn rappela Edmond, et tous deux, faisant un brancard de leurs bras tendus, portèrent Isidore Doret jusqu'à la porte du docteur, qui s'ouvrit pour lui donner passage.

— Voilà qui est agir en rival généreux ! dit Grouïn à Edmond.

« A votre tour, maintenant.

« Avez-vous la somme ?

— Oui, mais je ne puis m'en dessaisir que lorsque le baron aura dépassé le seuil de cette maison.

— Alors, il vous faudra rester dans la rue.

« Voyez-vous, mon jeune monsieur, moi, je puis vous faire crédit; mais on n'aborde M. Pascal que l'argent à la main.

— Quel est ce M. Pascal ?

— C'est plus que je ne saurais vous dire ; mais, en tout cas, ce n'est pas grand'chose de bon...

« Dois-je regarder l'affaire comme rompue ?

— Ma foi, se dit Edmond, je puis du moins disposer de la moitié de notre caisse, et cela fait juste la somme...

« Entrez, je vous suis.

Grouïn ne se le fit pas répéter, et conduisit Edmond droit au cabinet de Pascal.

Celui-ci compta par deux fois les cent louis, tira de sa poche un écu de six livres qu'il donna à Grouïn, et ordonna à un domestique de conduire M. le vicomte à son appartement.

D'ordinaire les coquins de toutes classes cherchent à colorer leurs escroqueries, et se couvrent, vis-à-vis de leurs dupes, d'un manteau d'honnêteté, souvent même de bienfaisance.

Pascal n'en agissait point ainsi ; son trafic ténébreux lui était devenu chose trop fami-

lière pour qu'il cherchât encore à se voiler, quand il n'y avait point de danger de craindre.

Comme il n'avait jamais bien agi en sa vie, il ne songeait même pas à cacher son infamie.

Mais il ne faut point croire, pour cela, que l'hypocrisie manquât à ce monstrueux ensemble de vices qui composait la nature de cet homme.

S'il ne dissimulait pas d'ordinaire, c'est que, ayant toute honte bue, il était au-dessous du mensonge qui sert de voile et dénote au moins un reste de pudeur ; c'est qu'il lui était indifférent, dans sa vieille effronterie, de faire horreur ou dégoût.

Oh ! qui donc a dit que Tartufe est le type le plus haïssable que puisse offrir l'humanité ?

Celui-là, quel qu'il soit, s'est trompé, et le bon sens de tous lui donne un démenti formel.

On songe à peine à l'égout qui coule sous de superbes dalles ; le lépreux qui se cache inspire la pitié, non l'horreur.

Mais l'égout qui envahirait la voie publique, mais le lépreux qui viendrait étaler son ulcère au grand jour, voilà ce qui est odieux, repoussant, blasphématoire !

Non, non, mieux vaut encore Tartufe et son masque décevant que Diogène avec sa nudité qui souille ; et dans l'échelle du mal, le cynisme a le pas sur l'hypocrisie.

Edmond parcourut avec un étonnement mêlé d'admiration les vastes et magnifiques appartements de la maison du docteur.

Comme aucune partie de l'édifice nouvellement construit ne donnait sur la rue, qui s'en trouvait séparée par la vieille maison, maintenant déserte, il régnait dans les longs corridors, dans les salles où de soyeux tapis amortissaient le bruit des pas, un silence étrange et solennel.

Edmond suivait toujours son guide, et pre-

nait une haute idée de cette science médicale qui mettait ses adeptes à même de s'élever ainsi des habitations princières.

Tout à coup il tressaillit, et son cœur battit avec force.

Au moment où il atteignait le bout d'un corridor, une porte s'ouvrit et se referma aussitôt; mais son regard avait plongé à l'intérieur.

Il avait vu dans une sorte de boudoir, éclairé par une douce lumière, une jeune fille demi-couchée sur un sofa.

Cette jeune fille était si belle, si belle, qu'aucune des femmes qui vivaient dans le souvenir d'Edmond ne pouvait lui être comparée.

Elle avait la tête appuyée sur l'une de ses mains, et semblait rêver.

Son autre main immobile s'était arrêtée sur les touches d'ivoire d'un clavecin.

— Clémence ! murmura Edmond.

Et toute sa forfanterie de jeune homme

tomba devant cette grâce exquise et incomparable.

Il se sentit trembler et avoir peur.

Il oublia qu'il avait passé le seuil de cette maison avec des pensées de séduction facile.

Il eût tiré l'épée contre quiconque lui aurait rappelé les termes de sa gageure.

Il s'était arrêté.

En ce moment le clavecin cessa d'être muet, et maria ses accords aux notes d'une voix pure, suave et légèrement voilée, comme on se figure les voix des anges autour du trône céleste.

Elle chantait un vieil air de Jean-Baptiste Lulli, cet air de l'opéra d'*Athys* qui faisait tant pleurer la Vallière.

Edmond fit comme la Vallière, ses yeux se remplirent de larmes.

— Eh bien, monsieur ! dit le valet chargé de le guider, ne voulez-vous point que je vous conduise à votre appartement ?



Edmond s'éveilla brusquement et suivit le valet sans mot dire.

— Voici, reprit ce dernier en enfilant une autre galerie, voici la porte du cabinet de M. le docteur. A toute heure de jour et de nuit, les pensionnaires de la maison peuvent y entrer.

Edmond regarda la porte avec distraction.

Il avait maintenant bien autre chose en tête que le cabinet ou les consultations du docteur.

Mais, comme il passait outre, il entendit à l'intérieur une voix bien connue, et s'arrêta pour écouter.

— Au moins, monsieur, disait le baron de Maurevers, vous me donnerez l'hospitalité pour cette nuit.

— Telle n'est point la coutume de la maison, répondit froidement le docteur.

— Mais, monsieur, je suis meurtri, moulu, demi-mort !

— Je vais sonner pour qu'on fasse avancer un fiacre, monsieur.

— En vérité, docteur, vous avez des façons étranges !

Le docteur, au lieu de répondre cette fois, ouvrit la porte et s'effaça en s'inclinant.

Après cet acte significatif, il n'y avait pas moyen de rester.

Le malheureux baron dut prendre son parti et se retirer.

Le docteur lui souhaita la bonne nuit, et referma sa porte sans oublier d'ordonner à un valet de reconduire M. le baron et de le mettre dans un fiacre.

Le baron pestait de tout son cœur.

Il gémissait à chaque pas, et se tâtait les épaules en homme qui commence à sentir tout le cuisant de ses blessures.

Jusqu'à ce moment, l'espoir l'avait soutenu ; il avait oublié sa souffrance en songeant au résultat de sa ruse ; mais maintenant que sa ruse avait échoué, les coups

de gourdin demeuraient sans compensation.

C'était piquant.

— Si je rencontre ce maraud de Grouïn, se disait-il, je lui apprendrai ce que l'on gagne à se jouer d'un homme tel que moi.

Edmond ne voulut point abuser de son triomphe, et s'enfonça dans l'ombre d'une embrasure, pour laisser passer le baron ; après quoi, il rejoignit son guide et gagna son appartement.

Arrivé à la porte de la rue, le baron monta dans un fiacre.

Il y avait quelqu'un dans ce fiacre ; ce quelqu'un était Grouïn.

Et, comme le pauvre baron, à défaut d'autre consolation, grommelait entre ses dents tout le long de la route : Si je rencontre jamais ce maraud de Grouïn, je lui apprendrai, etc., Grouïn se nomma, lui présenta ses hommages, et réclama les dix louis

auxquels il avait droit pour les coups de bâton administrés à M. de Maurevers.

Celui-ci eût voulu de grand cœur payer Grouïn en la même monnaie, mais il avait peine à se remuer; la vengeance était impossible, et refuser était dangereux.

Il s'exécuta de bonne grâce, et entra chez un revendeur, où en échange de sa montre, on lui remit 500 livres.

Grouïn payé, le baron eut encore de quoi arrêter sa place au coche de Montpellier, ce qu'il fit.

Nous supposons que là il finit paisiblement son cours de médecine, et devint un docteur comme chacun de nous en connaît plusieurs.

Notre chronique garde un silence absolu touchant le reste de sa carrière.

Edmond Lenoir était définitivement installé dans la maison du docteur Thomas.

Durant les premiers jours, il lui fut impossible de s'approcher de Clémence.

Le docteur faisait garde vigilante autour d'elle.

Edmond ne pouvait que l'entrevoir parfois à la dérobée, et c'était assez pour entretenir la passion que sa première vue lui avait inspirée.

La jeune fille était réellement d'une beauté admirable, et l'expression de son charmant visage annonçait un cœur aimant, simple et franc.

En outre, la solitude où elle avait vécu jusqu'alors affranchissait ses manières de ce vernis monotone et tout de convention dont le grand monde enduit uniformément ses élèves; elle montrait en chaque chose cette distinction native et non apprise qui est le lot des natures d'élite.

Sa timidité ne ressemblait en rien à cette sauvagerie de commande que les maîtresses de pension à la mode enseignent, par principe, en même temps que la danse et le solfège.

Quand elle rougissait, c'est qu'elle ne pou-

vait faire autrement, et derrière son sourire ne se cachait ni la maussaderie concentrée, ni la jalousie, ni le désir immodéré de briller, que recouvre l'aimable grimace du commun des demoiselles à marier.

Edmond l'aimait d'un amour véritable et respectueux.

Il était bien jeune; son cœur n'avait pas eu le temps de se vicier; il en était encore tout au plus à ces fanfaronnades de rouerie au moyen desquelles tant d'honnêtes adolescents tâchent de se faire passer pour de précoces scélérats.

Il lui arriva en cette occasion ce qui arrive à quiconque est pris d'une passion sérieuse; il devint meilleur.

Ce nom et ce titre d'emprunt dont il s'était affublé lui pesèrent.

Il eut honte du moyen qu'il avait employé pour pénétrer dans la maison du docteur.

Quant à cette dernière circonstance, il n'était plus temps d'y revenir, et quant à ses

fausses qualités, comment les avouer sans être expulsé sur-le-champ ?

Edmond se tut, tout en regrettant amèrement sa folie.

Cependant la surveillance du docteur se ralentissait peu à peu.

Ses habitudes de retraite et de travail l'emportèrent bientôt sur sa défiance, et, au bout de quelque temps, il se reprit à passer ses journées entières enfermé dans son cabinet de travail.

Le docteur Thomas, malgré l'éclatante renommée qui avait succédé à son obscurité passée, était un des hommes les plus malheureux qu'on puisse imaginer.

Outre le remords, que le temps aurait pu vaincre ou affaiblir à la rigueur, il avait près de lui une sorte de conscience palpable, en chair et en os, dont la vue odieuse lui rappelait sans cesse ses anciens méfaits.

Pascal était le châtiment que Dieu lui avait infligé dès cette vie.

Il aurait abandonné volontiers toute cette opulence qu'il avait acquise à si haut prix, pour se débarrasser à toujours de Pascal.

Cette renommée elle-même, dont nous venons de parler, et qui seule eût pu assumer pour le docteur le remords qui pesait sur les jours de sa vieillesse, cette renommée ne le satisfaisait point ; son orgueil se révoltait à l'idée de l'expédient qu'il avait mis en œuvre pour la conquérir.

Certes, il se croyait fort au-dessus de sa gloire, car sa vanité n'avait point fléchi avec l'âge ; mais néanmoins, en certains moments de doute et d'amertume, il rougissait comme font les voleurs de décorations lorsqu'un factionnaire leur présente les armes.

Ces gens ont peur que le hasard n'amène un jour en face d'eux quelqu'un dont la main arrache de leur poitrine la croix indûment portée ; le docteur Thomas, lui, avait peur qu'une voix ne s'élevât sur son passage et ne dit :



— Cet homme est un misérable qui a menti à la société, mais qui ne peut se mentir à lui-même. Voyez ! la honte courbe son front et cloue au sol ses regards.

« Vous tous qu'il a soulagés et guéris, avant de vous guérir, il vous avait attendus dans l'ombre, il vous avait frappés. Votre mal, c'était lui !...

« L'incendiaire est-il moins coupable pour jeter tardivement quelques gouttes d'eau sur le brasier qu'ont allumé ses mains ?

Aussi le docteur s'affaiblissait graduellement ; il s'éteignait.

La vieillesse venait en aide au remords, pour lui faire franchir plus rapidement les quelques pas qui le séparaient encore de la tombe.

L'instant était favorable pour Edmond.

La retraite du docteur lui fournissait une foule d'occasions pour se rapprocher de Clémence.

Après avoir hésité longtemps, car l'amour

enseigne la timidité, il se hasarda enfin.

Clémence l'accueillit sans embarras, parce qu'elle n'avait point d'arrière-pensée.

Une sorte d'intimité, favorisée par les coutumes de la maison, et surtout par la liberté complète dont jouissait la fille du docteur, s'établit entre les deux jeunes gens.

Le mot d'amour n'était point prononcé dans leurs entretiens.

Edmond avait compris d'instinct qu'il ne fallait point agir avec Clémence comme avec ces jeunes filles qui se défendent avant que commence l'attaque, et trahissent ainsi leur science précoce.

Elle ignorait tout ; il fallait que l'amour se glissât dans son cœur inaperçu, incognito, pour ainsi dire.

Ce n'était point là chose trop malaisée.

Clémence avait vu rarement de jeunes hommes ; ceux qu'elle avait vus avaient passé un instant devant ses yeux, pour disparaître presque aussitôt et ne plus revenir.

Edmond était beau; il y avait dans sa voix, grave et douce à la fois, de ces notes qui descendent au fond du cœur des femmes pour remuer leurs fibres les plus cachées.

Il parlait bien et parlait tendrement.

Clémence l'aima sans s'en douter; et comme elle ne combattit point, sa tendresse naissante fit de rapides progrès.

Edmond voyait avec ravissement le but si ardemment désiré se rapprocher peu à peu.

Il lisait dans le cœur naïf de Clémence comme dans un livre ouvert.

Ses jours passaient rapides; il était heureux.

Les pensionnaires du docteur, malades pour la plupart, s'inquiétaient fort peu de l'intimité croissante qui régnait entre les deux jeunes gens.

Un seul homme l'avait aperçue : c'était Pascal.

Il semblait suivre avec un singulier intérêt

les progrès de cette intimité, mais il ne la gênait nullement.

Lorsque le hasard le conduisait du côté du berceau où les deux amants passaient ensemble de longues heures, il avançait sa tête sous la charmille, faisait un signe d'approbation paternelle et s'éloignait en souriant.

Quand il était à quelques pas, on eût pu l'entendre murmurer :

— Du diable si le docteur Lenoir ne donnerait pas une bonne somme pour être en tiers dans ce tête-à-tête !

Puis, il se rendait chez son patron, pour voir s'il n'y avait point là encore quelque centaine de louis à extorquer.

Edmond et Clémence prenaient à peine garde à lui.

Il y avait cinq ou six mois que le fils de Lenoir habitait la maison de Thomas; il était aimé, il le savait, et n'avait pas encore déclaré sa passion.

Ce faux nom sous lequel il s'était présenté

se posait comme un obstacle insurmontable entre lui et le bonheur; mais plusieurs académiciens, et notamment M. Paul de Kock, l'ont dit souvent : « L'amour est plus fort que la raison. »

Et cette pensée, si neuve et si vraie, devait recevoir, par la conduite d'Edmond, une confirmation éclatante.

Un jour, Clémence et lui étaient seuls sous la charmille.

Clémence venait de chanter cet air de l'*Athys* de Lulli qu'Edmond adorait, parce que c'était le premier air qu'il eût entendu chanter à Clémence.

Quand la jeune fille eut fini, il resta quelques minutes immobile, plongé dans une muette contemplation.

Puis, tout à coup, son visage se couvrit de rougeur. Il se mit à genoux.

Clémence le regarda faire en souriant.

Edmond fronça le sourcil, comme si ce sourire lui eût fait mal, et, prenant la main

de Clémence , il y déposa un ardent baiser.

Il n'avait jamais tant osé jusque-là.

Au contact de sa lèvre, la main de Clémence s'agita d'un petit frémissement soudain; les couleurs brillantes de ses joues disparurent, puis revinrent, pour céder ensuite leur place à une charmante pâleur.

Mais la jeune fille ne perdit point son sourire.

— Clémence ! murmura Edmond , dont le cœur battait avec force, Clémence !...

Elle le regardait fixement.

Son grand œil bleu exprimait l'inquiétude d'une amie et la tendresse d'une sœur.

— Oh ! poursuivit Edmond, je mourrais s'il me fallait plus longtemps me taire; je t'aime, Clémence.

— Moi aussi, répondit-elle, je vous aime.

Edmond baissa tristement la tête.

— Elle ne me comprend pas ! se dit-il.

— N'avez-vous jamais songé, reprit Clémence d'un ton important et sérieux, que nous sommes en âge de nous marier ?

— Que dites-vous ? balbutia Edmond fou de joie.

— J'y ai songé, moi, monsieur... Oh ! vous croyez que, parce qu'on vit en pauvre recluse, on ignore ce qui se passe dans le monde ! Détrompez-vous... J'avais une amie, plus âgée de deux ans ; elle était bien jolie, bien gaie, bien heureuse. Une fois... il y a de cela quatre ans, elle vint me voir ; ses yeux étaient rouges, elle avait pleuré... je ne l'avais jamais vue pleurer. Elle me dit qu'on allait la marier avec un vieux comte qui avait plusieurs châteaux et l'oreille du régent... Elle se maria. Depuis, je ne l'ai pas vue sourire. Elle est morte il y a six mois.

Clémence essuya une larme et reprit :

— J'avais bien peur que mon père ne voulût aussi me marier, car j'étais heureuse ; mais on m'a dit que tous les maris ne sont pas des vieillards, et que la plupart des jeunes filles ne meurent pas comme ma pauvre amie...

— Qui vous a dit cela, Clémence? demanda Edmond avec une certaine inquiétude.

— M. Pascal, répondit-elle.

Edmond tressaillit; il avait cru entendre sous le feuillage un éclat de rire étouffé.

— M. Pascal m'a-t-il donc trompé? demanda Clémence en levant sur Edmond un regard craintif.

— Non... non certes! il vous a dit vrai.

— Alors, s'écria joyeusement la jeune fille, je vais aller prier mon père qu'il nous marie sur-le-champ.

Edmond, à ces mots qui devaient le combler de joie, fut pris d'une véritable terreur.

Le moment était venu où son masque devait nécessairement tomber, sous peine de forfaire à l'honneur.

Il était resté immobile et regardait la terre.

Clémence se leva, et fit quelques pas en courant vers la maison; puis elle s'arrêta, saisie d'un scrupule instinctif.

— Je ne sais, dit-elle; je n'oserais dire cela



à mon père. Ne pourriez-vous vous charger de ce soin, Edmond ?

— Sans doute, s'empressa de répondre celui-ci. Veuillez me laisser un instant, chère Clémence ; je vais réfléchir à la manière dont je parlerai au docteur Thomas.

— Réfléchir ! répéta la jeune fille avec surprise ; c'est pourtant bien simple, et si j'osais... Mais réfléchissez, Edmond, pourvu que vous ne réfléchissiez pas trop longtemps.

Elle s'éloigna.

Edmond était en proie à une cruelle perplexité.

Son amour était bien fort ; mais il y avait en lui une voix plus forte encore que son amour, et il se leva, déterminé à agir en galant homme.

Au moment où il allait quitter le berceau, les branches du fond s'écartèrent, et le patibulaire visage de Pascal apparut.

— Hé hé ! M. le vicomte, dit-il en cli-

gnant de l'œil, voici une personne comme on en voit peu, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Edmond ; auriez-vous écouté notre conversation ?

— Quelque chose d'approchant, M. le vicomte... Ah çà, elle paraît pressée ; vous n'allez pas la faire attendre, j'espère ?

— Monsieur !... dit Edmond en faisant un pas vers Pascal.

Mais, réfléchissant à l'âge de cet homme, et au poste qu'il occupait près du docteur, il s'arrêta :

— Vous dites ? demanda froidement Pascal. Ne vous gênez pas, M. le vicomte.

— Je dis, monsieur, qu'une conduite comme la vôtre mériterait un châtiment exemplaire, si...

— Si?... répéta Pascal.

— Si le mépris n'était plus fort que le courroux qu'elle inspire.

Edmond tourna le dos ; Pascal le suivit.

Ennuyé d'entendre cet homme marcher

ainsi sur ses talons , Edmond allait se retourner, lorsque Pascal prit la parole.

— M. Edmond Lenoir ! dit-il.

Celui-ci s'arrêta stupéfait.

— Que diable ! reprit Pascal, ménagez un peu mes vieilles jambes. Je ne puis vous suivre, si vous continuez à marcher de ce train.

— Vous avez prononcé un nom, monsieur... commença Edmond.

— N'est-ce point le vôtre ? interrompit Pascal ; alors n'en parlons plus.

— C'est le mien, monsieur ; et j'étais bien fou de penser que le misérable qui, avec vous, m'a servi d'introducteur, eût pu garder son secret.

— Le fait est qu'il ne l'a pas gardé.

— Peu m'importe. Je vais, de ce pas, avouer au docteur Thomas toute la vérité.

— Vous comptez donc bien sur l'amour de la demoiselle?... Moi, je venais vous proposer un marché.

— Quel qu'il soit, je le refuse.

— Vous avez tort. Le docteur Thomas a grande confiance en moi. Je lui aurais affirmé votre qualité ; tout était dit : vous épousiez sa fille, et...

— Et quoi ?

— Et il ne vous en coûtait qu'un millier de louis pour faire vôtre la plus riche héritière qui soit de ce côté de la Seine.

Edmond hésita. D'un côté, le bonheur ; de l'autre, une expulsion imminente et honteuse.

— Je n'ai pas ces mille louis, murmura-t-il.

— N'est-ce que cela ? je me contenterai d'une obligation.

— Eh bien ! monsieur , reprit Edmond... Mais non, ce serait infâme, et dussé-je mourir, je ne prolongerai point ce mensonge !

A ces mots , il s'enfuit vers la maison.

Pascal resta penaud et déconcerté.

— Le sot ! s'écria-t-il à part soi en se grattant l'oreille , il refuse une dot de vingt mille écus de rente, et il m'enlève à moi le

plaisir de faire manquer son mariage en avertissant le docteur Lenoir, qui m'aurait bien payé, je parie...

A tout hasard, il se dirigea, lui aussi, vers la maison.

Edmond avait ouvert la porte de la chambre du docteur, déterminé à lui tout révéler; mais, en entrant, il vit Clémence assise aux côtés de son père.

— Enfin! dit la jeune fille d'un ton de gaieté boudeuse; vous avez mis bien longtemps à réfléchir, monsieur.

— M. le vicomte, dit à son tour Thomas, ma fille vient de me faire part de vos vœux et de vos intentions. Elle les approuve. Peut-être eût-il été plus convenable de vous adresser à moi tout d'abord; mais à cela ne tienne. Vous êtes gentilhomme?

Edmond ouvrit la bouche pour répondre; mais une main lui pressa vigoureusement le bras, et Pascal, qui venait d'entrer derrière lui, répondit à sa place :

— Patron, la question est naïve. Demander à un vicomte s'il est gentilhomme!

La présence de Pascal produisit sur le docteur son effet ordinaire.

A dater de ce moment, il n'eut plus d'autre désir que de rompre l'entrevue, afin de se débarrasser de son cauchemar.

Quant à Edmond, il demeura muet et n'osa contredire l'assertion implicite contenue dans la réponse de Pascal.

— Il suffit, M. le vicomte, dit le docteur. Tenez vos titres en règle, et j'aurai l'honneur de vous revoir pour les arrangements définitifs.

Edmond sortit après avoir baisé la main de Clémence.

Pascal le suivit encore.

— Monsieur, s'écria le jeune homme en le voyant venir, vous m'avez fait commettre une action aussi folle que honteuse. Où prendrai-je des titres?...

— Vous n'en aurez pas besoin, vicomte,

répondit Pascal d'un ton équivoque ; je me charge de vous donner les moyens de vous en passer... Mais vous voilà mon débiteur de mille louis. Vous plaît-il de signer l'obligation ?

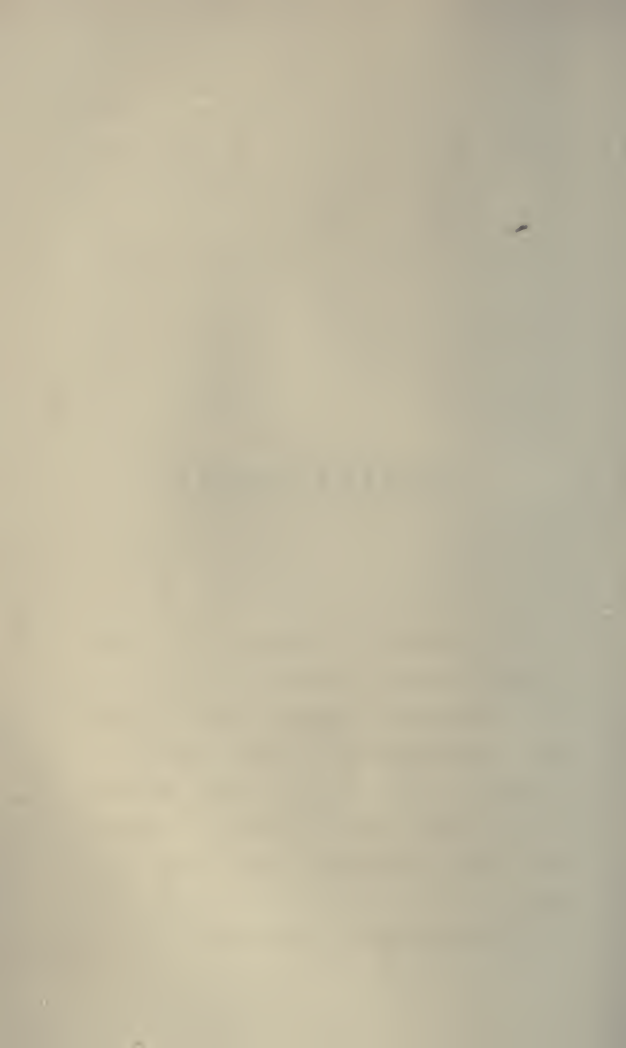
Edmond se laissa machinalement conduire dans le cabinet de Pascal, et souscrivit l'obligation.

— A la bonne heure ! s'écria celui-ci quand Edmond l'eut laissé seul. Maintenant, l'affaire prend une tournure satisfaisante, et le docteur Lenoir videra ses poches dans mon coffre avant peu.





L'ENLÈVEMENT.



## V

Le lendemain, de bonne heure, Pascal frappa à la porte d'Edmond.

— Vicomte, dit-il, je viens faire une chose qui n'a point eu de précédent dans le cours de ma vie; je viens opérer une restitution.

En même temps, il déposa l'obligation souscrite la veille, sur la table de nuit d'Edmond.

Celui-ci l'interrogea du regard.

— Que voulez-vous ? reprit Pascal ; j'ai fait ce que j'ai pu, mais ce diable de Thomas est entêté comme un vieux mulet. J'ai eu beau faire et beau dire, il tient à voir vos titres, et ne sort pas de là.

— Je suis donc perdu sans ressources ! murmura Edmond atterré.

— Cela me paraît clair, vicomte, et, pour ma part, ne pouvant vous servir, je vous rends vos mille louis. Nous sommes quittes.

Ce disant, il fit mine de se retirer ; mais Edmond l'arrêta.

— Par pitié ! monsieur, s'écria-t-il, ne m'abandonnez pas ainsi.

« Ma position est affreuse, et c'est vous qui m'avez poussé sur le bord de l'abîme.

« Hier, je voulais parler, vous m'en avez empêché.

— C'est vrai, dit froidement Pascal.

« D'autres vous diraient qu'ils ont agi ainsi par intérêt pour vous ; moi je serai plus franc.

« J'ai parlé parce que je voulais gagner mille louis, M. le vicomte.

« Nous n'avons pas réussi, je vous restitue votre argent ; que diable voulez-vous que je fasse de plus ?

Edmond garda le silence, incapable qu'il était de prononcer une parole ; sa position, qui s'offrait maintenant à lui dans toute son horreur, le plongeait dans un apathique accablement.

Au lieu d'épouser Clémence, Clémence qu'il aimait plus que jamais, il allait être obligé de fuir.

S'il ne fuyait pas, son mensonge serait découvert, et on le chasserait comme un vil imposteur ; et l'amour de Clémence se changerait alors en mépris.

Elle se souviendrait seulement de lui comme d'un misérable qui avait tenté de la tromper ; elle le maudirait, elle le haïrait !

Sa tête était brûlante ; son œil, fixe et hagard, exprimait un véritable désespoir.

— Allons, vicomte ! dit au bout de quelques instants Pascal, en faisant le geste de s'essuyer les yeux ; il est écrit que vous complétez mon éducation, à cinquante-huit ans sonnés que je possède en propre.

« Tout à l'heure je viens d'apprendre comment se fait une restitution, et, sur ma parole ! je n'ai nulle envie de recommencer.

« Maintenant, me voilà qui ai pitié de vous, moi qui, du plus loin que je me souviens, n'ai jamais plaint âme qui vive...

« Il faut que vous soyez porteur d'un talisman, vicomte.

Il s'avança vers la table de nuit et reprit l'obligation qu'il mit dans son portefeuille.

Telle était la détresse d'Edmond, que ce geste lui causa de la joie ; il se sentit un aide et regagna quelque courage.

— Cette obligation redevient mon bien, continua Pascal en forme d'apologie, puisque je recommence à vous servir ; il sera toujours temps de vous la rendre si j'échoue de nouveau...

« Et maintenant, vicomte, aimez-vous bien la fille du docteur Thomas ?

— Si je l'aime ! s'écria Edmond.

— Si je l'aime ! répéta Pascal en le contrefaisant.

« Vrai Dieu ! voilà un mot et un geste qui eussent fait honneur à feu M. Baron, de la Comédie-Française...

« Eh bien, puisque vous l'aimez tant, car vous l'aimez bien... Tudieu !... *si je l'aime !* Ce mot-là ne me sortira pas de la tête. Mais n'importe. Puisque vous l'aimez tant, disais-je, vous ne reculerez devant aucun péril pour l'obtenir ?

— Devant aucun péril, répondit Edmond d'une voix ferme ; mais...

— Mais quoi ?

— M. Pascal, il ne faut point vous offenser de ma franchise. Vos procédés m'ont donné le droit de douter de votre...

— Allez toujours !

— De votre délicatesse.

— N'en doutez plus : je n'en ai pas.

— Et je dois craindre, continua Edmond, que vous ne me proposiez...

— Si je l'aime ! disiez-vous , interrompit Pascal. Et comme vous disiez cela ! Dites-le encore : Si je l'...!

— M. Pascal !...

— Bien, bien ! ne vous fâchez pas. Mais c'est que, voyez-vous, vous disiez cela d'une façon !... N'en parlons plus.

« Et vous voilà qui reculez presque avant d'avoir entendu seulement ce dont il s'agit !

— Je vous écoute.

— Ce ne sera pas long. Il s'agit tout bonnement d'un enlèvement.

— Y songez-vous ! s'écria Edmond.

— Oui, vicomte, j'y songe depuis une demi-heure, et, sans cela, je ne vous y ferais point songer.

Edmond était tombé dans une silencieuse rêverie.

— Un enlèvement, reprit Pascal.



« Si vous ne veniez pas tout droit de Montpellier, vicomte, je vous regarderais comme bien peu avancé pour votre âge.

« Que diable ! ne dirait-on pas qu'il s'agit d'une mauvaise action ?

« Eh ! mais, jeune homme, l'enlèvement est une chose fort simple ; l'Écriture ne le blâme point et l'histoire romaine l'exalte. D'ailleurs, il est passé dans nos mœurs.

« Un mariage qui se fait tout simplement et sans violence est tout au plus bon pour les petits bourgeois et les gens de province. Vous autres messieurs de la cour (Pascal prononça ces mots avec une impitoyable ironie), vous ne devez point avoir de ces sots et gênants scrupules qui arrêtent les gens de bas lieu...

« Mais vous ne m'écoutez plus !

— Si fait.

— Alors pourquoi doutez-vous encore ? Un homme qui recule devant un enlèvement, je vous le dis tout net, est indigne de porter

l'habit brodé et l'épée, et votre hésitation est du dernier mauvais goût.

— Je n'hésite plus ; j'enlèverai Clémence.

Il faut que nos lecteurs fassent à Edmond l'honneur de croire que les arguments de Pascal n'eurent aucune influence sur sa détermination.

Pendant que Pascal parlait, il avait réfléchi, cherchant une issue à l'impasse où son étourderie l'avait engagé.

Il n'en découvrit, bien entendu, aucune, et, se trouvant dans cette position où l'on doit choisir entre une retraite honteuse qui ruinera toute espérance, et la réussite amenée par des moyens coupables, il n'eut point la force de s'arrêter au parti le plus triste mais le plus loyal.

Nous ne prétendons point le défendre ; mais les enlèvements, à tout prendre, ressemblent beaucoup aux révolutions politiques : le monde ne songe guère à blâmer ceux dont la hardiesse est couronnée de succès, quitte

à se rattraper en accablant ceux qui échouent.

— J'enlèverai Clémence, répéta Edmond, si elle veut y consentir.

— Elle y consentira, M. le vicomte, dit Pascal, à qui cette détermination parut faire un sensible plaisir; n'avez-vous pas pour garant ces paroles qu'elle prononçait hier? Je ne puis penser, sans éprouver un bien-être subit, à cette scène gracieuse et pastorale dont j'ai été témoin par hasard...

« Ne fronchez pas le sourcil, vicomte... vous formiez tous les deux un groupe délicieux!... Mais ce sujet paraît décidément vous déplaire.

« J'ai fini.

— Il faut maintenant, reprit Edmond, que nous parlions de choses plus sérieuses.

« Je vais m'ouvrir à vous sans réserve, M. Pascal.

« En arrivant ici, j'étais possesseur d'une assez médiocre somme; vous et votre agent, vous m'en avez pris la moitié...

— Permettez ! interrompit vivement Pascal ; entendez-vous parler de Grouin ?

— Précisément.

— Vous lui avez donc donné de l'argent ?

— Cinquante louis.

— Cinquante louis ! répéta Pascal en bondissant sur son siège ; cinquante louis ! le scélérat !

« Mais c'est un vol abominable ! Mais je le paye, moi aussi, vicomte, et il a ordre de ne rien recevoir des pratiques...

« Cinquante louis ! Il ruinera mon industrie, le misérable !... Et moi qui lui ai donné, par-dessus le marché, un écu de six livres !

Edmond ne put retenir un sourire de mépris à la vue de cette grotesque colère.

Pascal s'arrêta tout à coup.

— On a bien de la peine, dit-il en soupirant, à trouver des gens fidèles ! Mais cela ne vous regarde pas, vicomte. Vous disiez ?

— Je disais que les trois mille livres qui me restaient touchent à leur fin, et que je

suis incapable de faire face aux dépenses que va nécessiter cet enlèvement.

— N'est-ce que cela ? s'écria Pascal ; je suis là.

— Vous me prêterez de l'argent ?

— Tant que vous voudrez !

— M. Pascal, ce trait vous honore et...

— Attendez donc, interrompit celui-ci ; je repousse formellement le compliment. L'argent que je vous prêterai vous coûtera cher, vicomte.

— Peu m'importe. Fixez les intérêts.

Pascal se prit à réfléchir.

— Voici un jeune étourneau, se dit-il, qui me doit déjà mille louis ; c'est un crédit raisonnable, et d'ailleurs, je ne fais jamais d'avances sans nécessité... Vicomte, ajouta-t-il tout haut, je vous prêteraï bien au denier cinq pour deux semaines, comme c'est ma coutume avec mes amis, mais je ne veux pas vous tondre de trop près. Reposez-vous sur moi du soin de toutes les dépenses.

Nous compterons après le succès... Et du diable si le compte sera long ! poursuivit-il à part lui , car ma caisse ne s'appauvrira guère des avances que je ferai en cette occasion.

— Comme il vous plaira , répondit Edmond ; une chaise au détour de la rue...

— Soyez tranquille.

— Deux laquais bien armés, de l'or dans les poches de la voiture.

— Sans doute ; me prenez-vous pour un novice ?

— Et encore...

— Au diable vos recommandations ! Je vous dis que tout y sera...

« Allons, vicomte, au revoir. Vous avez toute la journée pour déterminer votre belle. Ce soir, à huit heures, une voiture sera prête au lieu que vous avez désigné. Je vous quitte pour m'occuper des préparatifs...

« J'y songe : prenez rendez-vous avec Clémence dans ce berceau... vous savez, ce

berceau témoin de la scène érotique... Eh mais, ne vous fâchez pas : je vous dis de prendre rendez-vous dans ce berceau, parce que vous sortirez par la porte du jardin, dont voici la clef.

Pascal sortit.

Edmond se hâta de sauter à bas du lit, afin de chercher Clémence.

Si quelqu'un eût suivi M. Pascal durant cette journée, on n'eût certes pas pu deviner qu'il s'occupât des préparatifs d'un enlèvement.

Vers midi, après avoir copieusement dîné, il quitta la maison du docteur et se rendit au jeu de paume.

Tant que dura l'après-midi, il s'en alla par la ville, les mains derrière le dos, entrant de temps à autre dans quelque tabagie, et ne s'écartant pas un instant des habitudes du désœuvré le plus parfait.

Vers cinq heures, il entra chez un traiteur de la rue Saint-Honoré, soupa comme il avait

diné, se promettant de ne point se coucher avant d'avoir donné une dernière fois signe de vie à son estomac.

Après souper, il consulta sa montre.

— Six heures trois quarts, dit-il. J'ai encore cinq quarts d'heure devant moi, mais il vaut mieux s'y prendre de longue main.

Il paya son souper et se dirigea vers les Tuileries.

Le lecteur pense sans doute qu'il était grand temps de commencer enfin les préparatifs de l'enlèvement.

Telle n'était point l'opinion de Pascal ; car il ne se pressait pas, et quand il s'arrêta, ce ne fut point à la porte d'un carrossier.

— Le docteur Lenoir ! dit-il en passant devant la loge du portier.

Le docteur Lenoir était maintenant un gros et grand vieillard podagre, goutteux jusqu'aux genoux, et réduit à un affaïssement moral presque complet.



Une seule pensée était restée debout au milieu de la décadence de ses facultés intellectuelles.

Cette pensée était double : elle comprenait une haine aveugle et implacable pour son ancien ami Thomas, dont la tardive prospérité avait décimé sa clientèle, et la crainte irraisonnée de voir son fils, dont il n'avait point de nouvelles, se rapprocher par quelque fatal hasard de son mortel ennemi.

C'était sur cette double idée fixe du docteur que comptait Pascal.

Il avait deviné la haine furieuse du vieux Lenoir, en lisant ses mémoires remplis d'injures et de hargneuses récriminations.

Quant à sa crainte, il n'était pas besoin d'un grand travail d'intelligence pour arriver à cette conclusion, que le docteur, détestant Thomas et ayant perdu la trace de son fils, devait songer avec terreur au hasard qui pourrait mettre son fils en rapport avec son odieux rival.

Pascal avait en sa vie résolu des problèmes plus difficiles.

Resterait encore à expliquer comment il pouvait connaître les secrets d'intérieur de Lenoir, auquel il était complètement étranger, si le lecteur n'eût assisté avec nous à cet entretien où Grouin révéla à Pascal le véritable nom du vicomte de Landal.

Une réflexion de Pascal durant cet entretien nous a fait connaître dès lors la source où il puisait ses renseignements, et il nous suffira, pour conclure, d'ajouter que, au dix-huitième siècle comme plus tard, la police se servait de toutes sortes d'agents, et laissait trop souvent des yeux indiscrets et peu dignes pénétrer les mystères de l'existence privée des citoyens.

Pascal, homme à toutes mains, pratiquant une industrie multiple, occulte et légalement attaquant, devait tenir par quelque tangente à ce corps nécessaire peut-être, mais à coup sûr profondément corrompu, dont la protec-

tion couvrit souvent autant et plus de malfaiteurs que sa main n'en sut livrer à la justice.

Le docteur Lenoir, lorsque Pascal lui fut annoncé, était en train de mettre au net son dernier mémoire contre Thomas.

Il donna ordre de répondre qu'il n'était point chez lui; mais Pascal, avec son effronterie accoutumée, était entré sur les talons du valet.

— Mon garçon, dit-il à ce dernier, ce que vient de t'ordonner ton maître concerne tous ceux qui se présenteront désormais ce soir. Le respectable M. Lenoir a besoin d'être seul avec moi... Va!

Il le poussa dehors par les épaules et vint se planter devant Lenoir ébahi.

— Me direz-vous, mons... commença le vieillard avec colère.

Mais Pascal l'interrompit en mettant un doigt sur sa bouche.

— Chut! fit-il, ne vous fatiguez pas d'avance, mon excellent monsieur. Dieu merci,

je vous apporte assez d'émotion comme cela... Mais permettez-moi de vous exprimer dès l'abord toute la satisfaction que j'ai de faire votre connaissance. J'ai nom Pascal.

— Je n'ai pas l'avantage... balbutia Lenoir.

— Vous êtes trop aimable, docteur ; tout l'avantage serait pour moi... Oh ! il y a bien longtemps que je désirais vous dire mon avis touchant les foudroyants mémoires dont vous accablez ce charlatan de Thomas.

— En vérité ! vous les avez lus ? s'écria joyeusement le docteur.

— Si je les ai lus ! je les ai dévorés, mon excellent monsieur. C'est une logique, une vigueur, une éloquence...

— Oh ! monsieur, vous me flattez !

— Du tout !

Ici, Pascal changea de ton subitement.

— Ah çà, docteur, reprit-il, vous le détestez cruellement, ce malheureux Thomas ?

— N'en ai-je pas le sujet ?

— Je n'en sais rien, mais...

— Vous n'en savez rien ! s'écria Lenoir revivifié par sa haine et son orgueil d'écrivain ; en ce cas, je vais vous lire le mémoire que je compose en ce moment...

— Non pas, non pas !

— Vous allez voir si j'ai sujet de le haïr ; vous allez voir aussi comme je pulvérise ses prétendus succès, ses cures problématiques, ses...

— Docteur, voulut encore interrompre Pascal, laissons cela pour le moment !

Mais Lenoir était lancé ; il avait d'autant plus de peine à s'arrêter qu'il ne lui arrivait point de parler ainsi tous les jours.

— Vous allez voir, poursuivit-il ; je lui prouve jusqu'à l'évidence inclusivement, qu'il ne sait guérir que des gens bien portants, les hommes jeunes, forts, pleins de séve, qu'un accident a momentanément prostrés, mais que leur riche nature eût bien su rendre vainqueurs de la maladie sans le secours

de sa drogue infernale... Répondez-moi! citez parmi ses cures un seul vieillard! Je vous mets au défi de le faire, monsieur.

— Il y a du vrai là dedans, pensa involontairement Pascal.

La pendule du docteur sonna sept heures.

— De par tous les diables! s'écria Pascal d'une voix qui fit bondir Lenoir sur sa bergère, laissons là vos mémoires, docteur, et écoutez-moi. Je vous apporte une arme plus puissante que ces liasses de papiers, dont Thomas ne s'inquiète guère, soit dit sans vous offenser. Il a le cuir trop épais pour que de belles paroles puissent l'entamer. Mon arme, à moi, ira droit à son cœur.

Lenoir n'avait jamais eu l'esprit fort subtil, et n'était point familier avec la métaphore.

Il crut qu'on venait lui proposer un assassinat.

— Monsieur, dit-il en tremblant, ce n'est

pas à soixante ans , quand on a su garder jusque-là ses mains pures, qu'on accueille l'idée d'un crime...

— Eh ! qui vous parle de crime ? interrompit rudement Pascal. J'ai plus d'écus dans mon coffre que vous n'avez, vous, de livres tournois. Il n'y a que les mendiants ou les fous, monsieur, qui commettent des crimes.

— C'est mon opinion, murmura le docteur, auquel imposaient la voix haute et les façons abruptes de Pascal ; mais alors, veuillez vous expliquer.

— Pas encore... Je suis marchand, et ce que je viens vous proposer fait partie de mon commerce. Combien donneriez-vous à celui qui vous rendrait ce soir votre fils ?

— Mon fils, monsieur ! mon fils ! dit Lenoir avec émotion, vous me feriez trouver Edmond Lenoir ?

— Oui... si vous me donnez une prime qui en vaille la peine.

— Je suis pauvre, monsieur, bien pauvre en comparaison d'autrefois !

— Que la peste l'étouffe ! pensa Pascal. Voici sept heures et demie !... Respectable monsieur, reprit-il tout haut, ce n'est pas tout encore. En retrouvant votre fils, vous allez humilier Thomas, le blesser jusqu'au fond du cœur.

— Est-il possible ?

— Combien me donnerez-vous pour cela ?

Lenoir, qui avait hésité lorsqu'il ne s'était agi que de son fils, répondit, emporté par une sorte d'exaltation :

— La moitié de ce que je possède, monsieur ! Tout, si vous le voulez !

— Les trois quarts suffiront, dit froidement Pascal. Passez votre habit de ville et suivez-moi. Mais, un moment ! avant de sortir, il faut nous mettre en règle. Vous allez, s'il vous plaît, me signer une donation des trois quarts de votre bien.

— Une donation, monsieur ! dit Lenoir,



que ce mot refroidit tout à coup ; une donation des trois quarts de mon bien ?

— Vous venez de m'offrir le tout.

— L'ai-je fait?... En ce cas je me rétracte.

— Ce que c'est que l'avarice ! pensa Pascal. Réfléchissez-y bien, M. Lenoir, continuait-il ; dans vingt minutes, il ne sera plus temps. En conscience, ce n'est pas trop cher ; on ne peut, comme cela, humilier un ennemi en retrouvant un fils perdu, sans bourse délier. D'ailleurs, je ne vous ai pas tout dit. Si vous refusez, la fille de Thomas deviendra votre bru.

— Ma bru, dites-vous, la fille de cet homme !

— Sa propre fille, M. Lenoir ; et cela avant une demi-heure.

— De par Dieu ! s'écria le docteur, je saurai bien l'empêcher sans vous ! Je vais courir chez cet infâme Thomas...

— Vous avez encore seize minutes ! dit Pascal.

— C'est plus qu'il n'en faut pour aller d'ici à la rue du Four.

— Oui... mais si vous ne trouviez personne au domicile de Thomas?

— N'y sont-ils déjà plus? demanda vivement Lenoir.

— Je me permettrai de ne point répondre à cette question... Docteur, vous avez encore quatorze minutes.

— Je prendrai une voiture, je ferai crever les chevaux... mais, au nom du ciel! où sont-ils? où sont-ils?

— En vérité, mon bon monsieur, à vous entendre, on croirait que vous ne m'avez pas compris. Je suis, je vous le répète, un marchand, et les marchands n'ont point coutume de donner ce qu'ils peuvent vendre... Vous avez encore treize minutes.

Lenoir se laissa tomber sur un siège. Il était pâle et tremblant. La sueur inondait ses tempes.

— La pauvreté, pensait-il, la pauvreté sur

mes vieux jours ! c'est horrible !... Mais aussi, voir la fille de cet homme, de ce misérable, devenir la femme de mon fils ! c'est plus horrible encore... Monsieur, je ferai ce que vous voudrez.

— Douze minutes, répondit Pascal ; une minute pour signer, une autre pour passer votre habit... Il était temps, mon bon monsieur !

Lenoir signa.

Ils descendirent tous deux précipitamment, car, par grand bonheur, la goutte du docteur faisait relâche ce soir-là, et se jetèrent dans un fiacre qui partit aussitôt après au grand galop.

— Je suis réduit à la mendicité ! disait dolement Lenoir. Pourvu encore que nous n'arrivions point trop tard !

— Soyez tranquille, mon bon monsieur, répondit Pascal ; maintenant que je vous tiens, je puis vous parler avec franchise. Tout ce que je vous ai dit est vrai. L'enlèvement, car

il s'agit d'enlèvement, doit avoir lieu à huit heures précises ; mais il est difficile de me prendre sans vert. Il faut toujours prévoir quelque obstacle ; c'est là ma règle ; aussi, à tout hasard, j'ai encloué la serrure de la porte par où doivent s'enfuir nos amants, et dont je leur avais moi-même prêté complaisamment la clef... Comment trouvez-vous le tour ?

Au lieu de répondre, le malheureux Lenoir se prit à psalmodier sur un ton lamentable son triste refrain :

— La pauvreté sur mes vieux jours !

Pascal lui riposta en sifflant l'air d'un pont-neuf à la mode, et l'entretien en resta là.

Ils arrivèrent à la porte du docteur Thomas.

— Entrez par ici, mon bon monsieur, dit Pascal. Au bout de ce corridor, vous trouverez le perron qui mène au jardin.

« Dans un instant, je vous y rejoindrai.

— Mais l'heure !...

« Écoutez ! voilà huit heures qui sonnent à Saint-Germain-des-Prés...

Pascal était déjà parti.

Il monta l'escalier qui conduisait à la chambre du docteur Thomas et entra sans frapper.

— Vite, patron, vite ! s'écria-t-il ; venez avec moi.

— Pourquoi faire ? demanda le docteur étonné.

— Vous allez le savoir : mais le temps presse. Venez !

Il lui prit la main et l'entraîna, moitié de gré, moitié de force.

Parvenu au bas du perron du jardin, Pascal, traînant toujours le docteur Thomas après soi, saisit de son autre main, sans mot dire, le bras de Lenoir, et s'enfonça aussitôt dans une allée en berceau, couverte de feuillage épais et touffus.

La lune brillait au ciel.

Partout où frappait sa lumière, on voya-

geait presque aussi bien qu'en plein jour; mais, sous cette sombre allée, l'obscurité restait opaque et complète.

— Où nous conduisez-vous? demanda Lenoir.

Le docteur Thomas tressaillit à cette voix.

— Chut! fit Pascal avec autorité.

Et ils continuèrent de s'avancer en silence.

L'allée où ils se trouvaient conduisait, après diverses sinuosités, à la fameuse porte de derrière dont Pascal avait confié la clef à Edmond; mais, suivant qu'il est d'usage dans les jardins disposés en labyrinthe, et où toute la faculté imaginative du dessinateur a été tournée vers la solution de ce difficile problème : donner à quelques toises carrées l'apparence d'un vaste bocage! l'allée n'aboutissait point directement à la porte, dont elle restait séparée par une charmille. Elle se terminait par une petite esplanade découverte qui formait une sorte de clairière au milieu des bosquets de charmes et d'acacias.

La lune tombait alors d'aplomb sur ce petit tertre, et, de l'autre côté de la charmille, sur l'espace qui avoisinait la porte de derrière.

Au moment où nos trois promeneurs nocturnes allaient quitter le couvert pour mettre le pied sur l'esplanade, Pascal s'arrêta et dit à voix basse :

— Nous ne sommes pas ici pour des jeux d'enfants, respectables messieurs; quand vous allez vous reconnaître, je vous invite à supprimer toute bruyante manifestation de plaisir.

« Le gibier que nous chassons s'effarouche aisément.

« Ainsi, du silence!

— Serait-ce par hasard, ce misérable Thomas? se dit Lenoir.

— C'est Lenoir, pensa Thomas.

Ils purent bientôt se convaincre qu'ils avaient deviné juste.

A peine étaient-ils sortis du couvert, que

la lune frappa d'aplomb sur leurs visages.

Malgré la recommandation de Pascal, leurs bouches s'ouvrirent à la fois.

Un nouveau geste de ce dernier, violent et impérieux, leur imposa silence, mais ils se lancèrent de furieux regards et prirent des attitudes menaçantes.

Pascal les regarda une seconde.

Il n'était pas homme à se contraindre, et bien que la comédie qu'il avait imaginée ne fût encore qu'à son premier acte, il ne put s'empêcher de rire au nez des deux docteurs, qui semblaient prêts à en venir aux mains.

Il réprima bien vite cette gaieté intempes- tive, et écartant doucement le feuillage de la charmille, il plongea son regard de l'autre côté.

Clémence et Edmond étaient là.

La jeune fille pleurait et tremblait de tous ses membres.

Edmond faisait des efforts désespérés pour



ouvrir la porte , dont la serrure avait été enclouée par Pascal.

Ce dernier, à la vue des deux amants, sourit avec satisfaction ; puis, appelant les deux vieillards, il leur mit la tête à l'ouverture, et leur dit :

— Regardez !



IMBROGLIO.



## VI

Clémence ne connaissait point la vie.

Il y a des gens qui la plaindront fort, car beaucoup de livres sur l'éducation enseignent qu'on ne saurait trop tôt faire goûter aux jeunes filles le fruit de l'arbre de science.

Sur ce pied-là, le serpent aurait tout simplement joué, près de la première femme, le rôle d'instituteur primaire.

Quoi qu'il en soit, Clémence n'était pas tellement ignorante qu'elle ne sût discerner, dans la plupart des cas, le bien du mal. Elle savait qu'abandonner son père est une grande faute, sinon un crime.

Aussi Edmond dépensa-t-il d'abord en vain toute son éloquence pour la déterminer à le suivre. Ses arguments les plus subtils, ses prières les plus passionnées venaient se briser contre cette réponse de la jeune fille :

— Mon père m'aime, et je ne veux point l'abandonner.

Elle dit cela d'abord d'une voix ferme, puis elle le répéta en baissant les yeux, puis elle le balbutia en pleurant.

Edmond perdait courage.

Mais, en ce temps, on n'avait point représenté encore un vaudeville intitulé : *Être aimé ou mourir*, qui est le plus moral de tous les vaudevilles, et dont l'auteur ou les auteurs réclameraient à bon droit le prix Monthyon.

Les jeunes filles s'effrayaient encore quand elles voyaient leurs amoureux rouler les yeux et dégainer leur épée.

Depuis le vaudeville en question, elles sont devenues plus avisées ; elles haussent les épaules à la vue d'une épée , et l'aspect d'un pistolet les fait pouffer de rire.

Aussi plusieurs adolescents infortunés , qui comptaient, pour être heureux, sur ce moyen usé jusqu'à la corde, se sont tués tout de bon, afin de n'en avoir point le démenti.

En 1750, le moyen, sans être tout neuf, n'était point réformé encore.

Edmond, en désespoir de cause, y eut recours, et obtint un plein succès.

La pauvre Clémence arrêta ses larmes, et poussa un cri d'effroi , suppliant Edmond de ne point *attenter à ses jours*, puis elle promit tout ce que voulut son amant.

Quand vint le soir, elle inventa un prétexte pour aller trouver son père, afin de l'embrasser encore une fois.

Elle dit un douloureux adieu à son réduit de jeune fille, que le docteur Thomas s'était plu à orner comme un temple ; elle se mit à genoux pour demander pardon à Dieu, puis elle se rendit au jardin, où Edmond lui avait donné rendez-vous.

Ils attendirent longtemps, espérant toujours que Pascal viendrait les guider ; mais comme Pascal n'arrivait pas, Edmond se détermina à partir.

Il essayait depuis quelques minutes d'ouvrir la porte de derrière, lorsque arriva la catastrophe qui termine notre dernier chapitre.

A la vue de leurs enfants en costume de voyage et sur le point de fuir ensemble, les deux vieillards poussèrent en même temps un cri : celui de Lenoir était de colère ; celui de Thomas n'exprimait encore que la surprise, il ignorait le véritable nom d'Edmond.

En un clin d'œil, ils se firent frayé un passage à travers les branches de la charmille,



et vinrent tomber devant les amants consternés. Pascal les suivit.

Lenoir saisit le bras d'Edmond, et Thomas s'empara de sa fille.

Ce fut alors seulement que ce dernier devina quel nom odieux recouvrait le pseudonyme de vicomte de Landal.

— Monsieur, dit-il, votre conduite est infâme, et les tribunaux me vengeront !

— Les tribunaux ! s'écria Lenoir, ils puniront le misérable qui attire dans sa maison les fils de famille afin de les amorcer par le frais minois de quelque...

— Mon père ! mon père ! calmez-vous ! interrompit Edmond.

— Laissez parler le pauvre homme, dit Thomas d'un ton aristocratique ; il ignore sans doute que ce timide adolescent, que j'ai attiré dans ma maison, a pris, pour y pénétrer, un faux nom et un faux titre...

— Est-il possible ! murmura Lenoir.

Ce fut au tour de Clémence d'implorer son

père ; mais les deux vieillards étaient également impitoyables. Il y avait trente ans qu'ils se détestaient.

— M. Pascal, reprit Thomas, je vous charge d'aller requérir main-forte.

— Du diable si je bouge d'une semelle ! répondit insolemment celui-ci. Le spectacle m'amuse, et je n'ai pas pris soin d'arranger tout cela moi-même pour quitter ma place au premier acte... Disputez-vous, mes respectables messieurs, et ne faites pas attention à moi.

— Par grâce, monsieur, et vous, mon père, dit Edmond, modérez-vous. J'ignorais non-seulement les motifs de cette haine réciproque que vous manifestez en ce moment ; mais votre connaissance elle-même était un mystère pour moi. Ne pourriez-vous mettre fin à vos querelles par un mariage qui ferait mon bonheur, et, je l'espère, celui de Clémence ?

— Non ! répondirent à la fois les deux vieillards.

— Bien parlé! murmura Pascal. Il y a vraiment plaisir à gagner de l'argent, tout en mettant aux prises des originaux de cette sorte... Et maintenant, mes bons messieurs, ajouta-t-il tout bas, l'air se fait frais, ne regagnerons-nous point la maison?

Thomas réfléchit un instant.

— Nous regagnerons la maison, dit-il enfin, mais ces deux messieurs ne la quitteront qu'à bonnes enseignes, et pour être remis entre les mains de la justice.

— Prétendriez-vous nous retenir en charte privée? demanda Lenoir.

— La maison du patron est admirablement disposée pour cela, insinua Pascal. On y pourrait égorger un régiment, sans éveiller le moindre trouble dans le quartier.

Lenoir se sentit frissonner.

— M. Thomas, dit-il, je ne puis croire que vous osiez pousser les choses à ce point.

Au lieu de répondre, Thomas prit à pas lents et d'un air sombre le chemin de la

maison. Clémence courut après lui, et, s'appuyant sur son bras, elle murmura à son oreille :

— Mon père, je l'aime ! N'aurez-vous point pitié de moi ?

La tendresse du docteur pour sa fille tenait presque de l'adoration. Il se sentit ému par cette prière ; peut-être allait-il ouvrir la bouche pour prononcer quelques paroles de conciliation, lorsque Pascal le rejoignit.

— Patron, dit-il, vous me devez quelque chose pour le bon office que je vous ai rendu ce soir. N'êtes-vous point content de tenir ainsi votre mortel ennemi sous vos pieds ?

— Cet homme est un démon de cruauté ! pensa la jeune fille.

Le docteur dégagea son bras des mains de Clémence ; Lenoir et son fils marchaient silencieusement à quelques pas ; la jeune fille, n'osant se joindre à eux, se tint à l'écart.

— Je me suis donné de la peine, reprit Pascal, mais je n'y ai point regret. Les bon-

nes figures que vous aviez tous les deux !... A propos, je vous ferai un petit emprunt demain. Si vous n'avez pas la somme, qui est un peu considérable, je tirerai sur vous... ne vous inquiétez pas.

— Vous me ruinez, Pascal ! dit le docteur.

— Que feriez-vous de vos fonds, si vous ne m'aviez pas ?...

« Figurez-vous que ce vieux fou de Lenoir était en train, tantôt, de fulminer un mémoire contre vous. Dans ce mémoire, il prétend... ah ! il faut l'avouer, le coup est bien dirigé !... il prétend que vous et votre baume, vous n'êtes bons qu'à guérir les gens sains de corps, et que jamais un seul vieillard...

— A-t-il écrit cela ? interrompit vivement Thomas.

— N'est-ce pas que c'est bien avisé ?... Oui, patron, il a écrit cela.

Le docteur s'enfonça dans une chagrine rêverie, et Pascal se prit à rire dans sa barbe.

Au moment où le docteur mettait le pied

sur le perron, Clémence voulut encore se rapprocher de lui, mais il la repoussa durement. Ses dents étaient serrées ; son sourcil froncé.

— Messieurs, dit-il d'un ton péremptoire à Lenoir et à son fils, il vous faudra passer la nuit ici.

Puis, se penchant à l'oreille de son vieux rival :

— Avant que vous sortirez de ma maison pour entrer sous les verrous de la justice, je pourrai peut-être vous convaincre que moi et mon vulnérable nous savons guérir même les vicillards et les infirmes, entendez-vous, docteur Lenoir ?

Celui-ci haussa les épaules.

— Avant que vous m'ayez prouvé que vous n'êtes point un charlatan, docteur Thomas, dit-il, j'espère que nous verrons lequel de nous deux la justice mettra sous les verrous.

« En attendant, mon fils et moi, nous dé-

clarons ne nous soumettre qu'à la force ; nous protestons !

On entra dans la maison.

Appartements et corridors étaient maintenant brillamment illuminés.

A chaque pas , Lenoir poussait quelque exclamation grondeuse que lui arrachait l'envie et le dépit.

— Quel luxe ! grommelait-il, quelle opulence ! on se dirait dans l'hôtel d'un prince du sang ! il faut que cet homme ait volé sur les grandes routes pour s'enrichir à ce point, en si peu de temps... Moi qui l'ai connu si pauvre !

Edmond et son père furent introduits dans l'un des appartements destinés aux pensionnaires, et la porte fut refermée sur eux.

En ce moment, Clémence disparut en courant et se dirigea vers le cabinet de son père.

Celui-ci qui, depuis quelques minutes, semblait puissamment préoccupé, saisit le

bras de Pascal et l'entraîna, sans mot dire, au travers des galeries.

Comme ils rencontraient partout sur leur passage des valets ou des pensionnaires, ils ne s'arrêtèrent que dans le salon d'attente, situé près de la porte d'entrée et qui se trouva être désert.

Ce que le docteur allait dire exigeait sans doute un bien grand secret, car, avant de parler, il fit le tour de la pièce, pour s'assurer que personne n'était à portée de l'entendre.

Lenoir et son fils restèrent quelques minutes en face l'un de l'autre.

Le bonhomme n'avait point un trop méchant caractère, quand sa goutte lui donnait trêve, et, par bonheur, on était dans un de ces moments d'armistice.

Il y avait trois ans au moins qu'il n'avait vu Edmond ; lors de son dernier voyage à Montpellier, son fils était encore un enfant ; maintenant il s'était fait homme, et fort bel homme.



Lenoir ne put constater cette transformation sans éprouver un très-vif mouvement de joie.

A l'exemple de ces gens qui, dans leur jeunesse, ont été beaux et rien que cela, il estimait exclusivement, et par-dessus tout, les avantages physiques.

Edmond lui sembla un second lui-même ; il se vit revivre en son enfant et unique héritier.

— Cette jambe faite au tour, pensa-t-il en frappant sur son mollet devenu colossal ; cette jambe coupable et victorieuse qui a troublé tant de ménages et fait connaître l'amour à tant de vierges candides, cette jambe ne mourra pas tout entière !

Après cette réflexion, son regard s'adoucit considérablement et sa moue devint presque un sourire.

Edmond profita de cet instant.

— Eh bien ! père, dit-il d'un ton caressant, après une aussi longue absence, ne me

sera-t-il point permis de vous embrasser?

Lenoir ouvrit ses bras, et pressa l'héritier de sa jambe contre son cœur.

— Mon enfant, soupira-t-il, je suis content de toi; tu es un joli cavalier; mais qui, diable, t'a poussé dans cette maudite maison?

— L'amour, mon cher père.

— Ah ! l'amour ! interrompit Lenoir qui sentit un élancement dans son orteil ; il perdit Troie , mon ami , et je voudrais être encore à faire sa connaissance.

— Elle est si belle ! murmura Edmond.

— Le fait est qu'elle est jolie comme un cœur ! dit Lenoir, dont le gros œil retrouva un éclair ; elle ressemble à une jeune duchesse, la duchesse de... Mais le nom de cette duchesse importe peu. Je n'aurais jamais cru que ce misérable Thomas pût avoir une aussi charmante fille... Allons, c'est une folie excusable, mon ami, et nous tâcherons de te trouver une femme qui...

— Ah ! mon père...

— Nous parlerons de cela plus tard. Quant à présent, il faut songer un peu à notre situation. Sais-tu qu'elle n'est pas des plus agréables !

— Quelques heures à passer dans cette chambre, peut-être ; notre cachot n'est pas trop hideux.

— Il n'est que trop beau ! interrompit Lenoir avec colère. Quels meubles ! quelles tapisseries ! Où diable ce Thomas a-t-il pris tout cela ? Moi, qui te parle, je l'ai connu plus gueux qu'un mendiant.

— C'est un grand praticien, dit Edmond.

— Un grand quoi ?... un charlatan, mon ami ; un bélièvre, un oison, un âne !

Edmond comprit qu'il ne fallait point discuter sur ce sujet avec son père. Il garda le silence.

— Mais tout âne qu'il soit, reprit Lenoir avec un soupir, car c'est un âne, mon ami, un âne bête, je compte le lui dire en face à la prochaine occasion, il nous tient. J'ai fait

bonne contenance tout à l'heure; mais il n'en est pas moins vrai que ton étourderie lui a donné de cruels avantages... Aller prendre un faux nom, un faux titre!... Rougiriez-vous du nom de votre père, monsieur?

— Pouvez-vous le penser! s'écria Edmond.

— Hé! hé! à ton âge, j'aurais donné bien des choses pour pouvoir mettre un talon rouge à mon soulier... Quoi qu'il en soit, cet homme va nous intenter une action criminelle; il en a le droit et, sans nul doute, la volonté... N'y aurait-il pas moyen de fuir? Notre présence ici constitue une sorte de flagrant délit.

— Je ne vois pas d'issue, répondit Edmond. Si seulement je pouvais parler à Clémence, elle ne nous refuserait point son aide.

— Crois-tu?

— J'en suis certain.

— C'est mon vivant portrait! murmura Lenoir. A son âge, comme je tyrannisais le cœur des femmes!... Mon ami, reprit-il tout

haut, ton expédient serait excellent, s'il n'était pas impraticable : comment joindre la jeune fille ?

Avant qu'Edmond pût répondre, une clef tourna dans la serrure avec précaution, la porte s'ouvrit, et Clémence parut sur le seuil. Edmond se précipita vers elle, en poussant un cri de joie.

— Dieu soit loué ! dit-il ; voici notre ange sauveur !

— Chut ! fit Clémence, en mettant un doigt sur sa bouche. Ce que je fais là est mal peut-être ; mais je n'ai pu me résoudre à vous laisser ainsi prisonniers.

— Mademoiselle, dit Lenoir en s'inclinant galamment, je prends sur moi de vous affirmer que jamais action ne fut plus méritoire.

— Suivez-moi, messieurs, reprit Clémence, et surtout, pas de bruit !

— Tu l'as dit, mon ami, murmura Lenoir à l'oreille de son fils, c'est un ange !... A quoi

le ciel songe-t-il quand il donne de tels enfants à de tels pères ?

Clémence entendit, et adressa au docteur un regard plein de mélancolique reproche.

Il ne put soutenir ce regard, et eut recours à sa tabatière pour cacher son embarras.

Sans savoir ce qu'il faisait, peut-être aussi en manière d'excuse indirecte, il se borna à répéter en s'inclinant de nouveau :

— C'est un ange !

— Et vous me la refusez pour femme ! dit Edmond.

— Mon ami, tu abuses de ma position. Ceci est une autre affaire, et d'ailleurs Thomas n'y consentirait jamais.

— Peut-être ! dit Clémence à voix basse et comme malgré elle.

— Oh ! oh ! pensa le docteur, notre ange compte la franchise au nombre de ses vertus.

Il remonta sa cravate et tint bouche close.

Clémence se mit à marcher devant les prisonniers, et ils commencèrent ainsi à par-

courir les longs corridors qui conduisaient à la porte extérieure.

La jeune fille avait pris ses mesures.

Quand elle avait vu les deux captifs renfermés dans la chambre qui devait leur servir de prison, elle avait couru au cabinet de son père, afin de s'emparer de la clef qui servait autrefois au docteur Thomas, lorsqu'il faisait des visites à une heure avancée et qu'il rentrait dans la nuit.

Avec cette clef, elle comptait rendre la liberté aux Lenoir.

Edmond, coupable envers Thomas, ne l'était point vis-à-vis de Clémence autant que le lecteur peut le penser, ceci par notre faute.

Avant de l'engager à fuir le toit paternel, il lui avait avoué sa ruse, et son vrai nom n'était plus, depuis le matin, un mystère pour sa maîtresse.

Eût-il d'ailleurs été aussi coupable qu'un homme peut l'être envers une femme, Clémence l'aimait, et il est à croire que, même

en ce cas, elle aurait encore fait tous ses efforts pour le sauver.

Nos deux fugitifs et leur guide traversèrent, d'abord sans encombre, la galerie principale qui desservait toute la maison.

Ils longèrent ensuite un corridor latéral, et se trouvèrent bientôt dans une grande pièce qui précédait le salon d'attente.

Ils n'avaient fait jusqu'alors aucune fâcheuse rencontre, et un sourire de triomphe commençait à se jouer dans les rides de la bouche du vieux Lenoir. Ils n'étaient plus séparés de la porte extérieure que par le salon d'attente, ordinairement désert, et un vestibule où un vieux concierge faisait un semblant de garde.

Mais, au moment où Clémence mettait la main sur le loquet du salon, Edmond lui saisit vivement le bras.

On entendait de l'autre côté de la cloison deux voix, dont l'une était celle de Thomas.



Lenoir, son fils et Clémence s'interrogèrent mutuellement d'un regard inquiet.

Edmond, se sentant près d'une issue, eut un instant l'idée de dégainer et de s'ouvrir un passage de vive force.

La présence de Clémence le retint.

Il éteignit la lumière qu'il portait à la main, et tous trois attendirent.

Les deux voix, confuses d'abord, s'élevaient graduellement et devenaient peu à peu plus distinctes.

Edmond et Clémence purent reconnaître que l'interlocuteur de Thomas était Pascal.

— Il faudra pourtant, pensa tout haut Edmond, que je frotte les épaules de ce malfaiteur comme il le mérite.

— Je t'y aiderai, mon ami! dit vivement Lenoir. C'est lui qui m'a attiré dans ce guet-apens. En outre, il m'a fait signer... Mais je plaiderai.

— Moi aussi, reprit Edmond, il m'a fait signer...

— Toi, tu es mineur, interrompit Lenoir ; nous plaiderons.

Un long et bruyant éclat de rire de Pascal vint mettre fin à cet entretien.

Le père et le fils écoutèrent.

Clémence écoutait déjà depuis longtemps.

La pauvre enfant, la poitrine haletante, et pouvant à peine respirer, avait collé son oreille à la serrure :

— Éloignez-vous ! au nom de Dieu, éloignez-vous ! dit-elle à voix basse.

Mais Lenoir, curieux comme tous les vieillards, n'avait garde d'obéir ; Edmond lui-même prêta l'oreille.

Les voix perçaient maintenant la cloison, distinctes et intelligibles.

— Eh ! que ne parliez-vous plus clairement, patron ? Que diable ! je ne suis pas forcé de deviner quand vous me posez des énigmes ! Expliquons-nous catégoriquement, s'il vous plaît. Vous voulez que j'assomme...

Lenoir fit un saut en arrière.

— Silence! interrompit Thomas; il m'a semblé avoir entendu un bruit.

— Chaque fois qu'il est question de gourdin, vous entendez toujours comme cela des bruits, patron, reprit Pascal. Tranquillisez-vous, ce n'est que votre conscience qui place son mot dans la conversation... Nous disions donc que, pour ce soir, nous allons reprendre notre ancienne méthode, et nous procurer un sujet à coups de bâton? Cela me va!

— Vous êtes sans pitié! répliqua le docteur. Croyez que si je me détermine à cet acte coupable, c'est que...

— C'est que vous y voyez votre intérêt; je le crois.

— Non; vous ne me comprenez pas. Il y a neuf ans, Dieu merci! que j'ai mis fin à ces manœuvres infâmes, dont le souvenir est pour ma vieillesse comme un ver rongeur...

— Mon Dieu!... mon Dieu!... prononça péniblement Clémence, qui porta la main à son front et tomba à la renverse sur le par-

quet. Edmond se précipita pour la soutenir. La pauvre fille venait de mesurer d'un coup d'œil la honte de son père ; elle avait tout entendu et tout compris.

Lenoir, lui, qui n'avait pas entendu le commencement de l'entretien, devinait pourtant vaguement ce dont il s'agissait.

Son cœur sautait de joie, tant il entrevoyait de plaisir dans la facile et cruelle vengeance que lui offrait le hasard.

Il prit la place de Clémence et mit à son tour l'oreille à la serrure.

C'était Pascal qui parlait.

— De sorte que, disait-il, si je ne fais point erreur, afin d'étouffer ce souvenir qui est un ver rongeur pour votre vertueuse vieillesse, vous allez recommencer ?

— Je suis habitué à vos sarcasmes, Pascal ; mais d'où vient que vous me dissuadez aujourd'hui d'une chose à laquelle vous me poussiez si chaudement autrefois ?

— Moi ? je ne vous dissuade point, patron...

Peste ! je vous y engagerais plutôt. Seulement, je m'amuse, et me demande d'où vous vient cette subite fantaisie?... Il y a si longtemps que nous n'avons assommé personne, dans l'intérêt combiné de notre caisse et de l'humanité !

Lenoir se dressa de toute sa hauteur, et joignit les mains.

Tout son visage exprimait la plus complète stupéfaction, sans mélange de blâme ou de mépris.

— Comment ! murmura-t-il, c'est comme cela qu'il débitait son vulnérable !... Le malfaiteur a toujours eu de l'esprit !... C'est une idée !

Il sourit et appuya sa main contre son menton, ce qui était son attitude favorite, lorsque, par hasard, il réfléchissait.

— C'est une idée ! répéta-t-il ; on pourrait peut-être en faire son profit... Quant à Thomas, son affaire est claire. Je veux mourir si je ne le fais pas pendre !

Pascal reprenait en ce moment la parole :

— Eh bien, patron, disait-il, je ne dis pas non. Cela peut s'arranger pour ce soir. J'ai justement posé Grouïn, un de nos anciens employés, au cabaret de la rue du Vieux-Colombier... J'avais idée qu'il y aurait quelque chose... Je vais aller lui tailler sa besogne.

— Un mot encore ! repartit Thomas ; vous savez quel motif me pousse à ce dernier méfait ?

— Je crois que je devine, patron : vous voulez rendre votre ami Lenoir témoin de votre savoir faire. C'est louable... Entre nous soit dit, patron, je me suis moqué de vous un tant soit peu ce soir ; mais je me suis moqué davantage de ce vieux podagre de Lenoir, le tout pour avoir votre absolution.

— Le drôle ! pensa Lenoir.

— Puisque vous savez cela, reprit Thomas en hésitant, ce qui me reste à dire ne

vous surprendra pas. Il me faut ce soir un vieillard.

— C'est juste ! s'écria Pascal en riant. De cette façon, Lenoir sera contraint de jeter son mémoire au feu ; mais, patron, les vieillards ont les os fragiles, et je ne répondrais pas...

— Le sort en est jeté, interrompit Thomas d'une voix ferme, bien qu'étouffée par l'émotion ; il me faut un vieillard.

— Soit ! patron, nous vous fournirons un vieillard.

A ce moment Clémence, reprenant ses sens, poussa un profond soupir.

— Allez et hâtez-vous, reprit encore Thomas. Pendant cela, je vais me rendre à l'hôtel de M. le lieutenant de police, pour déposer ma plainte contre Lenoir et requérir main-forte.

— Que dit-il ? s'écria Clémence d'une voix faible, tandis qu'elle faisait un effort désespéré pour rappeler ses souvenirs. Qu'il ne

sorte pas ! Arrêtez-le ! Mon père... mon père !

Elle s'était élancée vers la porte, mais Lenoir la retint.

— Qu'allez-vous faire ! dit-il, trop absorbé dans sa joie pour avoir égard à la détresse de Clémence. Ne voyez-vous pas qu'il va chercher les sergents et officiers qui vont, avant une heure, s'assurer de sa personne ? De par le diable ! le cher confrère se charge de filer lui-même la corde qui le pendra !

Clémence poussa un cri déchirant et tomba de nouveau privée de sentiment.

— Vous l'avez tuée, monsieur, dit Edmond.

Lenoir s'avança froidement et lui tâta le pouls.

— Une misère, mon ami, répondit-il en haussant les épaules. Porte-la dans son appartement et débouche un flacon d'éther.

Edmond s'empressa d'obéir.

Le docteur, resté seul, se mit à parcourir



la chambre à grands pas, en proie à une fiévreuse impatience.

Au bout d'une demi-heure, il se fit un grand bruit à la porte de la rue.

Puis, les domestiques de Thomas ayant ouvert, Lenoir vit entrer un brancard où gisait un vicillard sans mouvement.

Il se hâta d'approcher une lumière de son visage pour voir s'il respirait encore ; mais le flambeau s'échappa de sa main, et il recula, frappé de stupeur.



## PÉRIPÉTIE.



## VII

L'excessif étonnement de Lenoir était justifié du reste par ce qu'il venait d'apercevoir.

Le lui eût-on donné en mille, il n'aurait jamais deviné, avant d'avoir vu, quel était l'homme gisant à demi mort sur le brancard.

Pascal était sorti le premier, une demi-heure auparavant, afin d'aller chercher son *ancien employé*, Grouïn, et tous deux s'étaient mis en embuscade à l'endroit le plus obscur

de la ruelle où était située la maison du docteur Thomas.

Ce dernier était encore occupé, en ce moment, à endosser son costume de ville, pour se rendre chez M. le lieutenant de police.

Grouïn et Pascal attendaient depuis quelques minutes seulement, lorsqu'ils virent un petit vieillard s'avancer vers eux.

— Attention ! murmura Pascal.

La lune, masquée par les hautes maisons, n'envoyait au fond de la ruelle qu'une sombre et douteuse réverbération.

Le vieillard approchait.

Grouïn leva son bâton.

— Il me semble reconnaître cette tournure, dit-il au moment de frapper.

— Va toujours ! prononça Pascal à voix basse.

Le gourdin décrivit dans l'air un rapide demi-cercle, et retomba lourdement sur l'épaule du vieillard, qui poussa un faible cri et fut renversé du coup.

— Le pauvre diable en a assez ! dit Grouïn.

Pascal haussa les épaules et arracha le bâton des mains de son acolyte.

Puis il frappa trois ou quatre coups à tour de bras.

Le vieillard ne bougeait point.

— Maître ! s'écria Grouïn qui se sentait involontairement frémir, vous frappez sur un cadavre !

Pascal jeta le gourdin, et mit la main sur le cœur du vieillard.

— Le vieux drôle a la vie dure, grommela-t-il... En route !

Ils chargèrent leur victime sur un brancard apporté tout exprès, et se firent ouvrir la porte du docteur Thomas.

La première personne qu'ils rencontrèrent fut Lenoir, lequel, comme nous l'avons vu, approcha sa lumière du visage du blessé.

La cause de la stupeur qui le prit était celle-ci : il avait reconnu dans la victime le docteur Thomas lui-même.

Hasard malheureux, ou plutôt trahison de Pascal, qui espérait bien hériter de son patron, le docteur était tombé dans l'embuscade qu'il avait dressée à autrui.

Or, Pascal n'avait point mesuré ses coups à la faible constitution de son maître.

Thomas était blessé mortellement et ne donnait presque plus signe de vie.

Lenoir s'empressa de lui prodiguer des secours, mais il dut voir dès l'abord que ses soins demeuraient inutiles.

Il était trop tard.

— On ne peut nier, murmurait-il, que mon ancien camarade ait quelque peu mérité son sort; mais c'est égal! cela me fait plus d'effet que je ne l'aurais cru. Pauvre vieux Thomas! il y avait cinquante ans, cinquante et un ans, vienne la Saint-Gilles, que je le connaissais... Quant à cet infâme drôle qui est cause de tout ceci, le moins que je puisse faire pour mon ami Thomas, c'est de le livrer à la potence.



Il jeta sur Pascal un regard menaçant.

Pascal soutint bravement ce regard, et y répondit par un signe de tête familier.

Le docteur lui tourna le dos avec indignation.

Il y avait au fond de sa nature inerte, apathique et égoïste quelques bons sentiments que cette catastrophe imprévue avait brusquement réveillés.

Nous ne voulons point affirmer que si, contre notre attente, le docteur Thomas eût recouvré soudain force et santé, la vieille haine de Lenoir n'eût point repris naturellement son cours ; mais, *dans l'état* (comme disent les gens de robe nés avant la révolution), il n'avait réellement au cœur d'autre sentiment qu'une compassion sincère et un désir assez positif de rémunérer Pascal suivant ses œuvres.

Le lecteur aura d'autant moins de peine à admettre cette dernière proposition, que, en mettant Pascal sous la main de la justice, Le-

noir annulait de fait les deux titres souscrits par lui et son fils au profit de cet homme.

Pascal avait probablement deviné ce qui se passait dans l'esprit de Lenoir.

Il s'approcha de lui et passa son bras sous le sien.

— Eh bien ! mon bon monsieur, dit-il, voilà un malheureux événement !

— Vous appelez cela un malheureux événement, monsieur ! répondit sèchement Lenoir, en cherchant à se dégager.

— Malheureux pour les uns, heureux pour les autres... Vous, par exemple, docteur, cela vous tire d'un grand embarras.

Le docteur jeta un regard inquiet sur les domestiques et pensionnaires qui s'étaient rassemblés peu à peu et commençaient à écouter curieusement cette conversation.

— Que prétendez-vous dire, monsieur ? s'écria-t-il avec hauteur, et depuis quand l'assassin vient-il converser tranquillement auprès du cadavre de sa victime ?

— Je vous le demande à vous-même, docteur Lenoir, répondit froidement Pascal en le couvrant d'un regard fixe ; vous étiez l'ennemi de notre pauvre maître. Vous et votre fils, vous vous êtes introduits traîtreusement dans sa demeure. Il voulait se venger, et il est mort!... Qui pensez-vous qu'on accuse de ce meurtre, monsieur ?

Il se fit un murmure significatif dans l'assemblée.

— Voilà un audacieux coquin ! s'écria Lenoir. Mais, misérable, tu ne sais donc pas que j'étais derrière cette porte, il y a une heure, et que j'ai tout entendu !

— Retenez bien ceci, messieurs, afin d'en témoigner devant qui de droit : M. Lenoir était derrière cette porte, au moment où mon malheureux maître... mon respectable ami, pourrais-je dire... m'annonçait son intention d'aller sur-le-champ porter sa plainte à M. le lieutenant de police. Il a tout entendu!... et vous savez trop ce qui en est résulté !

Lenoir voulut parler ; sa fureur lui ôta la parole.

Il cherchait de tous côtés Edmond, pour requérir son aide ; mais Edmond, occupé à secourir Clémence, était dans la partie la plus éloignée de la maison, et ignorait complètement, ainsi que la jeune fille, les événements qui venaient d'avoir lieu.

— Dieu m'est témoin, messieurs, reprit Pascal en paraissant faire un effort sur lui-même, que mon intention était d'épargner ce vieillard (il montrait Lenoir) ; mais il ne l'a pas voulu : lui-même s'est livré. Maintenant trop de paroles, et des paroles trop graves, ont été prononcées pour que nous puissions songer à reculer... Agissant en vertu du droit qu'a tout honnête citoyen de faire main basse sur un criminel, en l'absence des agents de la justice, j'arrête cet homme.

Au moment où il portait la main sur le docteur Lenoir, la porte s'ouvrit et Edmond entra.

Le jeune homme, ignorant ce qui s'était passé, ne put comprendre le danger qui menaçait son père, mais ce qu'il vit suffit pour rallumer son indignation; il s'élança, repoussa si rudement Pascal, que celui-ci alla tomber au milieu des spectateurs étonnés, et, tirant l'épée il se posa résolûment devant Lenoir.

Un grand tumulte suivit cet acte, Pascal s'était relevé, et faisant signe à Grouin qui s'était mêlé aux domestiques, il allait se précipiter sur Edmond, lorsqu'un cri unanime s'éleva.

— Silence! disait-on, il remue... il va parler!

Thomas, en effet, avait fait un mouvement.

Durant toute la scène qui précède, il avait été dans cet état si commun chez les agonisants, où l'on entend et voit tout, sans pouvoir agir davantage que si l'on avait déjà rendu le dernier soupir.

Cet état ne peut se comparer qu'à cette

situation, non moins inexplicable, le cauchemar, où chaque membre semble enchaîné par de mystérieux et invincibles liens, et où le patient, gardant la conscience de sa force, se voit réduit à l'inertie, en présence d'un danger terrible, bien qu'imaginaire.

L'audace de Pascal avait fortement excité la colère du docteur Thomas.

Longtemps il avait lutté en vain contre cette léthargie qui lui infligeait, par anticipation, l'immobilité de la mort ; mais enfin, un dernier effort rompit le charme : il parvint à se lever sur son séant.

— Écoutez, dit-il d'une voix faible et entrecoupée ; cet homme ment... le docteur Lenoir, mon ami et confrère, est innocent de ma mort.

— De sa mort ! répéta Edmond au comble de la surprise ; pauvre Clémence !

— Confrère, je vous remercie, dit Lenoir, dont une larme mouilla la paupière ; voilà qui rachète bien des années de haine, et je

voudrais que tout ce que je possède au monde pût suffire pour vous sauver.

— Silence ! dit encore la foule, laissez-le parler.

— Quant à cet homme lui-même... pronouça lentement Thomas en tournant vers Pascal un regard de haine profonde.

Il s'arrêta.

Pascal s'avança et s'agenouilla hypocritement près du brancard.

— Mon cher ! mon excellent patron ! dit-il tout haut. Puis, tout bas, il ajouta : Mourez comme il convient à un homme, sans rien avouer, sans accuser personne, ou, par le diable ! je me vengerai sur votre enfant.

— Ma fille ! murmura Thomas avec angoisse.

La lutte fut poignante, mais courte ; il sacrifia sa vengeance à son amour de père.

— Retirez-vous, dit-il à l'assemblée. M. Lenoir s'est trompé comme Pascal ; tous deux sont également innocents de ma mort.

— A d'autres ! s'écria Lenoir. Moi je soutiens...

Un geste suppliant de Thomas l'interrompit.

La foule, curieuse, et sentant qu'il allait se passer là, sans doute, quelque chose d'extraordinaire, s'écoula lentement et à regret.

Le mourant resta seul avec Pascal et les deux Lenoir.

— Vous savez tout, dit-il, en s'adressant à ces derniers. A vous, je ne puis rien dire, sinon que ma mort est justice... Mais toi, malheureux, toi, Pascal, mon complice et mon instigateur, était-ce à toi de m'assassiner ?

— Je savais que c'était lui ! murmura Lenoir.

Edmond s'éloigna de Pascal avec horreur.

— Patron, répondit ce dernier sans sourciller, nous sommes tous mortels. Un peu plus tôt, un peu plus tard ; c'est la loi de la nature, comme dit je ne sais plus quel bou-



quin... D'ailleurs, il était temps de partager, et voilà comme je comprends les partages entre associés de notre espèce!.. Je suis franc, comme vous voyez ; je pourrais tout aussi bien vous dire : « Je me suis trompé, je vous ai pris pour un autre, » et semblables fadaïses que vous seriez obligé de prendre pour argent comptant ; mais nous sommes seuls ici, à quoi bon feindre ?

— L'odieux misérable ! s'écria involontairement Edmond.

— Vicomte de Landal, si vous me faites l'honneur de parler de moi, vous n'avez pas tort. Je suis ce que les sots appellent un misérable ; mais j'ai de l'argent (ses yeux s'animèrent), tant d'argent, vicomte, que j'aurais de quoi acheter l'estime de sept cent mille habitants de Paris, si j'étais assez simple pour tenir le moins du monde à cette bagatelle.

— Alors pourquoi l'avoir assassiné ? demanda Lenoir.

— S'il faut dire la vérité, répondit Pascal,

je ne comptais pas brusquer ainsi l'aventure. C'est le patron lui-même qui m'a soufflé cette bonne idée. Il m'a demandé un vieillard.

— Assez, assez ! interrompit Thomas. Par grâce, épargnez-moi !

— Je ne demande pas mieux... Pour finir, voici ce que je me suis dit : J'ai en poche une obligation de vingt-quatre mille livres, souscrite par M. le vicomte de Landal, né Lenoir ; j'en ai une autre bien plus considérable signée par M. son père. En abandonnant ces deux titres à l'héritière du patron, et en graissant comme il faut la patte des bassets de Thémis, je pourrai bien être reconnu comme seul et unique possesseur de ce qui reste au docteur Thomas...

— Mauvais raisonnement, monsieur, dit Lenoir, qui se sentit venir la sueur froide ; mon fils est mineur, nous plaiderons.

— A cela ne tienne ! vous êtes majeur, vous, respectable monsieur, et puisque vous avez fait une folie, vous la payerez.

— Je me ruinerai avant d'y consentir !

— Paix , messieurs ! interrompit le mourant. Mes minutes sont comptées. Que j'emploie au moins le peu d'instant qui me restent à assurer l'avenir de mon enfant.

— Confrère ! voulut répliquer Lenoir , permettez .

Mais son fils lui serra fortement le bras , et il se tut de mauvaise grâce .

Thomas fut quelques secondes avant de reprendre la parole .

Il semblait qu'il désirât vivement et craignit tout à la fois de provoquer une réponse à la question qui se pressait sur ses lèvres .

— Monsieur mon confrère , dit-il enfin avec effort et d'un ton grave , je fais appel à votre franchise . Ma fille... ma pauvre Clémence ! sait-elle... ce que vous savez ?

Lenoir ouvrait la bouche pour dire oui , lorsque Edmond , voulant au moins épargner au moribond cette suprême angoisse , répondit sans hésiter :

— Clémence ignore tout, monsieur.

— Elle ignore tout ! s'écria Thomas avec un subit enthousiasme qui ramena le sang à sa joue cadavéreuse ; elle ne sait pas... ! Oh ! béni, béni soit le ciel ! elle ne maudira point la mémoire de son père !

Puis, parlant avec une sorte de volubilité :

— Écoutez ! hâtons-nous ! ajouta-t-il, je sens que ce sont là mes dernières paroles. Cette joie, que je remercie Dieu de m'avoir accordée, m'a brisé... Pascal, vous m'avez tué ; je vous pardonne... Ne souriez pas ! vous vous souviendrez de mon pardon à l'heure de votre mort... qui est proche... Ce que vous vouliez, c'est toute ma fortune ; je vous la donne, je vous la donne de grand cœur ! Il ne faut pas que la main de ma Clémence soit souillée par cet or mal acquis.

— Néanmoins, confrère, je vous ferai observer... commençait Lenoir.

— Laissez !... Pascal, donnez ce qu'il faut

pour écrire. J'ai encore la force de tracer mon nom au bas d'une page blanche. Vous écrirez au-dessus ce que vous voudrez.

Pascal se hâta d'obéir.

Lenoir trépignait de dépit, et grommelait entre ses dents qu'un acte souscrit *in extremis*, dans le délire de la fièvre, est nul, de toute nullité!

Avant de signer, Thomas reprit en s'adressant à Pascal :

— Remettez-moi les titres de ces messieurs... Oh! n'hésitez pas, ou il serait trop tard.

Pascal obéit encore. Thomas signa.

— Maintenant, dit-il en tendant les deux obligations à Lenoir, reprenez votre bien, confrère. Je meurs pauvre comme j'aurais dû vivre, et ne laisse rien après moi. Mais, au nom de Dieu, exaucez ma prière! Que ma fille ait un abri sous votre toit, qu'elle soit votre enfant.

— Sur mon salut! s'écria Edmond en tom-

bant à genoux, je jure que Clémence sera ma femme.

— Merci... merci ! murmura Thomas d'une voix inintelligible.

La mort avait attendu cet instant ; il expira.

Pascal entra sur-le-champ en possession des biens du docteur Thomas. Nul ne lui contesta ses droits, et lui seul recueillit le fruit de l'infamie.

Lenoir n'avait rien promis. Il donna d'assez bonne grâce l'hospitalité à la pauvre Clémence, et crut en cela remplir, sinon outrepasser son devoir. Lorsque Clémence, après un an de larmes, fit quelque trêve à sa douleur, Edmond alla trouver son père et rappela le serment que, lui Edmond, avait fait au lit de mort de Thomas. Lenoir haussa les épaules.

Heureusement le jeune homme avait un cœur ferme et noble. Il se roidit et parla haut. Lenoir, dont le faible esprit était arrivé au dernier degré de la caducité, ne put ré-

sister bien longtemps. Il murmura et se soumit. Edmond épousa Clémence.

Ainsi se trouva, bien malgré lui, réalisée la promesse que Lenoir, alors dans tout l'éclat de ses triomphes, avait faite à Thomas au temps de sa misère :

— Nous marierons nos enfants, avait-il coutume de dire.

Quiconque lui aurait prédit en ce temps les circonstances extraordinaires et romanesques qui devaient amener cette réunion, eût passé à ses yeux pour un imposteur ou un fou.

Les premiers temps, il ne fit point trop bonne mine à sa bru, mais il se réconcilia avec ce mariage en voyant grandir un petit-fils dont la jambe annonçait devoir être irréprochable.

.....

Quelque dix-huit mois après la mort de Thomas, un soir d'hiver, deux hommes se

rencontrèrent au coin des rues du Pot-de-Fer et du Vieux-Colombier, à cette même place où Pascal avait dressé son embuscade, la nuit où il commença son cours d'opération en assommant deux paisibles bourgeois du quartier Saint-Sulpice. Nos deux hommes s'examinèrent quelques secondes avec précaution; puis, s'abordant brusquement, ils jouèrent cette scène que *l'Auberge des Adrets* a rendue de nos jours populaire, mais qui ne pouvait point alors passer pour un plagiat :

— La bourse ou la vie ! dirent-ils en même temps.

Puis, s'examinant mieux, ils partirent à la fois d'un large éclat de rire.

— Grouïn ! dit l'un.

— Rondel ! dit l'autre.

— Hélas ! oui, mon ami, j'ai quitté pour longtemps ma retraite picarde et ses agrestes bonheurs !

Rondel était, nos lecteurs ne l'ont point oublié peut-être, ce bandit, amateur de la



belle nature, qui avait été, avec Grouïn, l'un des *employés* de Pascal. Il était couvert de haillons figurant assez mal une veste de laboureur. Son costume ne le cédait en misère qu'à celui de Grouïn lui-même.

M. de Rabastoul avait en effet, depuis quelque temps, subi une fortune tout à fait contraire. Pascal s'était fait un homme paisible et ne l'employait plus. Le malheureux gentilhomme avait vendu chausses, feutre, pourpoint, et jusqu'à sa redoutable rapière. Rondel, de son côté, n'avait guère été plus heureux. De mauvaises récoltes, de nombreuses fredaines l'avaient obligé à s'exiler de son paisible asile, qu'il pleurait à chaudes larmes, en dévalisant les passants par manière de consolation.

— De sorte que, dit Grouïn, après ces explications mutuelles et préliminaires, tu n'as ni sou ni maille ?

— Non. Et toi ?

— Ni moi... Mais je connais un trésor.

— Un trésor.

— De quoi acheter la Picardie tout entière.

— Part à deux, n'est-ce pas?

— Volontiers. Mais il s'agit d'un gaillard solide, bien qu'il commence à se faire vieux... As-tu ton couteau?

— Je n'ai pas un clou, mon ami!... Voici mon arme : un gourdin coupé sur mes propriétés... O mes bouleaux, vous ai-je donc perdus pour toujours!

— Diable! dit Grouïn en se grattant l'oreille, notre arsenal n'est pas brillant... N'importe, veux-tu tenter l'aventure?

— Que ne ferait-on pas pour conquérir la Picardie? déclama Rondel.

Et les deux bandits se mirent en marche. Ils enfilèrent une ruelle obscure qui aboutissait à un mur où s'ouvrait une porte basse, la porte qu'avait vainement essayé d'ouvrir Edmond, le soir de la tentative de l'enlèvement.

Grouïn et Rondel ne s'arrêtèrent pas pour

si peu. Ils escaladèrent le mur et retombèrent sur l'esplanade.

— Il me semble que je reconnais la localité, dit Rondel.

— C'est possible, répondit laconiquement Grouïn.

Ils s'enfoncèrent sous la charmille.

— O campagne ! murmurait Rondel, combien ta verdure est plus belle que celle de ces arbrisseaux rabougris ! Qui me rendra ma Picardie ?

Comme ils sortaient du couvert, la façade intérieure de la maison de Thomas se montra à leurs yeux. Une seule fenêtre était éclairée.

— Le docteur ?... demanda Rondel à voix basse.

— Il est mort, répondit Grouïn.

— Qui donc ?

— Pascal, qui m'a fait tuer et ne m'a point payé ; Pascal, qui est plus riche à lui seul que tout le quartier Saint-Sulpice ensemble !

— Il doit avoir une armée de valets ?

— Pas un seul!... le vieux fou est plus avare encore que riche; il a renvoyé tous ses valets et meurt de faim auprès d'une montagne de louis d'or.

— Il dinait bien, pourtant, autrefois! dit Rondel.

— Maintenant, il regarde sa caisse. Celui lui tient lieu de trois services et du dessert.

Nos deux bandits connaissaient parfaitement les êtres de la maison, cependant ils passèrent une partie de la nuit à surmonter les obstacles que Pascal avait prudemment multipliés. Enfin, une dernière porte céda à leurs efforts, et ils se trouvèrent face à face avec celui qu'ils cherchaient.

— Il dort! prononça bien bas Rondel en s'avancant à pas de loup.

Grouïn le suivit de même.

Pascal dormait en effet. Sans cette circonstance, il est probable que l'attaque de nos deux associés aurait eu pour eux de fâcheux résultats; car, auprès du dormeur, deux

pistolets démesurément longs présentaient leurs bouches cannelées. Pascal s'était endormi, la tête appuyée sur le rebord de sa caisse ouverte ; sur une table, on voyait les restes de son repas : un peu de pain bis et du fromage.

A la vue du monceau fabuleux de pièces d'or de toute taille et de toutes empreintes que contenait le coffre-fort, Grouïn et Rondel eurent grand'peine à se contenir. Grouïn levait déjà son bâton, lorsque Rondel le retint.

— Ceci est plus sûr ! dit-il en saisissant un des pistolets.

Nous tirerons le voile sur la scène qui suivit. Nous dirons seulement que les deux bandits sortirent, pliant sous le poids de leur charge, et que pourtant les hospices de Paris, appelés à la succession de Pascal, à défaut d'ayants droit, eurent encore un fort bel héritage.

Comme le lecteur peut penser, tous ces événements, si secrets qu'on eût essayé de

les tenir, ne purent manquer de transpirer dans le public. Les domestiques et pensionnaires du docteur parlèrent ; peut-être même Grouïn, nous ne disons rien de Rondel, qui se hâta de regagner sa Picardie, laissa-t-il échapper quelques indiscretions. Toujours est-il que plusieurs versions, touchant la mort du docteur et ce qui l'avait amenée et suivie, se répandirent dans Paris ; elles différaient entre elles, mais se rapprochaient toutes plus ou moins de la vérité, en ce qui concerne la coupable industrie de Thomas et sa fin tragique.

Aussi, et il existe encore sans doute bien des vieillards qui peuvent se rappeler ce dicton populaire, lorsqu'il arrivait à un intrigant ou à un fripon de subir la peine de ses ténébreuses manœuvres ; on disait de lui, en manière de proverbe, avant la révolution :  
IL A PRIS LE VULNÉRAIRE DU DOCTEUR THOMAS.

FIN.











LIBRARY

APR 22 1978

UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

Q  
244  
2B35

Feval, Paul Henri Corentin  
Les bandits

